
U d'/of OTTAWA
39003003603106





THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

UNE ÉTUDE CRITIQUE

TOME TROISIÈME

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1886

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

UNE ÉTUDE CRITIQUE

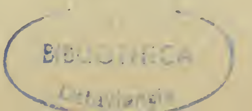
TOME TROISIÈME

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1886



LA VIEILLE FILLE

PERSONNAGES

Mademoiselle OHLDINN.
LÉLIO.
LISETTE.
ORONTE.
Femme ORONTE.
De SCHLAG, capitaine.
PÉTER.
CLITANDRE, ami de Lélio.
CREUSEL, peintre.
REHFOUSS.

Un salon.

LA VIEILLE FILLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1748

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE OHLDINN, ORONTE, FEMME ORONTE

ORONTE. Ah! caprices, vous n'avez pas d'âge! Et quel âge avez-vous donc? Combien y a-t-il de temps que je vous voyais encore porter sur le bras? Cinquante, une, deux... enfin... quelque cinquante années bien sonnées.

OHLDINN. Pourquoi pas tout de suite quatre-vingts? Si vous me croyez si vieille, que me parlez-vous donc tant de mariage?

ORONTE. Que non pas! vous n'êtes pas trop vieille, pas trop vieille du tout; cinquante-quatre ans, c'est juste l'âge nubile d'une femme. Quand les fillettes se marient trop jeunes, il arrive des enfants trop malingres.

OHLDINN. Vous tenez aux cinquante-quatre ans.

FEMME ORONTE. De vrai, tu te trompes, mon enfant. Tu ne peux pas encore être aussi âgé.

ORONTE. Cela s'approche. Le siècle et moi, nous allons de pair. Oserais-tu par hasard te plaindre de mon âge? Ne suis-je pas encore...

FEMME ORONTE. Bon, bon! Donc, tu ne peux pas l'avoir vue enfant.

ORONTE. Ah!... qu'est-ce, enfant?...

OHLDINN. Si vous ne voulez pas me croire, mon extrait de baptême peut établir que j'aurai cinquante ans à Pâques.

ORONTE. Quoi? Cinquante ans à Pâques? Je pense savoir votre âge. Oh! votre temps n'est pas encore passé. Sara avait quatre-vingt-dix ans. Et d'après votre visage, je ne vous aurais certainement pas cru plus jeune.

OHLDINN. Eh! mon visage... mon visage... celui à qui il déplaît...

ORONTE. Qui dit cela? Votre visage a encore des amateurs. Autrement, M. le capitaine de Schlag serait-il?...

OHLDINN. Qui cela? De?... C'est donc un noble?

ORONTE. Oui, certainement, et en vérité d'une des plus vieilles familles. Il est très bien noté auprès du roi qui lui a même, par faveur, accordé son congé, parce qu'il a eu le malheur, dans la dernière campagne, d'être rendu incapable de services ultérieurs.

OHLDINN. Incapable? Non, je réfléchis. Je ne veux pas de lui. Adressez-vous à une autre. Je ne puis que le plaindre.

ORONTE. Mais il n'en veut pas d'autre que vous. Avez-vous donc envie d'un homme qui serait toujours en campagne, et qui pourrait à peine être auprès de vous, deux nuits de l'année? Les officiers congédiés font les meilleurs maris, parce que ne pouvant plus prouver leur valeur contre l'ennemi, ils n'en sont que plus valeureux avec leurs... Mais je vais trop loin... Vous ne me comprenez certes pas...

OHLDINN. Ah! pourtant.

ORONTE. Alors, vous m'avez compris déjà? Je pense...

OHLDINN. Je pense que vous voulez vous moquer de moi.

ORONTE. Ou, vous, de moi. Quand je dis que vous comprenez, j'ai tort. Quand je dis que vous ne comprenez pas, j'ai encore tort. Je vois bien que votre pe-

tite tête est aussi capricieuse que vieille. Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas?

OHLDINN. Par le ciel! Faut-il donc s'irriter si vite? Exhortez-le, madame Oronte.

FEMME ORONTE. Mon cher mari, vas-y donc un peu plus doucement avec elle. Tu dois encore bien savoir, par mon exemple, l'effet que cela produit sur une femme, quand on lui propose pour la première fois de telles choses.

OHLDINN. Ah! pour la première fois... pour la première fois... si j'avais voulu me marier...

ORONTE. Vous ne voulez donc pas?

OHLDINN. Dieu! vous êtes aussi par trop volcan... Peut-on, dans une affaire de cette importance, prendre à la minute une résolution?

ORONTE. Que oui, que oui. On le peut et on le doit. Tout de suite, dans le premier feu. Quand vient par là-dessus la maudite réflexion, tout s'envole. Grâce à Dieu! ce ne sera pas ma faute, si vous réfléchissez. Votre belle fortune ira donc à vos joyeux héritiers? Elle ne durera pas longtemps, entre les mains de votre dissipateur de neveu. Il faut faire soi-même des enfants, pour savoir à qui on laisse ses écus. Votre mariage vous fait entrer dans une famille de la vieille noblesse, sans que vous vous en aperceviez. Et voulez-vous donc dégringoler dans la tombe, sans avoir goûté les divines joies du mariage?

OHLDINN. Eh bien, ce sera aussi ma consolation de n'avoir pas eu à en supporter les fatigues.

FEMME ORONTE. Oh! le plaisir qu'on y trouve nous les fait supporter. Et quand on forme un couple, comme mon cher mari et moi, on a peu à en parler. N'est-ce pas vrai, mon très cher enfant? Nous...

ORONTE. Oui. C'est vrai, mon petit trésor, nous avons ensemble passé la vie si doucement, si agréablement... Aussi sommes-nous dans notre voisinage un exemple de mariage heureux.

FEMME ORONTE. Nous n'avons jamais formé qu'un corps et qu'une âme.

ORONTE. Nous ne savons pas ce que c'est que de nous disputer ou de nous quereller. La volonté de l'un a toujours été la volonté de l'autre. Oui, ma petite femme angélique.

FEMME ORONTE. C'est vrai, mon petit mari d'or.

OHLDINN. Vraiment, un tel couple fait venir l'eau à la bouche.

ORONTE. Et cela déjà depuis vingt-six ans.

FEMME ORONTE. Nous sommes unis et intimes, comme des tourtereaux...

ORONTE. Depuis vingt-six ans.

FEMME ORONTE. Tu te trompes, mon enfant : depuis vingt-quatre ans seulement.

ORONTE. Eh ! Comment? Recompte donc.

FEMME ORONTE. Certes, oui : vingt-quatre ans et pas davantage.

ORONTE. Comment, pas davantage? Depuis l'an du Christ 1724. Je le sais d'une manière précise, je l'ai écrit sur la porte de mon cabinet.

FEMME ORONTE. De ton cabinet... de ton cabinet?... Fameuse plaisanterie de cabinet! Je vois bien que c'est ton unique plaisir de me contredire.

ORONTE. Doucement! Tu jettes ton sot caractère au travers de mon compte. La contradiction vient de toi précisément, et, pour mon malheur, ce n'est pas la première fois.

FEMME ORONTE. De moi? Oh! l'homme sans cervelle!

ORONTE. Sans cervelle? Sans cervelle, moi? Qu'est-ce qui me retient?

FEMME ORONTE. Ne vous mariez certes pas, chère mademoiselle. C'est ainsi que sont tous les hommes, et le meilleur ne vaut pas le diable.

ORONTE. Quoi? ne vaut pas le diable? Femme, je te vais... Ne vaut pas le diable?

FEMME ORONTE. Si, si ; il vaut le diable.

ORONTE. Tu as de la chance de t'être reprise. De 1724 à 1748, il n'y aurait pas plus de vingt-quatre ans, es-tu folle?

FEMME ORONTE. Ou est-ce toi? Compte donc! De 24 à 34, il y a dix ans; de 34 à 44, il y a vingt ans, 45, 46, 47, 48 font quatre ans, en tout vingt-quatre ans.

ORONTE. Tu n'es qu'une femme sans cœur. Tu tiens à contredire. Laisse-moi compter : de 24 à 34, cela fait dix; de 34 à 44, cela fait vingt, 45, 46, 47, 48 cela fait, cela fait... Attends, je me suis trompé. De 24 à 34, ce sont dix années; de 34 à 44, ce sont encore dix années, cela fait vingt années, 45, 46, 47, 48... Au diable!... Eh bien, mademoiselle Ohldinn, vite une résolution. Que voulez-vous faire? De cette façon, j'en serai quitte avec cette maudite ergoteuse.

FEMME ORONTE. Ce sera pour votre malheur, si vous l'écoutez. Par le Ciel, dites non.

OHLDINN. Ah! ma chère madame Oronte, on sent trop clairement votre mauvais vouloir contre votre mari.

ORONTE. Méchante femme, tu veux donc aussi faire aller à vau-l'eau ma récompense. — Mademoiselle Ohldinn, déclarez-vous, déclarez-vous!

OHLDINN. Eh bien... oui... si...

ORONTE. Ah! pourquoi : *si?* Vous pouvez accepter toutes les conditions avec joie. J'ai donc votre parole et j'ai atteint mon but. — Bon!... c'est encore cinquante rixdalers de gagnés!

SCÈNE II

Mademoiselle OHLDINN, FEMME ORONTE

OHLDINN. Il s'en va sur une demi-réponse...

FEMME ORONTE. Vous êtes prise! C'est un homme si déraisonnable qu'aussitôt qu'on lui donne un doigt, il prend toute la main.

OHLDINN. Eh bien!... A la volonté de Dieu!

FEMME ORONTE. Dieu vous protége. Vous ne ferez

pas cela. Je vais courir après le lourdeau, je vais courir après lui.

OHLDINN. Ne le prenez pas mal; mais vous cherchez toutes les occasions de vous chamailler avec lui.

FEMME ORONTE. Ah! je vois bien que le coquin vous est aussi entré dans la tête. Qui sait? Vous pensez peut-être qu'il y a quelques sucreries dans un homme. Le malheur vous a pendant longtemps épargnée...

OHLDINN. Ah! ta, ta, ta! Quand on ne s'attire pas par sa faute le malheur. Un mari enfin est un maître...

FEMME ORONTE. Et un maître dont vous avez grand besoin. Adieu. Faites à votre guise.

SCÈNE III

MADEMOISELLE OHLDINN, puis LISETTE

OHLDINN. Oh! l'envieuse!... Allons, le Ciel va enfin me sauver! je tremble de joie. Ah! combien m'a été difficile ce : oui! Grâce à Dieu, le voilà dit!

LISETTE. Qu'est-ce donc encore que cette visite? M. Oronte venait vous emprunter de l'argent, n'est-ce pas?

OHLDINN. La coquine pense qu'on ne peut venir chez moi pour rien d'autre que pour chercher de ce misérable argent.

LISETTE. Eh bien, ne vous aurait-il pas aussi présenté un épouseur, quoique, de notre temps, les épouseurs tiennent d'une certaine façon des emprunteurs d'argent. De telles choses, vous êtes bien éloignée. C'est qu'aussi, de vrai, le mariage est un véritable enfer...

OHLDINN. Dieu nous garde! Lisette, réfléchis-tu bien à ce que tu dis?

LISETTE. Je ne fais que répéter ce que vous avez dit un nombre indéfini de fois. Ah! pourvu que quelqu'un veuille m'entraîner dans cet enfer, moi! Je

n'aurai pas une aussi longue patience que vous. Et si vous ne vous hâtez pas de le faire, il sera trop tard.

OHLDINN. Trop tard... coquine écervelée? Quel âge ai-je donc?

LISETTE. Je ne puis guère vous le dire, moi : je ne puis pas compter jusqu'à cinquante.

OHLDINN. Il suffirait de tes sottes plaisanteries pour me porter à ce qui ne serait agréable, ni à toi, ni à mon cousin.

LISETTE. Doucement alors! Doucement! Je pourrais vous désespérer tout à fait.

OHLDINN. Bref, je me marie. M. le capitaine de Schlag s'est fait proposer tout à l'heure par M. Oronte. J'ai dit oui, et j'espère que la chose sera terminée aujourd'hui même.

LISETTE. Le rêve incomparable! Il doit vous avoir rendu bien douce la nuit précédente. Comment vous couchez-vous donc, quand vous voulez faire de tels rêves? Sur le dos? sur le ventre? ou...

OHLDINN. Bouffonnerie à part; ce que j'ai dit est vrai. Et je vais de ce pas mettre en ordre mes billets de banque et mes titres.

LISETTE. Ils y feront très bien. Car ils seront mieux venus au mariage que vous...

OHLDINN. Silence, grossière créature!

SCÈNE IV

LISETTE, puis LÉLIO

LISETTE. Oh! la jolie farce pour son cousin! Est-il dans sa chambre? Monsieur Lélio! Monsieur Lélio! La recherche des hommes est donc une maladie endémique des femmes : quelque jeune ou quelque vieux que l'on soit. Ah!... dans le fait, moi-même non plus, je ne me trouve pas en bonne santé.

LÉLIO. Qu'y a-t-il? Eh! c'est mademoiselle Lisette! Je pense, ma petite folle, que tu aurais pu te donner la peine de venir me trouver dans ma chambre.

LISETTE. Votre très humble servante! Ç'aurait été s'aventurer trop loin dans le camp de l'ennemi. Ce lieu-ci est neutre. Ici, je puis braver vos attaques.

LÉLIO. Ah! qui voudra hasarder l'attaque te vaincra en tous lieux.

LISETTE. Ç'est dommage qu'on ne vous entende pas! Autrement, je vous remercierais de l'excellent avertissement. Mais, au fait. J'ai une singulière nouvelle à vous dire.

LÉLIO. Bien! Venons-en au chapitre des nouveautés. J'ai aussi une très drôle de nouvelle à te raconter.

LISETTE. La mienne est cependant encore bien plus drôle.

LÉLIO. Impossible! Que gageons-nous?

LISETTE. Foin des gageures! Vous n'êtes pas homme à me rien donner.

LÉLIO. Eh! tu es folle. Attends seulement que ma cousine meure. Alors...

LISETTE. Oh! elle a encore beaucoup à vouloir avant sa mort.

LÉLIO. Tu parles comme si tu savais déjà ce que je te voulais dire.

LISETTE. Allons! Parlez : qu'est-ce donc?

LÉLIO. D'abord ta nouveauté.

LISETTE. Donc, la voici. Votre cousine...

LÉLIO. Ma cousine...

LISETTE. Va se marier.

LÉLIO. Va se marier. C'est là ce que je voulais aussi te dire. D'où diable le sais-tu déjà? Ce n'est qu'à la minute que madame Oronte vient de me l'apprendre, en me promettant aussi de faire tous ses efforts pour empêcher ce mariage.

LISETTE. Oh! quand elles ont pris de telles résolutions, les vieilles filles sont tenaces.

LÉLIO. Mais, que diable mes créanciers vont-ils dire de cela? Eux qui me venaient en aide si charitablement,

à douze pour cent, dans l'espoir que je serais un jour son héritier universel.

LISETTE. C'est l'affaire des créanciers. Pourquoi vous en affliger?

LÉLIO. Ce n'est pas pour ceux qui sont déjà mes créanciers que je m'afflige beaucoup. C'est pour ceux qui auraient pu encore le devenir. De quelles espérances pourrai-je les leurrer.

LISETTE. D'espérances du même calibre que votre héritage : sans cela vous courriez le risque d'être obligé de les payer un jour.

SCÈNE V

LÉLIO, LISETTE, PÉTER portant une corbeille de gâteaux

PÉTER. Holà! gentille fillette, n'achetez-vous rien aujourd'hui?

LISETTE. Rien, cette fois, Péter.

PÉTER. Des macarons, des tourtelettes, des craquelins sucrés, des oublis, rien?

LISETTE. Rien, non.

PÉTER. Rien du tout? Monsieur Lélio, des friandises : macarons, tourtelettes, craquelins sucrés, oublis.

LÉLIO. Va-t'en; aujourd'hui je n'ai pas d'argent.

PÉTER. Achetez toujours : des macarons, des tourtelettes, des craquelins sucrés, des oublis.

LÉLIO. Je ferai bientôt un héritage. Veux-tu me faire crédit jusque-là, je prends toute ta corbeille.

PÉTER. Ha! ha! Vous marchez sur les brisées de M. le capitaine. Il m'achèterait aussi tous les jours, pourvu que je voulusse lui faire crédit jusqu'à son mariage. Mais, vous autres, messieurs, ce que vous dévorez à belles dents, vous avez de la peine à le payer, quand le goût en est passé.

LÉLIO. De quel capitaine parles-tu?

PÉTER. De celui qui demeure au troisième étage, sur le derrière...

LÉLIO. Où donc?

PÉTER. Là, en haut de la grand'rue. C'est une petite chambre à une fenêtre.

LISETTE. Eh bien, cela ne vous suffit-il pas? Le capitaine, dans la grand'rue, au troisième étage, sur le derrière, dans une petite chambre à deux fenêtres.

PÉTER. Oui, oui, très bien, c'est celui-là même.

LÉLIO. Mais comment se nomme-t-il donc, bouffon?

PÉTER. Ah! Comment il se nomme?... il se nomme... attendez... je m'en souviendrai bien. Son chien s'appelle Judas. C'est un grand chien mâtin au poil fauve... pour cela, je le sais bien. Mais lui... il se nomme, de Prugel... non, de Stoss... non... ha! ha!... Schlag, de Schlag; monsieur le capitaine de Schlag.

LÉLIO. Ainsi tu le connais?

PÉTER. Pourquoi pas? J'ai même l'honneur de connaître son domestique. Car il est le mari de la fille de ma mère. Et, si je ne me trompe, nous sommes beaux-frères.

LISETTE. Certes, Péter, tu pourrais nous rendre un grand service.

PÉTER. Tope! Si cela me rapporte quelque chose, c'est tout fait. Parlez. (*Il ôte sa corbeille.*)

LISETTE. Sais-tu qui le capitaine de Schlag va épouser?

PÉTER. La première venue, si elle a de l'argent. Je crois qu'il te prendrait. Mais...

LISETTE. Oh! pour moi, je sais déjà où me placer ailleurs, sans tant de *mais*. Bref, c'est notre vieille demoiselle qu'il veut épouser.

PÉTER. Oui, qu'il veut...

LISETTE. Oh! Elle veut aussi.

PÉTER. Tant mieux. Alors l'affaire va bien. C'est une future pratique de plus.

LISETTE. Oui, imbécile; mais nous ne voulons pas, nous. (*Elle se place au dessus de la corbeille.*)

PÉTER. Eh bien, il n'en sera rien.

LÉLIO. Ce serait à souhait, et je ne perdrais pas mon héritage.

PÉTER. Ha! ha! ha!

LISETTE. Pourquoi ris-tu?

PÉTER. Ha! ha! Votre héritage n'est-il pas à la merci de l'épouseur? Il est heureux pour moi d'avoir encore mes macarons. Mais que voulais-tu me dire, Lisette? (*Il s'aperçoit qu'elle goûte aux gâteaux.*) Oh! Sandieu, tu étais à ma droite! Veux-tu bien, chatte voleuse!... Je serai bienvenu de ma femme! Elle m'a compté toutes les plus petites pièces. (*Il place la corbeille de l'autre côté.*)

LISETTE. Imbécile, je veux goûter. Peut-être en achèterai-je, si je les trouve à mon gré. Eh! écoute. Va-t'en donc avec ta marchandise... chez lui. (*Elle passe de l'autre côté.*)

PÉTER. Reste un peu tranquille, Lisette. J'entends aussi bien de cette oreille-ci que de l'autre. (*Il replace la corbeille de l'autre côté.*) Eh! que faire chez lui, puisqu'il n'achète rien?

LISETTE. Ne pourrais-tu pas par hasard, d'une manière adroite, en venir à lui parler de son mariage?...

PÉTER. D'une manière adroite? En doutes-tu? Du diable, je sais de belles transitions... par exemple... qu'il dise : « Péter, je n'ai pas besoin de tes marchandises. » Alors je pourrais lui dire : — Oui... que voulais-je dire? — C'est cela : je pourrais lui dire : « Pas du tout, du tout? Dieu vous garde! » et je m'en retournerais.

LISETTE. Imbécile, que lui aurais-tu donc, de la sorte, dit du mariage? Et il ne s'agit pas seulement de lui parler de mariage, il faut encore voir à lui ôter notre demoiselle de l'esprit. A cette fin nous te donnons même liberté pleine et entière de lui redire toutes les infamies et toutes les calomnies nécessaires pour y arriver.

LÉLIO. L'idée ne serait pas sotte, mais lui, pour l'exécuter, il est par trop bête.

PÉTER. Oh! non. Vous vous trompez, monsieur Lélio. Je me suis déjà tiré de pareilles affaires. Ce n'est qu'une petite répétition à faire. Supposez que vous

soyez le capitaine : « Qu'est-ce, dirais-je, vous voulez vous marier? Qui est-ce qui vous a fait faire ce rêve? Vous qui étiez autrefois un tel contempteur du mariage? » Non, de vrai, cela n'irait pas. Ce n'est pas vrai. Il y a longtemps qu'il aurait voulu se marier. — Mais ainsi... « Quoi? Vous allez épouser cette vieille fille?... Là, là, ce n'est mal, elle a de l'argent vaillant. »

LISETTE. Bah! Nous sommes bien logés avec toi. Va, va, je vois que tu n'es bon à rien.

PÉTER. Bah! Comment donc? Tu ne m'as pas encore mis à l'épreuve. Crois-tu que cela fît bien, si je disais : « Vous voulez épouser cette vieille figure de guenon? Elle a une mine : on dirait qu'elle est couchée depuis trois ans dans la fosse. Elle fera joliment reverdir votre très noble race. Et, soit dit en confidence, on raconte qu'elle est sorcière. Sa richesse dont on fait tant de bruit, ce sont des charbons rougis à blanc, qu'elle a placés dans un grand pot, derrière la porte de la cave, et confiés à la garde d'un grand chien noir, qui a des yeux de feu, six rangées de dents, une triple queue... »

LISETTE. Ah! Dieu nous garde! Une triple... coquin, avec ton discours, tu fais venir la crainte de mourir. (*Elle se replace au dessus de la corbeille.*)

PÉTER. Ha! ha! Et pourtant, auprès de lui, tout cela ne serait d'aucun effet : « Sois sans inquiétude, dirait-il. Je verrai à me rendre maître du trésor. Aussi bien, en Silésie et en Bohême, si profondément que le paysan eût enterré tout ce qu'il avait, je... »

LISETTE. Il me vient à l'esprit encore quelque chose de mieux. Cela marchera, j'en suis sûre.

PÉTER. Quoi? Le diable t'a-t-il encore replacée près de ma corbeille? Il faut que je la resuspende.

LISETTE. Ne fais le sot, elle sera trop lourde à porter.

PÉTER. Non, non. Si je la laissais trop longtemps là, elle pourrait devenir trop légère.

LISETTE. Je sais que notre demoiselle n'a pas encore vu M. le capitaine de Schlag. Tu devrais te faire passer pour lui.

LÉLIO. Je te comprends, Lisette. C'est parfait d'invention.

PÉTER. Je n'y comprends encore rien.

LISETTE. Sortons, nous combinerons la chose en lieu sûr. Ici nous pourrions être surpris.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, LÉLIO

LISETTE. Soyez sans inquiétude. Je suis certaine que notre ruse réussira.

LÉLIO. Je le souhaite. A coup sûr, je t'en récompenserai, et peut-être t'épouserai-je.

LISETTE. Nous parlerons de cela plus tard. Mais, combien elle a le mariage fixé dans la cervelle, vous pouvez en juger : car elle vient à l'instant d'envoyer chercher, tailleur, marchand de dentelle, coiffeuse et poète.

LÉLIO. A quoi bon le poète ?

LISETTE. Comme si une noce pouvait aller, sans être précédée d'un poème. Il le fera en son nom ou au nom d'un autre. Et elle a déjà préparé pour lui un vieux florin.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE

CLITANDRE. Ton serviteur, messire Lélio ! Comment vas-tu? La motion d'hièr t'a-t-elle plu ? As-tu bien dormi? Iras-tu encore aujourd'hui en soirée ? N'es-tu pas encore allé aujourd'hui au café? Comment y trou-

ves-tu le vin ? Valère ne s'est-il pas choisi une jolie brunette ?

LÉLIO. Voilà une kyrielle de demandes, et tu ne m'as pas encore donné le temps de te rendre ton bonjour.

CLITANDRE. Diable, je vous retrouve encore tous deux en tête à tête ? Lélio ! Lisette ! Cela ne donnera rien de bon. Mais qu'est-ce que tu as, Lélio ? Tu me parais tout, tout je ne sais comment. Tu as besoin de te ragaillardir. Viens avec moi. Ah ! j'y songe : sais-tu qui c'était que la personne que nous avons rencontrée hier au jardin ? Ne t'a-t-elle pas plu ? Veux-tu y venir de nouveau ? Peut-être la trouverons-nous.

LÉLIO. Voudrais-tu me dire, à quelle question tu désires que je réponde d'abord ? Ou plutôt ne dois-je répondre à aucune ?

LISETTE. Oh ! monsieur, nous n'avons pas du tout le temps en ce moment d'écouter vos sornettes.

CLITANDRE. Vraiment ? Ve pourrais-tu me dire cette vérité un peu plus poliment ? Vos affaires sont-elles très urgentes ? N'as-tu rien de nouveau à me conter, Lélio ?

LÉLIO. Ah ! si. Et de vrai quelque chose de nouveau, qui me touche de très près.

CLITANDRE. Vraiment ? Mais sais-tu déjà que notre amie Clarice est fiancée ? Ce fut hier arrangé.

LÉLIO. Veux-tu entendre ma nouveauté ?

CLITANDRE. Raconte, raconte : j'apprends avec énormément de plaisir quelque chose de neuf. Hier donc...

LÉLIO. Tu commences déjà à reparler d'autre chose. Je ne puis donc pas, avec toi, placer ces quatre mots : Ma cousine se marie.

CLITANDRE. Ha ! ha ! ha !

LÉLIO. Si tu étais à ma place, tu ne rirais certainement pas.

CLITANDRE. Ha ! ha ! ha ! Tu te plains que je parle tant ; et dernièrement j'étais dans une réunion où on m'imputait à tort de ne pas parler assez. Ha ! ha ! ha ! Quand on ne parle, ni trop, ni trop peu. C'est risible.

Ha! ha! ha! Mais tu voulais me dire quelque chose de nouveau; qu'était-ce donc?

LISETTE. Si vous n'étiez pas tant occupé de vous-même, vous l'auriez appris depuis très longtemps : sa cousine va se marier.

CLITANDRE. Est-ce déjà certain? Lélio, tu me feras inviter à la noce? A-t-elle déjà acheté le vin? Est-il bon?

LÉLIO. Si tu voulais agir pour moi en ami, tu ferais mieux de me donner un conseil, pour faire rompre ce mariage.

CLITANDRE. Comment cela?

LÉLIO. Certes, il emporte mon héritage à tous les diables.

CLITANDRE. Oh! le remède est facile : fais-toi donner d'avance l'héritage. Ta cousine pourra ensuite faire ce qu'elle voudra.

LISETTE. Monsieur Lélio, ce ne serait pas bête. C'est vrai que c'est là le meilleur remède : et nous n'y avons point pensé. Oh! vive une intelligence prompte!

CLITANDRE. O mon enfant, tu n'es pas la première qui me dise que j'ai du bonheur pour les conseils.

LISETTE. Certainement, votre conseil n'a qu'un défaut, c'est d'être absurde.

CLITANDRE. Ah! je devrais au moins penser qu'il contient l'étoffe d'un meilleur. Mais où est ta cousine? Il faut que je lui fasse mes félicitations sur son bon choix. Qui va-t-elle prendre?

LISETTE. Vous pouvez le lui demander à elle-même. J'entends venir. C'est elle sans doute. Venez, monsieur Lélio; Péter pourrait avoir besoin de notre assistance.

LÉLIO. Si tu veux parler à ma cousine, fais-moi le plaisir de la bien rouler.

CLITANDRE. Je l'aurais fait sans ton avertissement. Je suis maître en mordantes et fines satires. Et, si tu veux, je lui ferai rendre l'âme, de colère.

LÉLIO. Tant mieux.

SCÈNE III

CLITANDRE, MADEMOISELLE OHLDINN

CLITANDRE. Mademoiselle, jeune fiancée, madame,... comment diable doit-on vous appeler? Est-il vrai, ou n'est-il pas vrai que vous veuilliez vous marier?

OHLDINN. C'est tout à fait vrai. Qui peut éviter son sort? Je vous assure, monsieur Clitandre, qu'il y a dans tout cela une Providence tout à fait extraordinaire. Je n'avais pensé à rien moins qu'à un homme, et tout à coup...

CLITANDRE. Tout à coup l'appétit vous est venu?

OHLDINN. Vous pouvez bien croire que ce n'est nullement sur mon impulsion. Les mariages sont écrits au Ciel, et, qui voudrait être assez impie, pour lui désobéir ici-bas?

CLITANDRE. Vous avez raison. Toute la ville rit, il est vrai, de vous; mais c'est le sort des pieux. Ne vous en inquiétez pas. Un homme est un meuble indispensable.

OHLDINN. Je ne sais pas pourquoi la ville pourrait rire. Un mariage est-il donc quelque chose de si risible? La ville méchante et impie!

CLITANDRE. Vous faites tort à la ville. Elle ne rit pas de ce que vous vous mariez, mais de ce que vous ne vous soyez pas mariée, il y a trente ans.

OHLDINN. En voilà une sottise. Il y a trente ans! il y a trente ans, j'étais encore une enfant.

CLITANDRE. Mais cependant, passablement nubile déjà. Car votre sexe a le privilége de mériter très longtemps ce titre. Du diable, si je vous avais aimée, je vous appellerais encore bien, mon enfant. Mais, mademoiselle, soit dit sans malice, n'allez pas croire que cela soit.

OHLDINN. Je ne l'imagine pas non plus. Un homme si farouche, si léger, si imprudent...

CLITANDRE Oh! la prudence ne vient qu'avec les an-

nées. Rendez grâce à vos rides de ce qu'elle se soit déjà retirée chez vous.

OHLDINN. A mes rides? Veuillez me dire, par quel malheur je tombe aujourd'hui entre vos mains? A mes rides?... Il faudrait peut-être vous en croire plus que mon miroir? Je suis à coup sûr la première fiancée, à laquelle on ait dit une aussi lâche grossièreté!

CLITANDRE. Ce ne serait pas de ma part un petit outrage, si je ne savais que je me trouve avec une fiancée. Mais auprès de vous, c'est une exception. Et je serais hautement répréhensible, si je vous adressais le plus petit mot de politesse, le moindre badinage galant. Cependant je veux faire quelque chose pour vous. Si vous voulez me prier à vos noces, je vous promets de vous apprendre une danse nouvelle, quelques douzaines d'expressions amoureuses pour votre fiancé, et différents regards de tendresse, à la nouvelle mode. Car, sur ces trois choses, vous ne pouvez manquer d'être très mal ferrée. Et, pour le reste, je vous mettrai en rapport avec quelques jolies femmes, qui sont de mes bonnes amies, et de qui vous pourrez vite apprendre la sociabilité.

OHLDINN. Ce doivent être aussi des femmes bien, que celles qui font votre connaissance. Il faut qu'elles courent après les hommes.

CLITANDRE. Eh bien, une sur dix n'a pas la faveur d'attendre aussi longtemps que vous. Un homme va son chemin. Il heurte à chaque pas une femme qu'il peut épouser. Celle qui ne se distingue pas un peu des autres, celle-là reste de côté. Et c'est ce qui vous est arrivé. Cependant, morale à part, je veux m'employer pour vous et votre fiancé. Voyons, si vous pourrez danser un menuet.

OHLDINN. Jusqu'où voulez-vous pousser la plaisanterie?

CLITANDRE. Ne faites pas de cérémonies. Vous devriez m'en savoir de la reconnaissance.

OHLDINN. Vous ne voulez que l'occasion de vous moquer?

CLITANDRE. Diable! Vous avez un très joli pied pour la danse. (*Il lui lève un peu la robe.*)

OHLDINN. Ayez de la pudeur, je vous prie.

CLITANDRE. De quels vieux mots, tombés en désuétude, vous servez-vous là? Il y a déjà maintenant plus de cent ans que : avoir de la pudeur, n'a plus cours. Vite! Procédons premièrement en détail. Comment faites-vous la révérence.

OHLDINN. Oh! votre servante! Je me suis laissé railler assez longtemps. (*Elle fait une révérence.*)

CLITANDRE. Je vois qu'il faut m'en rapporter à vos actions et non à vos paroles. La révérence n'était pas mal. Mais levez donc un peu plus votre robe. Je ne puis pas voir ce qui se passe dessous.

OHLDINN. Il est vrai que ma robe est du reste un peu longue. Au moins ne dois-je point la laisser autant tomber. (*Elle la relève un peu.*)

CLITANDRE. Diable, quel pied! C'est dommage qu'il ne soit pas à un jeune corps! Veuillez faire un pas.

OHLDINN. Non, monsieur Clitandre, je dois vous avouer que la danse n'est pas mon fait, et que mon aversion pour la danse n'est pas petite. Au lieu de faire une couple de pas naturels et fermes (*elle fait deux pas*), on minaude et on fait un pas insensé. (*Elle en fait un en réalité.*) Quelle folie!

CLITANDRE. Mais, par mon âme, cette folie ne vous réussit pas mal. Ainsi vous savez déjà danser. Et tout autant que moi. Oh! c'est là une bonne affaire. Le soir des noces vous pourrez sauter avec lui.

OHLDINN. Cela pourrait bien ne pas arriver, et monsieur le capitaine de Schlag ne me le demandera pas non plus.

CLITANDRE. Qu'avez-vous de commun avec ce coquin? Qu'est-ce que le capitaine de Schlag ne vous...? Qu'il tombe sous ma coupe... Je lui apprendrai à jouer avec des honnêtes gens et à ne pas les payer.

OHLDINN. Doucement! doucement! Vous ne savez peut-être pas encore que c'est précisément M. le capitaine de Schlag qui est mon fiancé.

CLITANDRE. Quoi? Ce rat pelé, votre fiancé? La canaille me doit encore, depuis trois mois, vingt-cinq ducats que je lui ai gagnés au billard. Comment l'avez-vous connu?

OHLDINN. M. Oronte, chez qui il habite, me l'a proposé. Et, je vous en prie, parlez de lui avec un peu plus de retenue.

CLITANDRE. Eh quoi! mademoiselle; écoutez : je mets arrêt sur votre personne. Et le diable m'emporte, si je le laisse vous épouser, avant d'avoir mon argent!

OHLDINN. Cet argent, il ne vous en fera pas tort.

CLITANDRE. Oui, si j'étais son seul créancier. Mais, en deux mots, il a autant de créanciers que lui, vous et moi, nous avons de cheveux sur la tête.

OHLDINN. Dieu nous garde! M. Oronte ne m'avait pas dit cela.

CLITANDRE. J'y vais de ce pas. Je lui ferai un train d'enfer. Ose-t-il bien tromper une honnête femme?

OHLDINN. Calmez-vous : restez, je vous prie. Je vais moi-même, au besoin, pour les vingt-cinq ducats...

CLITANDRE. Laissez donc. Avant que le maudit coquin vous épouse, et se relève avec votre argent... avant que... oui, auparavant j'aimerais mieux moi-même avaler la pilule, j'aimerais mieux moi-même me charger de la peine, et vous épouser. En attendant, adieu.

SCÈNE IV

Mademoiselle OHLDINN

OHLDINN, Oh Dieu! Qu'est-ce qui m'arrive? Toutes les propositions de mariage qui me sont faites, doivent-elles n'aboutir à rien? C'est maintenant la douzième. Mais M. le capitaine de Schlag est sans doute un homme poli... Eh! qu'importe qu'il ait des dettes! On n'emporte certes pas son argent au cercueil. Et qui sait s'il est aussi gueux que Clitandre le fait? Ah! ce cher M. le capitaine de Schlag! C'est arrêté : je le garde.

Et n'est-ce pas la même chose que je donne ma fortune à lui, ou à mon débauché de cousin? Il m'en laissera peut-être encore jouir, mais mon cousin...

SCÈNE V

MADEMOISELLE OHLDINN, LISETTE, CREUSEL, UN TAILLEUR

LISETTE. Mademoiselle, je vous amène deux personnes que vous avez envoyé chercher : M. le tailleur et M. le poète.

OHLDINN. (*Au poète.*) Soyez le bienvenu, maître tailleur! (*Au tailleur.*) Un instant de patience, mon cher monsieur le poète, que je termine d'abord avec lui.

CREUSEL. Quoi! m'appeler tailleur? A quoi pensez-vous? Ciel, quelle injure! Prendre un poète couronné pour un tailleur!

LE TAILLEUR. Et quoi? Prendre un honnête citoyen et un maître pour un poète? Pour un tel fainéant?

LISETTE. Doucement, messieurs, doucement. Elle ne vous connaît pas encore.

CREUSEL. Comment? Moi, un tailleur?

LE TAILLEUR. Comment? Moi, un poète?

CREUSEL. Faites-lui faire votre poésie, s'il le peut. Adieu.

LE TAILLEUR. Faites-lui faire vos vêtements, s'il le peut. Adieu.

LISETTE. Attendez donc. Est-ce qu'on s'irrite si vite d'une méprise? Vous êtes tous deux de braves et honnêtes gens, dont on ne peut se passer.

CREUSEL. Un homme qui, jour et nuit, est en commerce avec les divines Muses, l'appeler tailleur? Cela ne se supporte pas : laissez-moi m'en aller. (*Il sort.*)

LE TAILLEUR. Un homme qui a habillé des personnes princières, se laisserait outrager du nom de poète? J'entends ma profession. Il n'y a personne qui puisse

m'en remontrer. Et je n'endurerai certes pas non plus cette injure. Nous verrons, nous verrons. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

MADEMOISELLE OHLDINN, LISETTE, puis CREUSEL

OHLDINN. Sont-ils bêtes! Je puis bien attester Dieu que je ne les ai pas connus.

LISETTE. Oh! Le poète est habitué à courir après son pain, il reviendra. Tenez, le voici!

CREUSEL. Le plus sage a de la condescendance. Et tel je suis. J'ai réfléchi en sortant que...

LISETTE. Qu'il est certainement plus facile à un tailleur qu'à un poète de bouder...

CREUSEL. Que la colère n'est pas le fait d'un sage. Je vous pardonne donc votre erreur. Apprenez par là que, chez certains hommes, le fond vaut-mieux que la forme. Donc, qu'avez-vous à ordonner? En quoi mes talents peuvent-ils vous servir?

OHLDINN. Avec l'aide de Dieu, j'ai pris la résolution de me marier. Et comme j'ai entendu dire que vous savez tourner un bon vers, et, comme mon fiancé est de noblesse, et, comme j'aimerais par conséquent à avoir un épithalame, et, comme je ne sais pas si quelqu'un d'ailleurs voudrait être assez poli...

CREUSEL. *Sapienti sat!* Vous vous êtes expliquée assez catégoriquement. Je me charge du reste. Je vous en ferai un dont vous serez contente. Le voulez-vous *per thesin et hypothesin?*

OHLDINN. Oui, oui.

CREUSEL. Ou seulement *per antecedens et consequens?*

OHLDINN. Oui, oui,

CREUSEL. Choisissez. Choisissez. Pour moi, cela m'est égal. Seulement je vous dirai au préalable, qu'il vous plaira de me donner quelque chose de plus, pour celui *per thesin et hypothesin*. Les temps sont chers. La méditation aussi a enchéri, et...

OHLDINN. Alors, je ne veux pas de celui-ci. Que ce soit seulement fin et galant.

CREUSEL. Aussi vrai que je suis un honnête poète, ce sera un chef-d'œuvre. La teneur en doit-elle être par hasard édifiante?

OHLDINN. Édifiante? Édifiante? A l'occasion d'un mariage, j'aurais pensé...

CREUSEL. Historique? mythologique? plaisante? satirique? égrillarde?

OHLDINN. Égrillarde, à ce que je pense, ce serait bien...

CREUSEL. Oh! parfait! L'égrillard est mon fort. Quelque innocent quolibet y ferait au mieux? Qu'en dites-vous?

OHLDINN. Comme vous penserez.

CREUSEL. Oui, oui, on pourra y lancer un innocent quolibet. Et, pour la conclusion, je pourrai, je pourrai alors accrocher quelque joyeuse description du fiancé et de la fiancée. Par exemple, je représenterais le fiancé, comme un homme de haute taille, à la démarche majestueuse, au fascinant regard de feu, au nez d'empereur, à l'éducation perfectionnée...

OHLDINN. Oh! Lisette, quel cher mari ce sera que M. le capitaine de Schlag! L'avez-vous déjà vu, monsieur le poète?

CREUSEL. Est-il véritablement ainsi? Comment s'appelle-t-il donc?

OHLDINN. Vous le connaissez déjà, je pense? C'est M. le capitaine de Schlag.

CREUSEL. De Schlag? Et vous, votre honorable nom?

OHLDINN. Ohldinn.

CREUSEL. Avec votre permission, madame Ohldinn, combien avez-vous eu de maris avant celui que vous prenez maintenant?

OHLDINN. Quelle sotte demande! C'est le premier.

CREUSEL. Oh! pardon, j'aurais pu le comprendre sur-le-champ d'après votre visage. Il est vrai que vous êtes certes encore dans votre florissante jeunesse.

OHLDINN. Entends-tu, Lisette?

CREUSEL. Ohldinn, mademoiselle Ohldinn, et Schlag, monsieur de Schlag. Oh! les heureux noms! Ils donneront lieu aux plus exquises pensées. Ne pourrais-je pas faire une allusion délicieuse aux monnaies de vieux coin? Les vieilles filles, pourrais-je dire, sont comme les monnaies de vieux coin...

LISETTE. Entendez-vous, mademoiselle?

OHLDINN. Ah! mon cher, vos idées sont sans goût. Vieilles filles, vieilles monnaies. Je ne me promets rien d'extraordinaire de vous.

CREUSEL. Bah! laissons de côté la saillie; si elle ne vous va pas. Vous pourriez attendre que la poésie fût terminée.

OHLDINN. Oui, mais qu'elle le soit aussitôt que possible!

CREUSEL. Bien, bien. Dans une heure au plus tard je la rapporte.

OHLDINN. Dans une heure? Ah! prenez un peu plus de temps. Je craindrais qu'autrement cela ne pût être trop mauvais.

CREUSEL. Même, si vous voulez le permettre, je vais la faire tout de suite ici. Il suffit que vous me laissiez un instant seul dans une chambre. Chez moi, femme et enfants me font trop de tapage plein les oreilles.

OHLDINN. Femme et enfants?

LISETTE. Est-ce que les poètes ont femme et enfants?

CREUSEL. C'est la Corinne, que dans ma jeunesse j'ai immortalisée dans mes vers, c'est elle-même qui est maintenant ma femme. De la chanter, mal m'en a pris, et j'appartiens en fait à ces grands poètes que leur art a rendus malheureux. La méchante femme! Elle est gisante à la maison, malade à la mort : elle est gisante depuis plus de huit jours et elle ne veut pas encore se résoudre à mourir. Ah! mes chères demoiselles, c'est certain, les femmes ont été créées pour le malheur de l'univers entier. Ah! le sexe maudit!

LISETTE. Certes, tu es une canaille de poète.

CREUSEL. Oh! pardon, pardon! J'étais dans mon transport. Où voulez-vous que je me rende? *Nam Musæ secessum scribentis et otia quærunt.*

OHLDINN. Vous pouvez en tous cas aller dans la chambre voisine.

LISETTE. Mais n'ayez pas peur. Vous trouverez dans la chambre un fameux niais.

CREUSEL. Comment cela ?

LISETTE. Parce qu'il y a là des miroirs. Allez seulement.

CREUSEL. Je ne comprends pas. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

MADEMOISELLE OHLDINN, LISETTE

OHLDINN. Croiras-tu enfin que ce soit sérieux ? Mais, Dieu ! qu'est-ce que mon cousin va dire ? Quand il l'apprendra, il va s'arracher les cheveux de dessus la tête.

LISETTE. Vous vous trompez. Je le lui ai déjà dit...

OHLDINN. Eh bien ?

LISETTE. Aussitôt qu'il a entendu que c'était le capitaine de Schlag que vous deviez épouser, il s'est calmé. M. le capitaine de Schlag, a-t-il dit, est un de mes meilleurs amis. Je ne lui porterai pas envie pour cela. Et je ne puis pas non plus en blâmer ma cousine ; j'ai déjà reçu beaucoup d'elle...

OHLDINN. Quoi ! mon cousin a dit cela ? Oh ! le très cher cousin ! Viens je vais à l'instant lui parler. Et pour cette parole, je vais sur-le-champ lui donner un billet de 500 rixdalers.

LISETTE. Mais donnez-les lui de manière à ne pas le froisser.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, PÉTER *vêtu d'un vieil uniforme, avec une jambe de bois et une moustache*

PÉTER. Ne cours donc pas ainsi, Lisette. Je ne puis pas te suivre. Je ne suis pas encore habitué à la jambe.

LISETTE. Ah! quel incomparable capitaine! Je voudrais avoir un homme comme ça.

PÉTER. Tu n'es pas bête. Je crois qu'il y aurait beaucoup de femmes de ton goût. Et je craindrais, je craindrais, tant je me suis déguisé, que ta demoiselle n'en devînt que plus profondément avide de la possession réelle d'un homme, et qu'en dépit de votre ruse elle ne voulût me garder.

LISETTE. Il faudrait qu'elle fût enragée.

PÉTER. En tous cas les rages de ce genre, chez les vieilles filles, n'ont-elles rien d'extraordinaire, ni de nouveau. Agis prudemment, je te le dis, afin qu'elle ne me saute pas à la gorge. J'ai déjà un démon au logis. Si cet autre y venait aussi, mon enfer serait complet.

LISETTE. N'aie pas de souci. Lélio fera, comme si cette alliance lui était très agréable, afin de la mieux rassurer. Certes, si tu parles et agis, comme nous te l'avons recommandé, et que je place çà et là mon éloquence, il faudra que le démon du mariage soit entré tout vif en elle, pour qu'elle n'éprouve pas une franche aversion à ton endroit. Je lui ai déjà annoncé M. le

capitaine de Schlag en ta personne, et elle se trouvera bientôt ici.

PÉTER. Mais, Lisette, Lisette. Ceci me trotte violemment dans la cervelle. Pourvu que je ne sois pas reçu de cette femme-ci, comme de l'autre, à soufflets.

LISETTE. Laisse donc. Le tout est de t'en tirer assez adroitement. Voyons un peu. Comment veux-tu jouer ton rôle? Imagine-toi un instant que je suis mademoiselle...

PÉTER. Mais tu ne l'es pas.

LISETTE. Eh bien, imagine-le toi seulement.

PÉTER. Si cela suffit de me l'imaginer, alors imagine-toi aussi comme je vais faire.

SCÈNE II

CREUSEL avec une feuille de papier écrite, LISETTE, PÉTER

LISETTE. Ah! voilà cet importun coquin qui vient tout de suite à la traverse. Que le diable emporte le poète!

CREÜSEL. (*Songeant et lisant sa poésie.*) *Benè!*

PÉTER. C'est Creusel! Non? Enfin la canaille me tombe.

CREUSEL. Bien dit!

LISETTE. Qu'est-ce? Qu'est-ce que c'est? Péter, où vas-tu?

PÉTER. Le maroufle m'a acheté, il y a six mois, et je n'en ai pas encore reçu un fenin. Et, ce qui est le plus courrouçant, c'est qu'il a osé mettre mon nom dans une chanson de carrefour. Mettre un honnête marchand ambulant de pâtisseries dans une chanson de carrefour! Laisse-moi. Je tiens enfin le fripon...

CREUSEL. (*Réfléchissant toujours.*) C'est poétique.

PÉTER. Oui, c'est une friponnerie...

LISETTE. Péter, Péter, rappelle-toi qu'en ce moment tu es M. le capitaine de Schlag.

PÉTER. Mais je suis aussi le marchand ambulant de pâtisseries, Péter.

LISETTE. Tu vas ruiner toute la comédie. Ne lui fais rien, laisse-le aller. Tu retrouveras toujours le coquin.

CREUSEL. (*Toujours réfléchissant.*) Cela s'appelle bien composé.

LISETTE. Sortons. Je veux te faire répéter ailleurs ton rôle.

PÉTER. Là, là. Il ne perdra rien pour attendre.

SCÈNE III

CREUSEL

CREUSEL. (*Parcourant sa poésie.*)

La poule a coutume, avec le coq alerte,
Pour sa peine de le remercier.

Cela est égrillard. Ensuite vient ceci :

Les fromages pourris sentent fort;
Le pou à dix pattes.

C'est l'endroit appétissant!

Un fiancé doit se hâter.

Ah! dans cette ligne, règne une finesse toute anacréontique.

Un panier a besoin de beaucoup de piqûres.

L'oiseau est lâché! Les maudites têtes que les poètes!

Une puce a de larges pattes.

J'entends aussi l'histoire naturelle.

Le bêlier crie haut,
Il me semble qu'il agnèlera bientôt.

Ici je vise les incrédules. On comprendra.

SCÈNE IV

LÉLIO, MADEMOISELLE OHLDINN, CREUSEL

CREUSEL. Venez, venez. J'ai fini. J'ai fini. Oh! j'ai fait une merveilleuse poésie. Je puis dire que je me suis surpassé moi-même. Je n'aurais jamais cru que j'eusse plaisanté avec un tel talent. J'ai mis d'ailleurs ma force dans la partie sérieuse. C'est étonnant, comme les choses théologico-polemico-poétiques me coulent des doigts. Vous avez certes lu la comédie édifiante que j'ai faite contre les hommes nobles? Oh! c'est une pièce, comme il n'en est jamais guère venu au théâtre. Mais revenons à mon épithalame. Le voici, ma chère mademoiselle Ohldinn. Vous pouvez maintenant le faire imprimer sous le nom que vous voudrez.

OHLDINN. Très bien. Mais il faut d'abord que je la montre à M. de Schlag. Les gentilshommes sont très délicats en de telles choses. Il pourrait donc peut-être trouver à changer quelque chose çà et là.

CREUSEL. C'est votre affaire. Veuillez seulement avoir la bonté de prendre en considération dans les deux sens, le vers que je n'y ai pas fait entrer sans raison. Il est écrit pour donner à penser à tous les cœurs chrétiens.

OHLDINN. Lequel?

CREUSEL. Ici, sur l'autre page.

Je bats maintenant monnaie avec *miseriâ.*

OHLDINN. Qu'est-ce cela : *miseriâ?*

CREUSEL. Les poètes sont très pudiques. Ils n'aiment pas à dire trop clairement où le bât les blesse.

Cependant j'ai la confiance que votre douce générosité remédiera ici à votre ignorance.

LÉLIO. Ne devriez-vous pas sur-le champ comprendre, mademoiselle ma cousine?

OHLDINN. Non, dans le fait...

CREUSEL. Oh! monsieur, ayez de la bonté pour moi, et épargnez-moi une plus intelligible explication qui me ferait trop rougir de honte. (*Il tient son chapeau sur ses yeux.*)

LÉLIO. N'ayez pas de souci. Ma cousine se montrera reconnaissante envers vous.

OHLDINN. C'était cela? Oui, oui, monsieur le poète, je m'acquitterai envers vous.

CREUSEL. Ah! ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Ne croyez pas que je sois si intéressé. L'honneur, rien que l'honneur, voilà tout ce que ma poésie réclame. Car, notre travail, ce n'est pas de la sorte qu'on peut le payer. Mais que pensez-vous que j'aie pris souvent pour de tels poèmes?

LÉLIO. Messieurs les poètes ont l'habitude de prendre ce qu'on leur donne. Prenez-le comme vous voudrez.

SCÈNE V

Les précédents, LISETTE

LISETTE. Réjouissez-vous, ma chère mademoiselle! Monsieur votre honorable fiancé, monsieur le capitaine de Schlag sera près de vous dans un clin d'œil. Il est déjà, avec tous ses agréments, sur l'escalier. Le bonhomme se traîne jusqu'ici à quatre : sa jambe de bois, son uniforme en guenilles, sa moustache guerrière, attestent très clairement que c'est un héros qui s'est beaucoup sacrifié pour la patrie. Oh! que vous êtes digne d'envie! Dans le fait, ce n'est pas pour rien que vous aurez attendu. On ne perd rien pour attendre.

OHLDINN. Es-tu folle? C'est quelque mendiant : renvoie-le.

LISETTE. Non, non. D'après votre signalement, c'est bien cela.

CREUSEL. Comment pouvez-vous vous rebuter à l'extérieur? Vous me preniez, moi, pour un tailleur. Et je vous répéterai l'adage : « Chez certains hommes, le fond vaut mieux que l'apparence. »

LISETTE. Il soupire déjà de tout son cœur après vous, et il jure à faire crouler la maison, si l'on ne va pas à sa rencontre.

OHLDINN. Et ce doit être monsieur le capitaine?

LISETTE. Oui, oui. Le voilà lui-même en corps et en âme.

SCÈNE VI

PÉTER, LISETTE, MADEMOISELLE OHLDINN, LÉLIO, CREUSEL

PÉTER. (*Comme à l'acte précédent.*) Par le diable! Est-ce ainsi qu'on reçoit céans un fiancé? Il ne vient à ma rencontre, ni chien, ni chat. Pour qui, par le diable! me prend-on? Sait-on bien qui je suis?

LÉLIO. O, mon très cher monsieur le capitaine, calmez-vous...

PÉTER. Ah! En quoi ai-je à me calmer avec vous? Est-ce là votre cousine?

LÉLIO. Oui.

LISETTE. Monsieur, vous êtes très peu poli dans une maison étrangère.

PÉTER. Dans une maison étrangère? Je crois qu'on ne sait pas encore que, dans un instant, je puis devenir le maître ici. Mademoiselle, j'ai pris la liberté de vous faire proposer l'honneur de devenir ma femme. Vous seriez férue, si vous ne vouliez pas m'accepter des pieds et des mains.

OHLDINN. Ah! Dieu! Lélio!

CREUSEL. Ne dois-je pas avoir peur du coquin? Je croirais, par mon âme, que c'est Péter. Comme cependant les hommes peuvent se ressembler !

LÉLIO. Ma chère cousine, ne faites pas attention à ses expressions trop peu élégantes. Un homme de guerre a l'habitude de parler ainsi.

PÉTER. C'est vrai. Je suis encore à la vieille mode allemande. Et la femme que je veux prendre ne doit pas différer de moi de l'épaisseur d'un cheveu. Êtes-vous comme cela ?

LISETTE. C'est un bonheur pour vous qu'elle ne soit pas comme cela : elle vous aurait déjà, de la manière la plus élégante, mis à la porte.

OHLDINN. Fi donc ! Lisette, ne le courrouce pas.

LISETTE. Qu'est-ce? Je crois que vous lui tendez la perche. Monsieur le capitaine, votre tête n'est certes pas assez folle pour s'imaginer que mademoiselle prenne pour époux un extravagant estropié, tel que vous. Je ne suis qu'une pauvre servante; mais, quand vous seriez d'or jusqu'au dessus des oreilles, je ne vous regarderais pas par dessus l'épaule. Ha ! ha ! quelle séduisante figure ! Une jambe postiche, une moustache sous laquelle on ne voit, ni nez, ni bouche...

PÉTER. Écoutez donc, babillarde, est-ce vous ou votre maîtresse que je prends? Si je lui conviens... et je vous conviens... je le sais. N'est-ce pas?

OHLDINN. Oui, mais...

PÉTER. Mais... mais... mais. Si vous étiez déjà ma femme.., je vous aurais déjà ôté ce bête de mot de la gueule... A combien se monte votre fortune? Si elle n'est pas trois fois aussi grande que mes dettes...

LISETTE. C'est peut-être là tout ce que vous avez, vous?

LÉLIO. Vos dettes, monsieur le capitaine, seraient peut-être le plus petit empêchement à l'affaire. Mais je vois que ma cousine, à cause de votre conduite...

OHLDINN. Ne le heurtez pas de front.

LISETTE. (*Bas à Péter.*) Montre-toi bien mauvais : sans quoi, elle va s'engager encore. Eh bien, que demandez-vous, monsieur?

SCÈNE VII

Les précédents, REHFOUSS

REHFOUSS. Vous excuserez, ma chère mademoiselle Ohldinn...

LISETTE. Non, non, mon bon ami, vous vous trompez. Voilà mademoiselle Ohldinn.

REHFOUSS. Vous excuserez, ma chère mademoiselle, si je...

PÉTER. Mon ami, si vous avez quelque chose à dire : faites vite. Faut-il qu'un tel imbécile vienne troubler nos importantes délibérations !

REHFOUSS. Ma chère mademoiselle, je me suis laissé dire par M. le capitaine de Schlag...

PÉTER. Par qui ? Par moi ?

REHFOUSS. Non, non. Pardon, par M. de Schlag; qu'il allait, sous peu de jours, épouser mademoiselle Ohldinn.

LISETTE. Le maudit contre-temps !

PÉTER. Que vous ai-je dit ?

REHFOUSS. Or, comme M. le capitaine de Schlag me doit en ce moment, sur lettre de change, quelques centaines d'écus...

PÉTER. Qu'est-ce que je vous dois ? Êtes-vous fou ?

REHFOUSS. Je parle du capitaine de Schlag. La lettre de change est aujourd'hui à terme, et je suis en mesure de le faire arrêter.

PÉTER. Moi, de me faire arrêter?

LISETTE. Silence, Péter, autrement nous nous trahirions.

REHFOUSS. Mais comme il m'a dit que mademoiselle sa fiancée consentait à payer pour lui; alors j'ai voulu m'informer si mademoiselle Ohldinn...

OHLDINN. Monsieur le capitaine, je ne sais pas comment vous avez pu faire fonds d'avance à ce point sur ma parole. Si vous devez...

REHFOUSS. Non pas, mademoiselle, c'est M. le capitaine de Schlag qui m'a dit...

OHLDINN. Eh bien, le voilà...

PÉTER. Oui, oui, c'est moi, mon ami. Ne soyez pas inquiet du paiement. Je m'acquitterai envers vous en honnête garçon.

REHFOUSS. Monsieur, vous êtes trop bon. Je ne me souviens pas que vous me deviez quelque chose.

PÉTER. Si, si. Je vous dois quelques centaines d'écus. N'est-ce pas cinq cents?

REHFOUSS. Non, non. C'est neuf cents écus que me doit M. le capitaine de Schlag. Mais vous...

PÉTER. Oh! cela s'appelle aussi trop vous prendre pour un autre. Allons, allons, je vous dois neuf cents écus. Et, n'est-ce pas, ma chère femme, que tu les paieras?

REHFOUSS. Je ne sais pas, monsieur, si vous me prenez pour un imbécile.

LÉLIO. Et moi, je ne sais pas si ce n'est pas vous qui nous prenez tous pour des imbéciles. Vous dites que le capitaine de Schlag vous doit tant et tant, et, quand M. le capitaine en convient, vous voulez le désavouer. Comment appeler cela?

PÉTER. Oui, oui, je lui dois neuf cents écus.

REHFOUSS. Non, monsieur, je n'ai pas un fenin à recevoir de vous.

PÉTER. Il est juste que vous les receviez.

REHFOUSS. Vous ne me devez rien.

PÉTER. Patientez seulement huit jours au plus.

REHFOUSS. Êtes-vous donc M. le capitaine?

PÉTER. Par le diable, que vous importe, si je veux vous payer, que je le sois ou non? Bref, je le suis. Aussi vrai que je vous ai emprunté neuf cents écus, je vous les rendrai avec les intérêts.

REHFOUSS. Mais, monsieur, pourquoi reconnaître une dette qui n'est pas la vôtre?

PÉTER. Ah! c'est que je suis un honnête homme. Ce que je dois, je le paie.

LISETTE. Vous vous serez sans doute trompé de nom,

mon bonhomme. Je crois qu'il y a encore ici un capitaine de ce nom...

PÉTER. Oui, oui, c'est juste. Il y en a encore un qui s'appelle ainsi. C'est le mari de la fille du frère aîné de mon père, et nous sommes cousins germains.

OHLDINN. Mon ami, vous ferez bien de présenter votre réclamation une autre fois. Si celui que j'épouserai vous doit en réalité quelque chose, il avisera au paiement. Mais je puis bien dire que je ne sais plus que penser de tout ceci.

PÉTER. Pensez-en ce que vous voudrez. Et vous, l'ami, filez, ou...

REHFOUSS. Je vous prie de m'excuser...

LISETTE. Oui, oui, nous vous excusons, mais filez... Mais, allez donc. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LÉLIO, LISETTE, CREUSEL, MADEMOISELLE OHLDINN

PÉTER. Le maudit coquin ! Eh bien, où en étions-nous restés, mon trésor ? Ah ! oui, à la fortune. Mais, d'abord, il est encore un autre point que vous devez nécessairement m'accorder. J'en ai rédigé, par écrit, un petit croquis (*Il tire un billet de sa poche.*) « Premièrement, la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise, et que le fiancé, M. le capitaine de Schlag, est de haute naissance, étant issu d'une famille de très ancienne noblesse, de rendre à son futur mari, en tout temps, les respects dus, et de ne l'appeler jamais autrement que : Votre Grâce. » Eh bien, le promettez-vous ?

OHLDINN. Mais...

PÉTER. N'employez plus avec moi ce maudit mot. Qui a le commandement ? Le mari ou la femme ? Moi, ou vous ?

OHLDINN. Pardon, nous ne sommes pas encore mari et femme.

PÉTER. Ah! ce que nous ne sommes pas, nous pouvons le devenir. « Ensuite la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise, et que le fiancé, M. le capitaine de Schlag, est de haute naissance, étant issu d'une famille de très ancienne noblesse, de lui laisser tout l'argent entre les mains, pour qu'il en dispose et qu'il le gouverne à sa guise. » Eh bien, le promettez-vous ?

LISETTE.. Ce sera sans doute là un des points capitaux.

OHLDINN On pourrait bien accorder cela à un homme raisonnable, mais...

PÉTER. Assez. Je ne veux pas savoir le reste. Le mot : homme raisonnable, me suffit. « Troisièmement, la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise, et que le fiancé, M. le capitaine de Schlag, est de haute naissance, étant issu d'une famille de très ancienne noblesse, pour les deux enfants qu'il a eus hors mariage... » Bien, nous parlerons de ceci en tête-à-tête. Personne n'a besoin de le savoir que vous. « Quatrièmement, la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise... »

CREUSEL. Pardon, si je vous interromps. Ne voudriez-vous pas être assez bon pour vous faire montrer par votre très honorable future épouse, le poème que j'ai composé pour votre prochaine noce, que Dieu vous fasse célébrer bientôt. Je n'ai pas trop de loisir de demeurer plus longtemps,.. et...

PÉTER. Où est-il? Où est-il?

OHLDINN. (*Elle le lui donne.*) Le voici.

PÉTER. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon? Je vois, rien qu'à l'en-tête, que cela n'est bon à rien. Ne savez-vous donc pas que j'ai été seigneur héréditaire et haut justicier de Nichtswitz, Betteldorf, Schildhausen et Armingen, — il faut mettre tout cela là-dessus, — et que j'ai servi seize ans en France, douze ans en Autriche, dix-neuf ans en Hollande, dix-sept ans en Angleterre, et environ vingt-deux ans en Saxe... Ah! Par le diable! cette fois je suis perdu...

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, ORONTE, FEMME ORONTE, DE SCHLAG

LÉLIO. Ah! maudit contre-temps!

LISETTE. Nous voilà pris!

OHLDINN. Vous venez à temps, monsieur Oronte. Je vous ai jusqu'à ce moment peu de reconnaissance, pour m'avoir jeté à la tête M. de Schlag.

DE SCHLAG. Comment cela, mademoiselle. Vous suis-je déjà odieux, avant d'avoir eu le bonheur de vous parler?

OHLDINN. Vous ne faites que d'entrer, sans être connu, dans l'appartement; comment aurais-je à me plaindre de vous! Non, je veux parler de M. le capitaine de Schlag.

PÉTER. Elle veut parler de moi. Elle veut parler de moi. C'est une petite erreur de nom.

ORONTE. Qu'avez-vous de commun avec ce coquin? Voilà M. le capitaine de Schlag que je vous présente.

OHLDINN. Quoi? On a donc voulu me tromper! Ah! ah! mon cher cousin.

LÉLIO. Maudit accident!

DE SCHLAG. Je crois qu'il y en a un autre qui a joué ici mon personnage. Qui es-tu, toi, drôle?

PÉTER. Monsieur le capitaine de Schlag... non, mais... (*Il enlève sa moustache et sa jambe de bois.*) mais...

DE SCHLAG. Tiens, c'est Péter, je crois.

CREUSEL. Ah! Dieu! oui, oui, c'est Péter. Je le pensais bien. Je le pensais bien. Qu'est-ce qu'il va m'arriver?

DE SCHLAG. (*A Péter.*) Arrête, gibier de potence!

PÉTER. (*A Creusel.*) Arrête, gibier de potence!

DE SCHLAG. (*A Péter.*) Qu'est-ce que cela veut dire?

Abuser ainsi de mon nom? Qui est-ce qui t'a inspiré cette fourberie?

PÉTER. (*A Creusel.*) Qu'est-ce que cela veut dire? Abuser ainsi de mon argent! Quand paieras-tu mes gâteaux?

DE SCHAG. (*A Péter.*) Réponds, chien!

PÉTER. (*A Creusel.*) Réponds, chien!

CREUSEL. Ah! que je voudrais être hors!

DE SCHLAG. (*A Péter.*) Coquin, je vais t'étrangler. Avoue vite. A quoi le déguisement devait-il servir?

PÉTER. (*S'échappant, à Creusel.*) Coquin, je vais t'étrangler! Avoue vite. Pourquoi m'as-tu placé dans une chanson de carrefour?

CREUSEL. Oh! il ne fait pas bon ici. Adieu! adieu! (*Il s'enfuit.*)

PÉTER. (*Courant après lui.*) Ha! ha! tu ne m'échapperas certes pas.

DE SCHLAG. Et toi, difficilement.

SCÈNE X

MADEMOISELLE OHLDINN, LÉLIO, LISETTE, DE SCHLAG, ORONTE, FEMME ORONTE

LÉLIO. Arrêtez, monsieur le capitaine, cela s'est passé sur mon instigation. Votre mariage me fait du tort. Et pouvez-vous me blâmer d'avoir essayé par tous moyens de le rompre?

DE SCHLAG. Il me serait pénible de vous faire du tort. Non, Lélio, si vous ne voulez pas être contraire à mon dessein...

ORONTE. Ah! en quoi peut-il vous être contraire, si elle veut? Et elle veut.

FEMME ORONTE. En vérité, mademoiselle Ohldinn, pourquoi vous soucierirez-vous d'un homme qui a pu vous jouer un tel tour?

LÉLIO. Vraiment, madame, qui donc était-ce, qui me promettait tout à l'heure d'y employer aussi tous les moyens possibles?

FEMME ORONTE. C'est que tout à l'heure je m'étais brouillé avec mon mari...

LÉLIO. Et que maintenant...

FEMME ORONTE. Nous sommes réconciliés. Il faut qu'un couple d'honnêtes époux se chamaille et se raccommode cent fois le jour.

LÉLIO. Mademoiselle ma cousine, plutôt que de consentir à votre mariage, je vous demande pour moi-même votre main. Car je crois avoir sur vous des droits plus prochains.

OHLDINN. Quoi?

LISETTE. Quoi?

OHLDINN. Voilà une fantaisie que vous auriez pu avoir plus tôt. Il y a plus de dix ans que nous habitons la même maison.

DE SCHLAG. (*Prenant Lélio à part.*) Un mot en confidence. Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser participer à sa fortune? Il y en aura, je crois, assez pour nous deux. Comme mari, j'en aurai le maniement. Et je vous promets que vous recevrez plus de moi que d'elle. Oui, je vous promets de même, à sa mort, de n'élever aucunes prétentions sur son héritage. Mes dettes me forcent à cette démarche, dont j'aurais d'ailleurs bien voulu me dispenser. Ne me résistez pas plus longtemps, nous pouvons vivre en amis durables.

OHLDINN. Pourrait-on entendre ce que vous vous dites en confidence?

LÉLIO. Oh! rien. M. le capitaine me faisait sentir le tort que j'aurais de vouloir être plus longtemps contraire à votre bonheur. Je consens à tout.

OHLDINN. Oh! vous êtes donc encore un homme d'honneur! Et je vous assure que votre consentement ne va pas peu contribuer au plaisir que j'aurai à donner ma main à M. le capitaine.

DE SCHLAG. Vous faites notre bonheur, Lélio.

LISETTE. (*A voix basse.*) Mais, monsieur Lélio!

LÉLIO. (*A voix basse.*) Laisse, Lisette; nous avons d'abord fait dans le coin nos conventions.

OHLDINN. Lisette, j'ai un mot à te dire. Tu n'es plus à mon service. Va-t'en où tu voudras. Ça je sais bien que c'est de toi que viennent toutes ces farces, et que c'est toi seule qui égares mon cousin.

LISETTE. Moi?...

DE SCHLAG. Oh! Ma très chère mademoiselle, grâce pour la pauvre fille! Continuez à la garder.

OHLDINN. Non, non, qu'elle parte! qu'elle parte!

DE SCHLAG. Faites-moi ce premier plaisir.

OHLDINN. Non, non, cela ne convient pas, cela ne convient pas.

DE SCHLAG. Ah! cela convient très bien, chez des gens de noblesse comme nous.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE

CLITANDRE. Ah! je vous trouve ensemble ici, mes enfants? mon cher capitaine, je viens te féliciter de ton mariage. Je t'ai cherché partout.

DE SCHLAG. M'apportes-tu peut-être aussi mes vingt-cinq ducats?

CLITANDRE. Ah! tu peux bien les oublier, maintenant que tu as rencontré une telle chance.

OHLDINN. Est-ce vous qui les lui devez? Vous m'aviez dit tout à l'heure la chose tout autrement.

CLITANDRE. Non, non. Vous ne m'aurez pas bien compris. Il me les a gagnés récemment au billard.

ORONTE. Eh bien, nous voilà d'accord. Vous, mademoiselle la fiancée, vous aurez la gracieuseté de nous offrir un petit souper, et, si c'est possible, de tout disposer pour les noces.

CLITANDRE. Oh! parfait! je ne pouvais arriver plus à propos. Venez! Venez! A table, Lélio! A table, mon-

sieur de Schlag! Lélio, conduis madame Oronte, et moi, je conduirai ta cousine.

DE SCHLAG. Et moi, il me reste Lisette.

ORONTE. Mauvais augure!

FIN DE LA VIEILLE FILLE

LES JUIFS

PERSONNAGES

Michel STICH.
Martin CROUMM.
Un Voyageur.
CHRISTOPHE, son domestique.
Le Baron.
Une jeune fille, son enfant.
LISETTE.

LES JUIFS

COMÉDIE EN UN ACTE

1749

SCÈNE PREMIÈRE

Michel STICH, Martin CROUMM

MARTIN CROUMM. Imbécile de Michel Stich!

MICHEL STICH. Imbécile de Martin Croumm!

MARTIN CROUMM. Nous pouvons même avouer que nous avons été des archiimbéciles. Cela ne serait pas arrivé, si nous l'avions tué.

MICHEL STICH. Mais comment aurions-nous pu agir plus prudemment? N'étions-nous pas bien déguisés? Le cocher n'était-il pas de notre côté? Pouvions-nous empêcher que la chance nous jouât un tel tour? Aussi ai-je dit plus de cent fois : La maudite chance! sans elle, on ne peut pas même être un bon voleur.

MARTIN CROUMM. Certes, à voir clairement la chose, nous avons failli tâter sous peu de la corde.

MICHEL STICH. Ah! laisse donc la corde; si l'on pendait tous les voleurs, il faudrait que les potences fussent plus nombreuses. On en voit à peine une, chaque deux lieues, et là où il y en a une, le plus souvent il n'y pend rien. Je crois que c'est par galanterie que messieurs les juges laissent aller les choses en décadence. A quoi servent-elles aussi? A rien, qu'à faire tout au plus cligner de l'œil à ceux des nôtres qui passent dessous.

MARTIN CROUMM. Moi, je ne le fais jamais. Mon père et mon grand-père y sont morts, que puis-je souhaiter de mieux? Je ne rougis pas de mes aïeux.

MICHEL STICH. Mais eux, les honnêtes gens, rougiraient de toi. Tu es loin encore d'avoir assez fait pour qu'on pût te tenir pour leur fils véritable et authentique.

MARTIN CROUMM. Oh ! crois-tu donc que je passe ainsi la chose à notre maître? et quant à ce maudit étranger qui nous a arraché un si bon morceau de la bouche, je me vengerai de lui aussi à coup sûr. Il faut que sa montre y passe... Ha! tiens, le voici. File, je vais lui jouer un maître-coup.

MICHEL STICH. Mais, part à deux ! part à deux !

SCÈNE II

MARTIN CROUMM, LE VOYAGEUR

MARTIN CROUMM. (*A part.*) Je vais faire l'imbécile.— Votre serviteur, tout prêt à vous servir, monsieur, —je me nomme Martin Croumm, et je suis le bailli en titre de cette terre.

LE VOYAGEUR. Je vous crois, mon ami. Mais n'auriez-vous pas vu mon domestique?

MARTIN CROUMM. Non, pour vous servir; mais j'ai eu l'honneur d'entendre dire beaucoup de bien de votre honorable personne. Et je suis heureux d'avoir l'honneur de recevoir l'honneur de faire votre connaissance. On dit qu'hier au soir, pendant votre voyage, vous avez arraché notre maître à un très grand péril. Comme je ne puis que me réjouir du bonheur de mon maître, je me réjouis...

LE VOYAGEUR. Je devine ce que vous voulez : vous voulez me remercier d'avoir prêté assistance à votre maître...

MARTIN CROUMM. Oui, c'est cela, tout à fait cela.

LE VOYAGEUR. Vous êtes un honnête homme...

MARTIN CROUMM. Pour cela, oui. Et un homme qui toujours pousse aussi loin que possible l'honnêteté.

LE VOYAGEUR. Ce ne m'est pas un petit plaisir, que d'avoir rendu, par un si léger service, tant d'honnêtes gens, mes obligés. Votre reconnaissance est une récompense exagérée pour ce que j'ai fait. L'humanité m'en faisait une loi. C'était pour moi un devoir, et je serais heureux qu'on ne l'eût pas considéré autrement. Vous êtes beaucoup trop bons, braves gens, de me remercier de ce que, sans aucun doute, vous auriez accompli pour moi avec autant de zèle, si je m'étais trouvé dans un péril semblable. En quoi d'ailleurs puis-je vous servir, mon ami?

MARTIN CROUMM. Pour ce qui est de me servir; oh! monsieur, je ne vous en incommoderai pas. J'ai mon valet qui me sert, quand il est besoin. Mais... j'aimerais bien à savoir comment cela s'est passé : où c'était, combien il y avait de voleurs, s'ils voulaient ôter la vie à notre bon maître ou seulement le dépouiller de son argent. — L'un eût été mieux que l'autre.

LE VOYAGEUR. Je vais en peu de mots vous raconter en entier l'événement. Ce pouvait être environ à une lieue d'ici que les brigands avaient attaqué votre maître, dans un chemin creux. Je ne faisais que de dépasser ce chemin, et à son cri désespéré : « A l'aide », je me hâtai d'accourir avec mon domestique.

MARTIN CROUMM. Ah! ah!

LE VOYAGEUR. Je le trouvai dans une calèche découverte...

MARTIN CROUMM. Ah! ah!

LE VOYAGEUR. Deux coquins déguisés...

MARTIN CROUMM. Déguisés? Ah! ah!

LE VOYAGEUR. Oui... s'étaient déjà jetés sur lui.

MARTIN CROUMM. Ah! ah!

LE VOYAGEUR. S'ils voulaient le tuer, ou seulement le lier, afin de pouvoir ensuite le piller plus sûrement, je n'en sais rien.

MARTIN CROUMM. Ah! ah! Certainement ils voulaient le tuer, les misérables!

LE VOYAGEUR. Je ne l'affirmerais pas, de peur de trop leur en imputer.

MARTIN CROUMM. Si, si, veuillez me croire, ils voulaient le tuer. Je le sais, je le sais sûrement.

LE VOYAGEUR. D'où pouvez-vous le savoir? Enfin, soit. Aussitôt que les brigands m'eurent aperçu, ils abandonnèrent leur proie, et s'enfuirent de toutes leurs forces sous bois. Je déchargeai mon pistolet sur l'un d'eux. Mais il faisait déjà trop sombre, et il était dejà trop loin, pour que je puisse supposer l'avoir touché.

MARTIN CROUMM. Non, vous ne l'avez pas touché.

LE VOYAGEUR. Le savez-vous?

MARTIN CROUMM. Je le pense seulement, parce qu'il faisait déjà sombre, et que, dans l'obscurité, à ce que j'ai entendu dire, on ne peut pas bien viser.

LE VOYAGEUR. Je ne puis pas vous décrire combien votre maître se montra reconnaissant pour moi. Il m'appela cent fois son sauveur et me contraignit à retourner avec lui à sa terre. Je souhaiterais que les circonstances me permissent de rester plus longtemps auprès de cette homme aimable; mais aujourd'hui même je dois me remettre en route... Et, dans ce moment même je cherche mon domestique.

MARTIN CROUMM. Oh! vous trouvez auprès de moi le temps bien long. Restez encore un peu... Ah oui! que voulais-je donc vous demander? Les brigands... dites-moi... qui paraissaient-ils être? Quelle était leur tournure? Ils étaient déguisés : mais comment?

LE VOYAGEUR. Votre maître affirme que c'étaient des juifs. Ils en avaient la barbe, c'est vrai; mais leur langage était le patois ordinaire aux gens d'ici. S'ils étaient déguisés, comme je le crois fermement, le crépuscule leur est très bien venu en aide. Car je ne crois pas que ce soient des juifs qui rendent les routes dangereuses, quand on les tolère si peu dans ce pays.

MARTIN CROUMM. Oui, oui, moi aussi je suis sûr que c'étaient des juifs. On voudrait ne pas connaître cette canaille impie. Tous tant qu'ils sont, sans en excepter

aucun, ce ne sont que filous, que voleurs, que bandits de grand chemin. Aussi est-ce un peuple que le bon Dieu a maudit. Que ne suis-je le roi! Je n'en laisserais pas un, pas un seul en vie. Ah! Dieu garde tous les honnêtes chrétiens, de telles gens! Si le bon Dieu lui-même ne les haïssait, en serait-il resté, il y a quelque temps, dans le désastre de Breslau, moitié plus des leurs que des chrétiens? M. notre pasteur, dans son dernier prêche, l'a très sagement rappelé. Ils auront voulu, comme s'ils l'avaient entendu, s'en venger sur-le-champ sur notre bon maître. Ah! mon cher monsieur, si vous voulez avoir prospérité et bonheur dans ce monde, gardez-vous des juifs avec plus de soin que de la peste.

LE VOYAGEUR. Plût à Dieu, que ce ne fût là que le langage de la populace!

MARTIN CROUMM. Par exemple, monsieur, je suis allé un jour à la foire... Eh bien, aussitôt que je pense à cette foire, je voudrais, si je le pouvais, empoisonner, d'un seul coup tous ces maudits juifs. A l'un, ils ont, dans la presse, fait le mouchoir, à l'autre la tabatière, au troisième la montre, et je ne sais quoi encore. Vite, vite, il se font lourds comme bœufs, quand on découvre le vol. Et cela plus rapidement que jamais notre maître d'école ne joue sur l'orgue. Par exemple, monsieur; d'abord ils se serrent près de quelqu'un, à peu près comme moi près de vous en ce moment...

LE VOYAGEUR. Un peu plus poliment, mon ami.

MARTIN CROUMM. Oh! c'est pour vous montrer. Quand ils se tiennent ainsi... voyez-vous... ils mettent avec la rapidité de l'éclair, la main dans le gousset de montre. (*Il cherche, non pas dans le gousset de montre, mais dans la poche du paletot, et en retire la tabatière.*) Et en cela il s'arrangent de façon qu'on jurerait qu'ils cherchent ici avec la main, tandis qu'ils fouillent là. Parlent-ils de la tabatière, ils vont droit à la montre; parlent-ils de la montre, ils ont l'intention de voler la tabatière. (*Au moment où il tire nettement la montre, il est pris.*)

LE VOYAGEUR. Doucement, doucement, qu'est-ce que votre main cherche par là?

MARTIN CROUMM. Voyez ainsi, monsieur, quel maladroit fripon je ferais. Si un juif avait déjà de cette façon touché à la montre, il y a longtemps que ç'aurait été fait de la bonne montre. Mais je m'aperçois que je vous importune, et je prends la liberté de vous saluer de mon mieux, et je reste pour toute la vie, à l'occasion du bienfait par vous rendu, mon très honoré monsieur, votre très humble serviteur, Martin Croumm, dû-bailli de cette très noble seigneurie.

LE VOYAGEUR. Allez, allez.

MARTIN CROUMM. Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit des juifs. C'est une race impie de voleurs éprouvés.

SCÈNE III

Le voyageur

LE VOYAGEUR. Peut-être ce garçon, qu'il soit imbécile ou qu'il feigne de l'être, est-il un plus malin fripon qu'il n'y en ait jamais eu parmi les juifs. Quand un juif trompe, c'est que, peut-être sept fois sur neuf, le chrétien l'y a forcé. Je doute que beaucoup de chrétiens se puissent vanter de s'être conduits honnêtement avec un juif : et ils s'étonnent de ce que ceux-ci cherchent à leur appliquer la peine du talion? Que fidélité et probité règnent entre deux nations, alors toutes les deux y apportent autant du leur. Mais quand, chez l'une, persécuter l'autre à propos d'un point de religion, devient à peu près une œuvre méritoire... Certes...

SCÈNE IV

Le voyageur, CHRISTOPHE

le voyageur. Faut-il donc toujours vous chercher une heure, quand on a besoin de vous?

christophe. Vous plaisantez, monsieur. N'est-il pas vrai que je ne puis pas être dans plus d'un seul lieu à la fois? Est-ce ma faute, si vous ne m'avez pas cherché dans ce lieu? Certainement, vous me trouvez toujours où je suis.

le voyageur. En vérité? Vous titubez? Alors je comprends pourquoi vous avez tant d'esprit. Faut-il que vous vous enivriez de si grand matin?

christophe. Vous parlez d'ivresse, et j'ai à peine commencé à boire. Une paire de bouteilles de bon vin de pays, une paire de verres d'eau-de-vie, et un pain blanc, voilà, aussi vrai que je suis un honnête homme, le peu que j'ai pris. Je suis encore tout à fait à jeun.

le voyageur. Oh! cela se voit. Et je vous conseille, en ami, de redoubler la dose.

christophe. Le conseil est excellent. Je ne manquerai pas de le considérer comme une règle de conduite. Je m'en vais, et vous verrez combien je sais être obéissant.

le voyageur. Ne faites pas le fou. Au lieu de cela, allez seller les chevaux et faire les bagages. Je partirai avant midi.

christophe. Si c'est par plaisanterie que vous m'avez conseillé de prendre un double déjeuner, comment m'imaginer que maintenant vous parlez sérieusement? Vous semblez aujourd'hui vouloir vous égayer de moi. Est-ce par hasard la jeune demoiselle qui vous met en si belle humeur? Oh! c'est une charmante enfant... Il ne lui manque qu'un peu d'âge, qu'un tout peu d'âge. N'est-ce pas, monsieur, que la femme n'est pas à point pour un certain voyage?...

LE VOYAGEUR. Allez et faites ce que je vous ai ordonné.

CHRISTOPHE. Vous devenez sérieux. Je n'en attendrai pas moins que vous me l'ordonniez une troisième fois. Le point est très important. Vous pourriez agir avec précipitation. Et j'ai toujours eu l'habitude d'accorder à mon maître le temps de la réflexion. Réfléchissez bien : quitter de si bonne heure un lieu où l'on nous a presque apportés en triomphe? Nous n'y sommes venus qu'hier. Nous avons rendu un service exceptionnel au maître, et à peine avons-nous pris chez lui un déjeuner et un souper.

LE VOYAGEUR. Votre grossièreté est intolérable. Quand on se résoud à servir, on devrait s'habituer à faire moins d'embarras.

CHRISTOPHE. Bien, monsieur! vous commencez à moraliser : ce qui veut dire que vous êtes en colère. Calmez-vous, je m'en vais.

LE VOYAGEUR. Il faut que vous soyez accoutumé à peu réfléchir. Ce que nous avons fait pour ce monsieur perdrait le nom de bonne action, si nous paraissions en attendre la moindre récompense. Je n'aurais pas même dû me laisser amener ici. Le plaisir d'avoir secouru à l'improviste un inconnu, est en soi-même déjà si grand! Et cet inconnu nous aurait accompagnés de plus de bénédictions qu'il ne nous prodigue aujourd'hui de paroles exagérées de reconnaissance. Celui qu'on met dans l'obligation de remercier longuement et à grands frais, celui-là nous rend un contre-service qui lui coûte peut-être plus à lui qu'à nous notre bienfait. La plupart des hommes sont trop corrompus pour que la présence d'un bienfaiteur ne leur doive pas être fort à charge. Cette présence semble humilier leur fierté...

CHRISTOPHE. Votre philosophie, monsieur, vous fait perdre le souffle. Bien. Vous allez voir que je suis aussi généreux que vous. Je m'en vais : dans un quart d'heure vous pourrez monter à cheval.

SCÈNE V

LE VOYAGEUR, LA JEUNE FILLE

LE VOYAGEUR. Autant je me suis fait peu intime avec cet homme, autant il se fait intime avec moi.

LA JEUNE FILLE. Pourquoi nous quittez-vous, monsieur? Pourquoi êtes-vous ici tout seul? Notre société, depuis le peu d'heures que vous êtes chez nous, vous est-elle déjà devenue déplaisante? Je cherche à plaire à tout le monde, et je serai désolée de vous déplaire, à vous, plus qu'à tout autre.

LE VOYAGEUR. Pardon, mademoiselle. Je ne voulais qu'ordonner à mon domestique de tout tenir prêt pour mon départ.

LA JEUNE FILLE. De quoi parlez-vous? De votre départ? Quand donc reviendrez-vous? Une heure de mélancolie vous aurait porté à cette fantaisie, après plus d'une année de séjour ici, soit encore. Mais comment, ne pouvez-vous pas rester un jour entier? Ceci est par trop méchant. Je vous dis que je serai furieuse, si vous y songez encore.

LE VOYAGEUR. Vous ne pouviez me menacer de rien qui me fût plus sensible.

LA JEUNE FILLE. Non? Sérieusement? Est-il vrai que vous seriez sensible à ce que je fusse furieuse contre vous?

LE VOYAGEUR. A qui la colère d'une femme aimable pourrait-elle être indifférente?

LA JEUNE FILLE. Ce que vous dites là sonne à peu près comme une raillerie : cependant, je le prends au sérieux, en supposant que je me trompe. Donc, monsieur... je suis, à ce qu'on m'a dit, un peu aimable... et je vous répète que je serai horriblement, épouvantablement en colère si, d'ici à la nouvelle année, vous songez encore à votre départ.

LE VOYAGEUR. Le terme est très gracieusement fixé.

Et vous voudriez ensuite me montrer la porte au milieu de l'hiver, et par le temps le plus incommode...

LA JEUNE FILLE. Eh! qui est-ce qui dit cela? Je dis seulement que vous pourrez ensuite, par bienséance parler peut-être une fois de votre départ; nous vous prierons...

LE VOYAGEUR. Peut-être aussi par bienséance?

LA JEUNE FILLE. Eh! voyez, l'on ne devrait pas croire qu'une si honnête physionomie fût d'un railleur... Ah! voici papa. Je me sauve. Ne dites pas que j'étais auprès de vous. Il me reproche assez souvent d'aimer la société des messieurs.

SCÈNE VI

Le baron, le voyageur

LE BARON. Ma fille n'était-elle pas auprès de vous? Pourquoi la petite sauvage s'enfuit-elle?

LE VOYAGEUR. C'est un bonheur inappréciable d'avoir une fille aussi charmante et aussi gaie. Elle m'a enchantée par sa conversation, où règne la plus aimable innocence, l'esprit le plus naïf.

LE BARON. Vous la jugez avec trop de bienveillance. Elle est un peu au dessous des filles de son rang, et possède peu l'art de plaire que l'on peut difficilement acquérir à la campagne, et qui pourtant a souvent plus de pouvoir que la beauté même. Tout en elle est encore tel que la simple nature l'a fait.

LE VOYAGEUR. Elle est d'autant plus aimable qu'on trouve moins de telles femmes dans les villes. Tout y est dissimulé, contraint, appris. Oui, et on en est venu jusqu'à y prendre bêtise, grossièreté, et nature pour des mots de même valeur.

LE BARON. Qu'est-ce qui pourrait m'être plus agréable que de voir nos pensées et nos jugements si bien d'accord? Oh! que n'ai-je eu depuis longtemps un ami de votre valeur!

LE VOYAGEUR. Vous êtes injuste pour vos autres amis.

LE BARON. Pour mes autres amis, dites-vous?... J'ai cinquante ans... j'ai eu des connaissances; mais, des amis, pas encore. Et jamais l'amitié ne m'a paru aussi séduisante que depuis quelques heures que je prétends à la vôtre. Comment la puis-je mériter?

LE VOYAGEUR. Mon amitié est de si peu d'importance que la simple recherche que vous en faites est suffisante pour l'obtenir. Votre demande est de plus haut prix que ce que vous demandez.

LE BARON. Oh! monsieur, l'amitié d'un bienfaiteur...

LE VOYAGEUR. Permettez... n'est pas de l'amitié. Si vous me considérez sous ce faux point de vue, je ne puis pas être votre ami. Supposez un instant que je fusse votre bienfaiteur; n'aurais-je pas à craindre que votre amitié ne fût autre chose qu'une vive reconnaissance?

LE BARON. Les deux ne peuvent-elles pas se réunir?

LE VOYAGEUR. Très difficilement. Celle-ci, une âme noble la prend pour son devoir; l'autre exige un mouvement purement spontané de l'âme.

LE BARON. Mais comment pourrais-je?... Votre délicatesse trop extrême me rend tout confus...

LE VOYAGEUR. Ne m'estimez pas plus haut que je ne le mérite. Je suis tout au plus un homme qui a accompli son devoir avec plaisir. Le devoir accompli ne mérite aucune reconnaissance. Et de l'avoir accompli avec plaisir, j'en suis suffisamment récompensé par votre amitié.

LE BARON. Cette grandeur d'âme me confond encore davantage... Mais je suis peut-être trop téméraire... Je n'ai pas encore voulu me permettre de vous demander votre nom, votre position... Peut-être est-ce que j'offre mon amitié à une personne qui... qui, pour la mépriser...

LE VOYAGEUR. Pardon, monsieur... Vous... vous vous faites... vous avez une trop haute idée de moi.

LE BARON. (*A part.*) Dois-je lui demander? Il peut prendre mal ma curiosité.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) S'il m'interroge, que lui répondre?

LE BARON. (*A part.*) Je ne le lui demanderai pas; il pourrait y voir une grossièreté.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) Lui dirai-je la vérité?

LE BARON. (*A part.*) J'emploierai la voie la plus sûre. Je ferai interroger d'abord son domestique.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) Que ne puis-je éviter cette humiliation?

LE BARON. Pourquoi si songeur?

LE VOYAGEUR. J'allais vous demander la même chose, monsieur.

LE BARON. Je le sais, on se laisse aller quelquefois. Parlons d'autre chose. — Croyez-vous que ce fussent de véritables juifs qui m'ont attaqué? Ce n'est que maintenant que mon bailli vient de me dire qu'il y a quelques jours, il en a trouvé trois sur le grand chemin. Comme il les décrit, ils ressemblaient plus à des voleurs qu'à des honnêtes gens. Et pourquoi même en douterais-je? Une race si avide de gain s'inquiète peu de le gagner, loyalement ou non, par ruse ou par force... Elle paraît même née pour les affaires, ou, pour parler français, pour les tromperies. Politesse, franchise, énergie, discrétion, voilà les qualités qui la rendraient estimable, si elle ne les employait pas pour notre malheur.... (*Il se tait un instant.*) Les juifs m'ont déjà d'ailleurs causé perte et dommage. Lorsque j'étais encore au service, je me laissai persuader de souscrire, comme caution, une lettre de change pour un de mes amis, et le juif, par qui elle était tirée, me força non seulement à la payer, mais encore à la payer deux fois... Oh! ce sont les gens les plus astucieux et les plus vils... Qu'en dites-vous? Vous paraissez tout abattu.

LE VOYAGEUR. Que dirai-je?... que j'ai souvent entendu de semblables plaintes...

LE BARON. Et n'est-il pas vrai que leur physionomie a quelque chose qui nous prévient contre eux? On croirait lire très clairement dans leurs yeux, la malice, le manque de conscience, la cupidité, la fourberie et le

parjure... Mais pourquoi vous détournez-vous de moi?

LE VOYAGEUR. Je vous entends dire que vous êtes un grand physionomiste, et j'ai souci que ma physionomie...

LE BARON. Oh! vous me mortifiez. Comment en pouvez-vous venir à un tel soupçon? Sans être un grand physionomiste, je vous dirai que je n'ai jamais rencontré d'air aussi franc, aussi généreux, aussi agréable que le vôtre.

LE VOYAGEUR. A vous dire vrai, je ne suis pas partisan des opinions générales sur toute une race... Ne prenez pas mal ma franchise... Je crois que parmi toutes les races, il y a de bonnes et de mauvaises gens... Et parmi les juifs...

SCÈNE VII

LA JEUNE FILLE, LE VOYAGEUR, LE BARON

LA JEUNE FILLE. Ah! papa...

LE BARON. Eh bien! eh bien! petite sauvage, petite sauvage! Pourquoi t'es-tu sauvée devant moi? Qu'est-ce que cela veut dire?

LA JEUNE FILLE. Ce n'est pas devant vous que je me suis sauvée, papa, mais devant votre réprimande.

LE BARON. La distinction est très subtile. Mais qu'y avait-il donc qui méritât ma réprimande?

LA JEUNE FILLE. Oh! vous allez le savoir. C'est que j'étais avec le monsieur...

LE BARON. Tu aurais bien dû sentir que ce monsieur est une exception. Je souhaiterais qu'il pût t'endurer... Je verrais avec plaisir que tu fusses même constamment auprès de lui.

LA JEUNE FILLE. Ah! c'était bien pour la première et la dernière fois. Son domestique fait ses paquets... Et c'est là précisément ce que je venais vous dire.

LE BARON. Quoi? Qui? Son domestique?

LE VOYAGEUR. Oui, monsieur, sur mon ordre. Mes affaires et la crainte de vous importuner...

LE BARON. Que dois-je penser? N'aurai-je pas le bonheur de vous montrer de plus près que vous n'avez pas obligé un ingrat? Oh! je vous en prie, à votre premier bienfait joignez-en un autre, qui me sera tout aussi précieux que la conservation de ma vie; restez quelque temps... au moins un jour chez moi; je me reprocherais éternellement d'avoir laissé s'éloigner de moi un homme comme vous, sans l'avoir connu, honoré, récompensé, si d'ailleurs c'est en mon pouvoir. J'ai fait inviter pour aujourd'hui quelques-uns de mes parents, pour leur faire partager ma joie, et leur procurer le bonheur de faire la connaissance de mon sauveur.

LE VOYAGEUR. Monsieur, il faut nécessairement...

LA JEUNE FILLE. Restez, monsieur, restez. Je cours dire à votre domestique qu'il défasse les paquets. Mais le voici.

SCÈNE VIII

CHRISTOPHE, botté et éperonné, deux porte-manteaux sous les bras, LES PRÉCÉDENTS

CHRISTOPHE. Eh bien, monsieur, tout est prêt. Partons. Abrégez un peu vos adieux. A quoi bon tant de discours, si nous ne pouvons demeurer ici?

LE BARON. Qu'est-ce qui vous empêche donc d'y demeurer?.

CHRISTOPHE. Certaines réflexions, monsieur le baron, qui causent ce caprice de mon maître, et qui ont pour prétexte sa grandeur d'âme.

LE VOYAGEUR. Mon domestique perd souvent la tête; pardonnez-lui. Je vois qu'en réalité vos prières ne sont pas de simples compliments. Je me rends : autrement la crainte d'être impoli pourrait me faire commettre une impolitesse.

LE BARON. Oh! quels remercîments ne vous dois-je pas?

LE VOYAGEUR. Vous pouvez aller défaire les paquets. Nous partirons demain.

LA JEUNE FILLE. Eh bien! n'entendez-vous pas? Qu'est-ce que vous faites-là debout? Allez et défaites les paquets.

CHRISTOPHE. Ce serait à rendre furieux à bon droit. Et ce ne serait pas loin non plus d'éveiller ma colère... Cependant, comme il n'en résulte rien de pis, en restant ici, que de bien boire, de bien manger et d'être bien soigné, soit! D'ailleurs je n'aime pas à me donner d'émotions inutiles : sachez cela!

LE VOYAGEUR. Silence! c'est trop d'insolence.

CHRISTOPHE. Mais je dis la vérité.

LA JEUNE FILLE. Oh! c'est parfait que vous nous restiez. Et maintenant je vais redevenir tout aussi aimable pour vous. Venez, que je vous montre notre jardin; il vous plaira.

LE VOYAGEUR. S'il vous plaît, mademoiselle, c'est certain.

LA JEUNE FILLE. Venez... en attendant qu'arrive le moment de dîner. Papa, le permettez-vous cependant?

LE BARON. Je vais même vous accompagner.

LA JEUNE FILLE. Non, non, nous ne vous donnerons pas cette peine. Vous avez à faire.

LE BARON. Je n'ai en ce moment rien de plus important à faire que de procurer du plaisir à notre hôte.

LA JEUNE FILLE. Il ne s'en offensera pas; n'est-ce pas, monsieur? (*Bas, au voyageur.*) Dites donc; non. J'aimerais à aller seule avec vous.

LE VOYAGEUR. Je regretterai de m'être laissé si facilement entraîner à demeurer ici, si je m'aperçois que je vous sois le moins du monde à charge. Je vous en prie donc...

LE BARON. Pourquoi écouter les paroles de cette enfant?

LA JEUNE FILLE. Enfant? Papa!... ne me rendez donc pas honteuse... Le monsieur pensera combien je suis

jeune. — C'est bon; je suis assez âgée pour aller me promener avec vous... Venez!... Mais voyéz : votre domestique est encore là, les porte-manteaux sous les bras.

CHRISTOPHE. Je pense que cela ne s'adresse qu'à celui pour qui cela devient une dureté.

LE VOYAGEUR. Silence, on vous fait trop d'honneur...

SCÈNE IX

LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

LE BARON. (*Voyant venir Lisette.*) Monsieur, je vous suis à l'instant; s'il vous est agréable d'accompagner ma fille au jardin.

LA JEUNE FILLE. Oh! demeurez tout le temps qu'il vous plaira. Nous saurons passer le temps. Venez. (*La jeune fille et le voyageur sortent.*)

LE BARON. J'ai quelque chose à te dire...

LISETTE. Eh bien?

LE BARON. (*A voix basse.*) Je ne sais pas encore qui est notre hôte. Pour certaines raisons, je ne puis pas non plus le lui demander. Ne pourrais-tu pas, par son domestique?

LISETTE Je sais ce que vous voulez. La curiosité m'y pousse moi-même, et c'est pour cela que je venais ici...

LE BARON. Occupes-en toi donc... et donne-moi des nouvelles. Tu mériteras ma reconnaissance.

LISETTE. Allez seulement.

CHRISTOPHE. Vous ne prendrez pas mal, monsieur, que nous ne nous gênions pas chez vous. Mais, je vous en prie, ne vous tracassez pas à cause de moi; je me contente de ce qui est là.

LE BARON. Lisette, je te le confie; ne le laisse manquer de rien. (*Il sort.*)

CHRISTOPHE. Je me recommande donc, mademoiselle, à votre sollicitude, qui ne me laissera manquer de rien. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE X

LISETTE, CHRISTOPHE

LISETTE. (*Elle le retient.*) Non, monsieur, il m'est impossible de prendre sur moi d'accepter de vous cette impolitesse... Ne suis-je pas assez femme pour mériter un court entretien?

CHRISTOPHE. Peste!... Vous êtes bien susceptible, mademoiselle. Si vous êtes femme assez ou trop, c'est ce que je ne puis pas dire. A en juger par votre babil, je pourrais peut-être, il est vrai, croire que vous l'êtes trop... Enfin, qu'il en soit ce qu'il voudra; vous voudrez bien maintenant me permettre... Vous voyez que j'ai les mains et les bras occupés... Aussitôt que j'aurai faim ou soif, je reviendrai auprès de vous.

LISETTE. C'est ce que fait aussi notre gardien des chariots.

CHRISTOPHE. Diable! Ce doit être un homme sensé : il agit comme moi.

LISETTE. Si vous voulez faire sa connaissance, il est couché devant le corps de logis de derrière, à la chaîne.

CHRISTOPHE. Damnation! Je crois que c'est du chien que vous voulez parler. Je commence à croire que vous avez compris la faim et la soif du ventre. Ce n'est pas cela que j'ai entendu dire : mais la faim et la soif de l'amour. Cette faim et cette soif-là, mademoiselle, celles-là! Êtes-vous satisfaite de l'explication?

LISETTE. Plus que de l'explicateur.

CHRISTOPHE. Eh! en confidence... dites-moi donc alors si, par hasard, une proposition d'amour ne vous serait pas déplaisante de ma part.

LISETTE. Peut-être! Est-ce que vous voulez m'en faire une, sérieusement?

CHRISTOPHE. Peut-être!

LISETTE. Fi! Quelle réponse! peut-être!

CHRISTOPHE. Elle ne diffère cependant pas de l'épaisseur d'un cheveu de la vôtre.

LISETTE. Dans ma bouche, ça voulait dire tout autre chose. Peut-être était-ce la réponse la plus affirmative, pour une femme. Car notre jeu est si mauvais que nous ne devons jamais laisser voir nos cartes.

CHRISTOPHE. Ah! c'est ainsi!... Venons-en donc au fait... (*Il jette à terre les deux valises.*) Je ne sais pas pourquoi je me fatigue tant avec cela. Les voilà à terre! Je vous aime, mademoiselle.

LISETTE. J'appellerai cela : dire beaucoup en peu de mot... Analysons.

CHRISTOPHE. Non, mieux vaut laisser le tout en bloc... Cependant... afin que nous puissions échanger à l'aise nos idées... veuillez vous asseoir!... Cela me fatigue de me tenir debout... Sans cérémonie... (*Il la force à s'asseoir sur le porte-manteau.*) Je vous aime mademoiselle.

LISETTE. Mais... je suis assise diablement à la dure...

CHRISTOPHE. Cela est bien délicat et bien spirituel... et cependant vous êtes assise dessus à la dure? C'est la bibliothèque de voyage de mon maître. Elle consiste en comédies qui font pleurer, et en tragédies qui font rire; en tendres histoires de héros, en rêveuses chansons de bouteille, et en choses de même sorte encore cent fois plus nouvelles... Mais changeons. Asseyez-vous sur le mien... Sans cérémonies... le mien est le plus moelleux.

LISETTE. Pardon... Je n'aurais pas cette impolitesse-là...

CHRISTOPHE. Sans cérémonies... sans compliments... Ne voulez-vous pas? Je vous attirerai de force...

LISETTE. Si donc vous le commandez... (*Elle se lève et va s'asseoir sur l'autre sac.*)

CHRISTOPHE. Vous le commander? Dieu m'en préserve!... Non, commander veut beaucoup dire... Si vous le prenez ainsi, j'aime mieux que vous restiez où vous étiez... (*Il se rassied sur son porte-manteau.*)

LISETTE (*A part.*) Le rustre! Mais je n'y dois pas faire attention.

CHRISTOPHE. Où en étions-nous restés? Ah! oui, à l'amour. Je vous aime donc, mademoiselle. *Je vous aime*, vous dirais-je, si vous étiez une marquise française.

LISETTE. Peste! êtes-vous donc Français?

CHRISTOPHE. Non, je l'avoue à ma honte, je ne suis qu'Allemand. Mais j'ai eu le bonheur de pouvoir voyager avec plusieurs Français, et alors j'ai assez passablement appris ce qui est nécessaire à un honnête garçon. Je crois que cela se voit tout de suite.

LISETTE. Vous venez peut-être de France, avec votre maître?

CHRISTOPHE. Ah! non.

LISETTE. De quel autre endroit, précisément?...

CHRISTOPHE. C'est encore à quelques lieues au dessous de la France, qu'est le pays d'où nous venons.

LISETTE. Ne serait-ce pas d'Italie?

CHRISTOPHE. Pas loin de là.

LISETTE. D'Angleterre donc?

CHRISTOPHE. A peu près : l'Angleterre est une province du pays. Il y a plus de 50 lieues d'ici chez nous... Mais, pardieu! mes chevaux... les pauvres bêtes sont encore sellées... Pardon, mademoiselle... Vite, levez-vous!... (*Il reprend les porte-manteaux sous les bras.*) En dépit de mon brûlant amour, il faut d'abord que je m'acquitte du nécessaire... Nous avons encore toute la journée, et, ce qui est mieux, toute la nuit devant nous. Nous recauserons... Je saurai bien vous retrouver.

SCÈNE XI

MARTIN CROUMM, LISETTE

LISETTE. J'ai pu en apprendre peu de choses, parce qu'il est trop bête ou trop fin, et, en tout cas, impénétrable.

MARTIN CROUMM. Ah! mademoiselle Lisette. Ce garçon voudrait-il me supplanter?

LISETTE. Il n'en a pas besoin.

MARTIN CROUMM. Pas besoin? Et moi qui pense pouvoir compter si fermement sur votre cœur?

LISETTE. Vous le pensez, monsieur le bailli, voilà tout. Les gens de votre sorte ont le droit de penser d'une manière inepte. Aussi je ne m'irrite point de ce que vous ayez pensé cela; mais de ce que vous me l'ayez dit. Je voudrais savoir ce que mon cœur vous a accordé; par quelles complaisances, par quels cadeaux vous vous êtes acquis un droit dessus?... On ne donne plus ainsi les cœurs de prime-saut. Et croiriez-vous par hasard que je fusse si embarrassée du mien? J'aurai trouvé pour lui un honnête homme, avant de le jeter devant les pourceaux.

MARTIN CROUMM. Diable, quelle prise! Il en faut prendre une de tabac par là-dessus... Peut-être le tout partira-t-il avec l'éternuement. (*Il tire la tabatière qu'il a dérobée, joue quelque temps avec, et y prend une prise d'un air risiblement orgueilleux*)

LISETTE. (*Elle la guigne de côté.*) Malédiction! où le coquin a-t-il eu cette tabatière?

MARTIN CROUMM. Désirez-vous une petite prise?

LISETTE. Oh! votre très humble servante, monsieur le bailli! (*Elle en prend une.*)

MARTIN CROUMM. Qu'est-ce que ne peut pas une tabatière d'argent! — Un petit perce-oreilles pourrait-il être plus souple?

LISETTE. Est-ce une tabatière d'argent?

MARTIN CROUMM. Si elle n'était pas d'argent, elle ne serait pas à Martin Croumm.

LISETTE. N'est-il pas permis de la considérer?

MARTIN CROUMM. Oui, mais dans mes mains.

LISETTE. La façon en est parfaite.

MARTIN CROUMM. Oui, elle ne pèse pas moins de cinq loths (1)...

LISETTE. Rien que pour la façon, je voudrais avoir une telle tabatière.

(1) Quatre-vingts grammes.

MARTIN CROUMM. Si je la fais fondre, la façon sera à votre service.

LISETTE. Vous êtes beaucoup trop bon... C'est sans doute un présent?

MARTIN CROUMM. Oui... elle ne me coûte pas un fenin.

LISETTE. Vraiment, un tel présent pourrait bien éblouir une femme. Avec cela vous pouvez faire votre bonheur, monsieur le bailli. Moi, du moins, je me défendrais bien mal, si l'on m'attaquait avec des tabatières d'argent. Avec une telle tabatière, un amoureux aurait sur moi partie gagnée.

MARTIN CROUMM. Je comprends, je comprends...

LISETTE. Puisqu'elle ne vous coûte rien, je vous conseillerais de vous en faire une bonne amie...

MARTIN CROUMM. Je comprends, je comprends...

LISETTE. (*Caressante.*) Voudriez-vous bien m'en faire cadeau?

MARTIN CROUMM. Oh ! pardon!... On ne donne plus ainsi les tabatières d'argent de prime-saut. Et croiriez-vous donc par hasard, mademoiselle Lisette, que je fusse si embarrassé de la mienne? J'aurai trouvé pour elle un honnête homme, avant de la jeter devant les pourceaux.

LISETTE. A-t-on jamais imaginé une platitude aussi forte... d'estimer au même taux un cœur et une tabatière?..-

MARTIN CROUMM. Oui, un cœur de bronze et une tabatière d'argent...

LISETTE. Peut-être cesserait-il d'être de bronze, si... mais toutes mes paroles sont en pure perte... Vous n'êtes pas digne de mon amour... je ne suis qu'une bonne bête... (*Elle est sur le point de pleurer.*) J'aurais presque cru que le bailli était encore un de ces honnêtes gens qui pensent comme ils parlent...

MARTIN CROUMM. Et moi, je ne suis qu'une bonne bête de croire qu'une femme pense comme elle parle !... Allons, ma petite Lisette, ne pleurez pas... (*Il lui donne la tabatière.*) Mais maintenant suis-je bien digne de votre

amour? Pour commencer, je ne souhaite qu'un tout petit baiser sur votre jolie main... (*Il lui baise la main.*) Ah! comme c'est bon!

SCÈNE XII

La jeune fille, les précédents

la jeune fille. (*Elle arrive à la sourdine, et lui heurte la main, de la tête.*) Eh! Monsieur le bailli... Baisez-moi donc aussi la main!

lisette. Pourquoi donc?...

martin croumm. Très volontiers, noble demoiselle... (*Il veut lui baiser la main.*)

la jeune fille. (*Lui donnant un soufflet.*) Lourdeau, ne comprenez-vous donc pas la plaisanterie?

martin croumm. Au diable soit la plaisanterie!

lisette. Ha! ha! ha!... (*Elle se rit de lui.*) Je vous assure, mon cher bailli... Ha! ha! ha!

martin croumm. Ah! et vous en riez? Est-ce là mon remercîment? C'est bien! C'est bien! (*Il sort.*)

lisette. Ha! ha! ha!

SCÈNE XIII

LISETTE, la jeune fille

la jeune fille. Je ne l'aurais pas cru, si je ne l'avais vu. Tu te laisses embrasser? Et par le bailli, encore?

lisette. Je ne sais pas non plus de quel droit vous m'épiez. Je pensais que vous alliez vous promener au jardin avec l'étranger.

la jeune fille. Oui, et je serais encore avec lui, si papa ne nous avait pas suivis. Mais je ne puis plus dire avec lui un mot raisonnable. Papa est trop serieux...

lisette. Eh! qu'appelez-vous donc un mot raison-

nable? Qu'avez-vous donc bien à lui dire que votre papa ne puisse pas entendre?

LA JEUNE FILLE. Mille choses!... Mais je vais me fâcher, si tu m'en demandes davantage. Assez : J'aime bien le monsieur étranger; et puis-je pourtant l'avouer?

LISETTE. Vous vous querelleriez sans doute horriblement avec votre papa, s'il vous choisissait un tel fiancé? Et sérieusement, qui sait ce qu'il fait? C'est dommage que vous ne soyez pas de quelques années plus âgée : cela pourrait s'arranger peut-être bientôt.

LA JEUNE FILLE. Oh! s'il ne s'agit que de l'âge, papa peut certes me faire plus âgée de quelques années. A coup sûr, je ne le contredirai pas.

LISETTE. Ce n'est pas cela, je sais encore un meilleur moyen. Je vous donnerai quelques-unes de mes années, cela nous sera utile à toutes deux. De cette façon, je ne serai plus trop vieille, ni vous trop jeune.

LA JEUNE FILLE. C'est encore vrai : c'est entendu.

LISETTE. Voici le domestique de l'étranger, il faut que je lui parle. C'est tout à fait pour votre bien... Laissez-moi seule avec lui... Allez.

LA JEUNE FILLE. Mais n'oublie pas pour les années... Entends-tu, Lisette?

SCÈNE XIV

LISETTE, CHRISTOPHE

LISETTE. Monsieur, vous avez certainement faim ou soif, que vous voilà déjà de retour? N'est-ce pas?

CHRISTOPHE. Oui, certainement... Mais il est bien entendu que je vous ai expliqué de quelle faim et de quelle soif. Pour vous avouer la vérité, ma chère mademoiselle, hier soir déjà, en descendant de cheval, j'avais jeté les yeux sur vous. Cependant, comme je ne pensais demeurer ici que quelques heures, je croyais que ce serait pour moi peine perdue que de faire votre connaissance. Qu'aurions-nous pu exécuter en si peu de

temps? Il nous aurait fallu commencer notre roman par la fin. Mais ce n'est pas non plus trop sûr, de retirer le chat d'auprès du poële, en le prenant par la queue.

LISETTE. C'est vrai. Mais dès maintenant nous pouvons procéder avec plus d'ordre. Vous pouvez me faire votre déclaration. Je puis vous dire mes hésitations : vous pouvez m'en délivrer. Nous pouvons à chaque pas réfléchir; et, ni l'un ni l'autre, ne traiter chat en poche. M'auriez-vous fait dès hier votre déclaration d'amour, il est vrai que je l'aurais accueillie. Mais réfléchissez, combien je me serais aventurée, si je n'avais pas même eu le temps de m'informer de votre position, de votre fortune, de votre pays, de vos emplois et autres choses semblables?

CHRISTOPHE. Peste! Cela eût-il été si nécessaire de faire tant de cérémonies? Vous n'en pourriez faire davantage pour le mariage.

LISETTE. Oh! s'il ne s'était agi que d'un simple mariage, c'eût été risible de vouloir être si scrupuleuse. Mais, pour un lien d'amour, n'est-ce pas autre chose? Ici, la plus misérable vétille est un point très important. Ainsi ne croyez pas que vous receviez de moi la moindre faveur, avant d'avoir satisfait de tous points ma curiosité.

CHRISTOPHE. Eh bien? Jusqu'où va donc votre curiosité?

LISETTE. Comme c'est surtout d'après son maître qu'on peut le mieux juger d'un domestique, je souhaite avant toutes choses de savoir...

CHRISTOPHE. Qui est mon maître? Ha! ha! Ceci est plaisant : vous me demandez quelque chose que je serais sur le point de vous demander moi-même, si je pensais que vous le sussiez mieux que moi.

LISETTE. Et c'est par cette feinte rebattue que vous espérez vous en tirer? Bref, il faut que je sache qui est votre maître, ou toute notre amitié est finie.

CHRISTOPHE. Je ne connais mon maître que depuis un mois, qu'à Hambourg il m'a pris à son service. Depuis ce temps je l'ai suivi, sans jamais prendre la peine de

m'informer de son nom ou de sa position. Il est certain qu'il doit être riche; car ni lui, ni moi, pendant la route, n'avons souffert du besoin. A quoi d'autre, ai-je à prendre intérêt.

LISETTE. Que dois-je me promettre de votre amour, si vous ne voulez pas même confier si peu de chose à ma discrétion? Je ne serais jamais ainsi avec vous. Par exemple, j'ai là une belle tabatière d'argent...

CHRISTOPHE. Oui, eh bien?

LISETTE. Vous n'auriez qu'à me prier un tout peu, que je vous dirais de qui elle me vient...

CHRISTOPHE. Oh! Cela n'est pas précisément très important pour moi. J'aimerais mieux savoir à qui elle devrait venir de vous.

LISETTE. Sur ce point, je n'ai pas encore précisément pris de résolution. Cependant si vous ne deviez pas l'avoir, ce ne serait à personne d'autre qu'à vous qu'il faudrait vous en prendre. Je ne laisserais pas votre sincérité sans récompense.

CHRISTOPHE. Ou plutôt mon indiscrétion! Cependant, aussi vrai que je suis un honnête garçon, si cette fois je suis discret, c'est par nécessité. Car je ne sais rien que je puisse raconter. Damnation! Comme je révèlerais mes secrets, si j'en avais!

LISETTE. Adieu! Je ne donnerai pas l'assaut plus longtemps à votre vertu. Je souhaite seulement qu'elle puisse bientôt vous procurer une tabatière d'argent et une amante, telles que celles dont elle vous a maintenant tout à la fois privé. (*Elle veut s'en aller.*)

CHRISTOPHE. Où allez-vous? Où allez-vous? Patience! (*A part.*) Je me vois forcé de mentir. Car je ne puis pas laisser échapper un tel cadeau, ce serait bien dommage.

LISETTE. Eh bien, voulez-vous parler? Mais... je vois bien que cela vous coûtera trop. Non, non, je ne veux rien savoir...

CHRISTOPHE. Si, si, vous allez tout savoir... (*A part.*) Quelle histoire lui conter?... Écoutez... mon maître... est... est de... Hollande. Il a dû... à cause de certaine

affaire fâcheuse... d'une vétille.., d'un meurtre... s'enfuir...

LISETTE. Quoi? A cause d'un meurtre?

CHRISTOPHE. Oui..., mais, d'un meurtre honorable... à cause d'un duel, s'enfuir... Et, maintenant précisément, il fuit...

LISETTE. Et vous, mon ami?...

CHRISTOPHE. Moi, je fuis aussi avec lui. La victime nous... je veux dire, les amis de la victime, nous ont fait suivre de près; et à cause de cette .poursuite... Maintenant vous pouvez deviner le reste... Peste! que faire aussi? Réfléchissez-y vous-même : un jeune et impertinent garçon nous injurie. Mon maître le retranche du nombre des vivants. Cela ne pouvait être autrement. Que quelqu'un m'insulte, je fais de même... ou... je lui donne sur les oreilles. Un honnête garçon ne doit rien endurer sans se venger.

LISETTE. C'est de la bravoure : j'aime de telles gens; car je suis aussi, peu tolérante. Mais voyez : voici votre maître. Croirait-on à le voir, qu'il fût si irritable, si cruel?

CHRISTOPHE. Oh! venez, écartons-nous de son chemin. Il pourrait s'apercevoir que je l'ai trahi.

LISETTE. Je suis contente de vous...

CHRISTOPHE. Mais la tabatière d'argent?...

LISETTE. Venez. (*A part.*) Je vais d'abord voir ce qu'il viendra de mon maître pour le secret que j'ai découvert; et si le maître me récompense, il aura la tabatière.

SCÈNE XV

LE VOYAGEUR

LE VOYAGEUR. Ma tabatière me manque. C'est une chose de peu de valeur, cependant la perte m'en est sensible. Ne serait-ce pas le bailli?... Cependant je puis l'avoir perdue... je puis l'avoir tirée dehors par inad-

vertance... Il ne faut, sur un soupçon, offenser personne... Cependant... je l'ai pris sur le fait; ne pourrait-il donc pas aussi m'avoir enlevé ma tabatière, sans que je m'en fusse aperçu?

SCÈNE XVI

Martin CROUMM, le voyageur

MARTIN CROUMM. (*Il aperçoit le voyageur et veut s'en retourner.*) Ha!

LE VOYAGEUR. Eh bien, eh bien, approchez, mon ami... (*A part.*) Il est, ma foi, timide comme s'il savait mes pensées... Eh bien? veuillez approcher.

MARTIN CROUMM. (*Arrogamment.*) Je n'en ai pas le temps. Je sais déjà ce que vous voulez me conter. J'ai des affaires plus importantes ailleurs. Je ne veux pas entendre, pour la dixième fois, le récit de votre action héroïque. Racontez-la à qui ne la sait pas encore.

LE VOYAGEUR. Qu'est-ce que j'entends? Tout à l'heure le bailli était gracieux et poli, et maintenant il est insolent et grossier. Quel est donc votre vrai masque?

MARTIN CROUMM. Eh! Qui est-ce qui vous a appris à m'outrager, en appelant mon visage un masque? Je ne veux pas me quereller avec vous... sans quoi... (*Il veut s'en aller.*)

LE VOYAGEUR. Sa conduite insolente me confirme dans mes soupçons.—Non, non, patience! J'ai quelque chose d'indispensable à vous dire...

MARTIN CROUMM. Et je n'aurai rien à y répondre, quelque indispensable que cela soit. Ainsi épargnez-vous la demande.

LE VOYAGEUR. Je vais en faire l'épreuve... Mais il me serait pénible de vous faire tort... Mon ami, avez-vous vu ma tabatière? Je l'ai égarée...

MARTIN CROUMM. Quelle question? Qu'y puis-je, si on vous l'a volée? Pour qui me prenez-vous? Pour le recéleur, ou pour le voleur?

LE VOYAGEUR. Qui vous parle de vol?... Vous vous trahissez presque vous-même...

MARTIN CROUMM. Je me trahis moi-même? Vous pensez donc que je l'ai? Savez-vous bien les conséquences d'une accusation pareille contre un honnête homme, les savez-vous?

LE VOYAGEUR. Pourquoi tant crier? Je ne vous ai pas encore accusé. Vous êtes votre propre accusateur. Je ne sais pas d'ailleurs si je me tromperais beaucoup. Qui ai-je donc tout à l'heure surpris, au moment où il voulait enlever ma montre?

MARTIN CROUMM. Oh! vous êtes un homme qui ne comprend nullement la plaisanterie. Entendez-vous! (*A part.*) Pourvu qu'il ne l'ait pas vue entre les mains de Lisette!... La coquine n'aura-t-elle pas eu la sottise d'en faire parade?

LE VOYAGEUR. Oh! je comprends si bien la plaisanterie, que je crois que vous vouliez plaisanter avec ma tabatière. Mais quand on prolonge trop la plaisanterie, elle finit par tourner au sérieux. J'en suis fâché pour votre bonne renommée. En supposant que je fusse convaincu que vous n'avez pas eu de mauvais dessein, il y en aurait d'autres...

MARTIN CROUMM. Ah! d'autres... d'autres... il y en aurait d'autres, qui depuis longtemps seraient las de se laisser reprocher une telle chose. Pourtant, si vous pensez que je l'aie... fouillez-moi... visitez-moi...

LE VOYAGEUR. Ce n'est pas ma fonction. D'ailleurs on ne porte pas non plus tout sur soi dans ses poches.

MARTIN CROUMM. Eh bien, afin que vous voyiez que je suis un honnête garçon, je vais moi-même retourner mes poches... Faites attention... (*A part.*) Ce serait bien le diable si elle en tombait.

LE VOYAGEUR. Oh! ne vous donnez pas cette peine.

MARTIN CROUMM. Non, non, vous verrez, vous verrez. (*Il retourne une de ses poches.*) Y a-t-il là une tabatière? Voilà des croûtes de pain : c'est ce que j'aime. (*Il retourne l'autre.*) Là non plus, rien... Ah! cependant, un petit calendrier. Je le conserve à cause des vers qui s'y

trouvent sur les mois. Ils sont très drôles!... Eh bien, continuons. Faites attention; je vais retourner la troisième. (*Quand il la retourne, il en tombe deux longues barbes.*) Par le bourreau! Qu'est-ce que je laisse tomber? (*Il veut vite les reprendre, le voyageur est plus agile et en ramasse une.*)

LE VOYAGEUR. Qu'est-ce que cela veut dire?

MARTIN CROUMM. (*A part.*) Damnation! Je pensais avoir depuis longtemps jeté cette guenille.

LE VOYAGEUR. Mais c'est une barbe. (*Il l'approche de son menton.*) Est-ce que je ressemble bien ainsi à un juif?

MARTIN CROUMM. Ah! donnez, donnez-la. Qui sait ce que vous en pensez encore. Elle me sert à effrayer quelquefois mes enfants. Voilà.

LE VOYAGEUR. Auriez-vous la bonté de me la laisser? Elle me servira aussi à effrayer.

MARTIN CROUMM. Ah! ne me vexez pas. Il faut me la rendre. (*Il veut la lui arracher des mains.*)

LE VOYAGEUR. Dehors, ou...

MARTIN CROUMM. (*A part.*) Peste! c'est le moment de filer. — C'est bon, c'est bon! Je vois que vous êtes venu ici pour mon malheur. Mais, par tous les diables, je suis un honnête garçon. Et je voudrais voir qui pourrait dire du mal de moi. Songez-y. Il en arrivera ce qui voudra, je puis bien jurer que je ne me suis servi de cette barbe pour rien de mauvais... (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

Le voyageur

LE VOYAGEUR. Le drôle me fait concevoir un soupçon, qui lui est des plus désavantageux... Ne pourrait-il pas être un des bandits encapuchonnés?... Cependant je veux vérifier avec circonspection mes conjectures.

SCÈNE XVIII

LE BARON, LE VOYAGEUR

LE VOYAGEUR. Ne croiriez-vous pas que c'est la barbe d'un des bandits juifs, que j'aurais hier arrachée dans la mêlée? (*Il montre la barbe au baron.*)

LE BARON. Qu'entendez-vous par là, monsieur?... Mais pourquoi m'avez-vous quitté si vite au jardin?

LE VOYAGEUR. Pardonnez-moi mon impolitesse. J'allais à l'instant retourner auprès de vous. Je venais seulement à la recherche de ma tabatière, que je dois avoir perdue près d'ici.

LE BARON. Cela m'est des plus sensibles que chez moi-même vous fassiez cette perte.

LE VOYAGEUR. La perte n'est rien... Mais veuillez considérer attentivement cette énorme barbe.

LE BARON. Vous me l'avez déjà montrée. Pourquoi?

LE VOYAGEUR. Je vais m'expliquer plus clairement. Je crois : — Non cependant, je garde pour moi mes conjectures...

LE BARON. Vos conjectures? Expliquez-vous.

LE VOYAGEUR. Non, je me suis trop pressé. Je pourrais me tromper...

LE BARON. Vous m'inquiétez.

LE VOYAGEUR. Que pensez-vous de votre bailli?

LE BARON. Non, non, ne changeons pas de conversation... Je vous conjure par le bienfait que vous m'avez rendu, de me révéler la conviction, la supposition où vous pourriez vous être trompé.

LE VOYAGEUR. C'est votre réponse à ma question qui me portera à vous révéler la chose.

LE BARON. Ce que je pense de mon bailli?... Je pense que c'est un très brave et honnête homme.

LE VOYAGEUR. Alors oubliez que j'ai voulu vous dire quelque chose.

LE BARON. Une barbe... des conjectures,.. le bailli...

comment relier tout cela ensemble?... Mes prières ne peuvent-elles rien sur vous?... Vous pourriez vous être trompé? En supposant que vous vous soyez trompé, quel risque courez-vous près d'un ami?

LE VOYAGEUR. Vous m'y forcez. Donc, je vous dirai que le bailli a par inadvertance laissé tomber cette barbe; qu'il en avait encore une autre qu'il a rapidement ressaisie; que ses paroles ont trahi un homme, qui croit que l'on pense de lui autant de mal qu'il en a fait; que je l'ai pris d'ailleurs sur le fait d'un acte très peu consciencieux... ou tout au moins très peu clair.

LE BARON. Vous m'ouvrez les yeux... Je crains... que vous ne vous soyez pas trompé. Et vous hésitiez à me révéler une telle chose?... A l'instant je vais tout mettre en œuvre pour découvrir la vérité. Faut-il que j'abrite mon meurtrier sous mon propre toit?

LE VOYAGEUR. Cependant ne m'en veuillez pas, si, par bonheur, vous deviez trouver fausses mes conjectures. Vous me les avez arrachées, sans quoi je m'en serais tu.

LE BARON. Quand je les trouverais fausses, je ne vous en remercierais pas moins.

SCÈNE XIX

LE VOYAGEUR, puis CHRISTOPHE

LE VOYAGEUR. Pourvu que je n'aie pas agi avec trop de précipitation! Car, quelle que soit la présomption, il se pourrait encore faire que cet homme fût innocent... Je suis dans une grande perplexité... Au fait, il n'y a rien de pis pour un maître que de mettre ainsi ses subordonnés en suspicion. Lors même qu'il les trouve innocents, il perd pour toujours la confiance en eux... A coup sûr, en y réfléchissant, j'aurais dû me taire... Ne croira-t-on pas que c'est l'intérêt d'argent et la vengeance qui ont inspiré mes soupçons, si l'on apprend

que je lui aie attribué la perte de ma tabatière?... Je voudrais pour beaucoup arrêter l'information...

CHRISTOPHE. (*Il arrive en riant.*) Ha! ha! ha! Savez-vous qui vous êtes, monsieur?

LE VOYAGEUR. Et vous, savez-vous que vous êtes un imbécile? Qu'est-ce que vous demandez?

CHRISTOPHE. Bien! Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre. Vous êtes gentilhomme. Vous venez de Hollande. Vous y avez eu une affaire fâcheuse, en duel. Vous avez eu la chance de tuer d'un coup d'épée un jeune impertinent. Les amis du mort vous ont vivement poursuivi. Vous avez pris la fuite. Et j'ai l'honneur de vous accompagner dans votre fuite.

LE VOYAGEUR. Est-ce que vous rêvez, ou seriez-vous fou?

CHRISTOPHE. Ni l'un, ni l'autre. Car, pour un fou, mon discours serait trop sensé, et trop insensé pour un homme emporté par le rêve.

LE VOYAGEUR. Qui est-ce qui vous a fait accroire une telle absurdité?

CHRISTOPHE. Oh! l'on m'a assez prié pour me la faire accroire. Mais ne trouvez-vous pas cela bien imaginé? Dans le peu de temps qu'on m'a laissé pour mentir, je n'aurais certainement pu tomber sur rien de mieux. Au moins êtes-vous rassuré de cette façon contre toute curiosité ultérieure.

LE VOYAGEUR. Que dois-je retirer de tout cela?

CHRISTOPHE. Rien de plus que ce qu'il vous plaira. Je me charge du reste. Écoutez comment cela est venu. On me demandait votre nom, votre condition, votre patrie, vos affaires; je ne me fis pas prier longtemps: je dis tout ce que j'en savais, c'est à dire que je dis que je ne savais rien. Vous pouvez facilement croire, que ce renseignement était tout à fait insuffisant, et qu'on avait peu de raisons pour s'en contenter. On me serra donc de plus près: mais en vain. Je restai discret parce que je n'avais rien à révéler. Enfin on m'offrit de me faire un cadeau, pour que j'en disse plus que je n'en savais; c'est vous dire que je mentis.

LE VOYAGEUR. Coquin! Je me trouve avec vous, à ce que je vois, en de belles mains.

CHRISTOPHE. Je ne croirai pourtant jamais que je doive avoir beaucoup altéré la vérité.

LE VOYAGEUR. Insolent menteur, vous m'avez mis dans une conjoncture d'où...

CHRISTOPHE. D'où vous pouvez vous tirer, aussitôt qu'il vous plaira de me donner la réponse que je dois faire.

LE VOYAGEUR. Mais ne serai-je pas ainsi obligé de me découvrir?

CHRISTOPHE. Ce n'en sera que mieux; à cette occasion, je vous connaîtrai aussi... Mais réfléchissez vous-même, si je pouvais, me faire conscience de ce mensonge. (*Il tire la tabatière de sa poche.*) Considérez cette tabatière. Aurais-je pu la gagner, pu la gagner plus facilement?

LE VOYAGEUR. Montrez-la moi donc. (*Il la prend dans sa main.*) Que vois-je?

CHRISTOPHE. Ha! ha! ha! Je pensais bien que vous seriez étonné. N'est-ce pas que vous mentiriez à bon droit pour gagner une telle tabatière?

LE VOYAGEUR. Mais vous me l'avez donc volée?

CHRISTOPHE. Comment? Qu'est-ce?

LE VOYAGEUR. Votre infidélité ne m'irrite pas autant que le soupçon que j'ai élevé, à l'occasion de cette tabatière, contre un honnête homme. Et pouvez-vous être encore assez follement audacieux, pour vouloir me persuader que ce serait, quoique vous l'ayez acquise d'une manière aussi honteuse, que ce serait un présent? Allez! Ne reparaissez jamais devant mes yeux.

CHRISTOPHE. Rêvez-vous, ou... Par respect, je retiens l'autre mot. Est-ce la cupidité qui vous porte à une telle extravagance? La tabatière, à vous? Je vous l'aurais, *salvâ veniâ*, volée? Si cela était, je serais un pauvre diable d'imbécile, de venir en faire montre devant vous... Bien, voici Lisette... Vite, venez. Aidez-moi à faire entendre raison à mon maître.

SCÈNE XX

LISETTE, LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE

LISETTE. Oh ! monsieur, quel trouble vous causez chez nous ! Qu'est-ce que vous a donc fait notre bailli? Vous avez rendu le maître tout à fait furieux contre lui. On parle de barbes, de tabatières, de pillage : le bailli pleure et jure qu'il est innocent et que vous en avez menti. Le maître n'en est pas adouci, et il vient même d'envoyer chercher le maire et les juges, pour le faire arrêter. Qu'est-ce donc que tout cela veut dire?

CHRISTOPHE. Oh ! cela n'est encore rien; écoutez, écoutez seulement, ce qu'il vient maintenant de me...

LE VOYAGEUR. Oui, certainement, ma chère Lisette, je me suis trop hâté. Le bailli est innocent. C'est l'infidélité de mon domestique qui m'a jeté dans cette fâcheuse affaire. C'est lui qui m'a volé la tabatière, à propos de laquelle j'avais soupçonné le bailli. Et la barbe peut bien n'être qu'un jeu d'enfant, comme il le disait. Je vais lui rendre justice; et en reconnaissant mon erreur, tout ce qu'il désirera, je...

CHRISTOPHE. Non, non, demeurez. Rendez-moi d'abord justice, à moi. Par le diable, parlez donc, Lisette, et dites comment est la chose. Je voudrais que vous fussiez à la potence, vous et votre tabatière. Faut-il que pour cet objet je me fasse prendre pour un voleur? Ne m'en avez-vous pas fait cadeau?

LISETTE. Oui, certainement, et je maintiens le cadeau.

LE VOYAGEUR. Est-ce donc vrai?... Mais la tabatière m'appartient.

LISETTE. A vous? Pour cela, je ne le savais pas.

LE VOYAGEUR. Et où l'avez-vous trouvée, Lisette? Mon inattention a-t-elle causé tout ce désordre? (*A Christophe.*) Je vous ai fait tort à vous aussi; pardonnez-moi, je rougis de ma précipitation.

LISETTE. (*A part.*) Peste ! Maintenant je comprends. Oh ! il n'a pas âgi avec précipitation.

LE VOYAGEUR. Venez, nous...

SCÈNE XXI

LE BARON, LE VOYAGEUR, LISETTE, CHRISTOPHE

LE BARON. (*Il arrive en grande hâte.*) A l'instant, Lisette, rends à monsieur sa tabatière. Tout est découvert : il a tout avoué. N'as-tu pas eu honte de recevoir d'un tel homme un présent ?

LE VOYAGEUR. C'est donc vrai ?

LISETTE. Monsieur l'a depuis longtemps. J'aurais cru que, d'un homme dont vous acceptiez les services, je pouvais aussi accepter des présents. Je ne le connaissais pas plus que vous.

CHRISTOPHE. Voilà donc mon présent au diable ! Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

LE BARON. Mais comment, très cher ami, vous prouver ma reconnaissance ? Vous me sauvez pour la deuxième fois, d'un aussi grand péril. Je vous dois la vie. Jamais, sans vous, je n'aurais découvert un danger aussi proche de moi. Le maire, un homme que je croyais le plus honnête de mon fief, était son infâme complice. Songez donc, si j'aurais pu le supposer ? Si vous étiez parti aujourd'hui...

LE VOYAGEUR. C'est vrai... le secours que je croyais vous avoir porté hier, serait ainsi resté sans effet. Je m'estime donc des plus heureux que le Ciel m'ait choisi pour cette découverte imprévue ; et ma joie est maintenant aussi grande que tout à l'heure la crainte de m'être trompé qui m'agitait.

LE BARON. J'admire votre humanité, comme votre grandeur d'âme. Oh ! serait-ce vrai, ce que Lisette m'a rapporté ?

SCÈNE XXII

La jeune fille, les précédents

LISETTE. Pourquoi ne serait-ce pas vrai?

LE BARON. Viens, ma fille, viens : joins ta prière à la mienne ; prie mon sauveur d'accepter ta main, et, avec ta main, ma fortune. Qu'est-ce que ma reconnaissance peut lui offrir de plus précieux que toi, toi que je confonds avec lui dans le même amour? Ne soyez pas surpris que je vous fasse une telle proposition. Votre domestique nous a révélé qui vous êtes. Accordez-moi la joie inestimable de vous être reconnaissant. Ma fortune est en rapport avec ma condition, et ma condition est en rapport avec la vôtre. Ici vous êtes en sûreté contre vos ennemis, et vous êtes au milieu d'amis qui vous adoreront. Mais vous êtes triste? Qu'en dois-je penser?

LA JEUNE FILLE. Est-ce peut-être à mon endroit que vous avez de l'inquiétude? Je vous assure que j'obéirai à papa avec plaisir.

LE VOYAGEUR. Votre générosité me jette dans l'embarras : en comparaison de la grandeur du prix que vous m'offrez, je reconnais d'abord le peu d'importance du service que je vous ai rendu. Mais, que vous répondre? Mon domestique ne vous a pas dit la vérité, et je...

LE BARON. Plût au ciel que vous ne fussiez pas ce qu'il a dit! Plût au ciel que votre condition fût inférieure à la mienne! Le prix que je vous offre en serait peut-être plus précieux, et peut-être en seriez-vous un peu plus disposé à faire état de ma prière.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) Pourquoi aussi ne pas me découvrir? — Monsieur, la noblesse de votre cœur pénètre mon âme tout entière. Mais prenez-vous-en à la

fatalité, et non à moi, si je ne puis agréer votre demande. Je suis...

LE BARON. Déjà marié, peut-être?

LE VOYAGEUR. Non...

LE BARON. Eh bien! quoi?

LE VOYAGEUR. Je suis juif.

LE BARON. Juif! cruel hasard!

CHRISTOPHE. Juif!!

LISETTE. Juif!!!

LA JEUNE FILLE. Eh bien? Qu'est-ce que cela fait?

LISETTE. Silence, mademoiselle, silence. Je vous dirai plus tard, ce que cela fait.

LE BARON. Faut-il donc qu'il y ait des circonstances, où le Ciel s'oppose lui-même à notre reconnaissance!

LE VOYAGEUR. Vous m'en témoignez déjà beaucoup trop.

LE BARON. Au moins veux-je faire autant que la fatalité me le permet. Prenez toute ma fortune. J'aime mieux être pauvre et reconnaissant, que riche et ingrat.

LE VOYAGEUR. Cette offre est inutile aussi : car le Dieu de mes pères m'a donné plus de fortune que je n'en ai besoin. Pour toute récompense, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de juger à l'avenir ma race, d'une manière peut-être plus indulgente et moins générale. Si je me suis caché de vous, ce n'est pas que je rougisse de ma religion, non, mais c'est que je voyais que vous aviez de la sympathie pour moi et de l'antipathie pour ma nation. Et l'amitié d'un homme m'a toujours été précieuse.

LE BARON. Je rougis de ma conduite.

CHRISTOPHE. Je commence à revenir de mon étonnement. Quoi? Vous étiez juif, et vous avez eu le cœur de prendre à votre service un honnête chrétien? C'est vous qui auriez dû me servir. Ç'aurait été conforme à la Bible. Parbleu! Vous avez outragé en moi toute la chrétienté... Aussi ne savais-je pas pourquoi, monsieur, pendant le voyage, ne mangeait pas de viande de porc et faisait cent autres niaiseries... N'allez pas croire que

je vous accompagne plus longtemps. Et même j'en porterai plainte contre vous.

LE VOYAGEUR. Je ne puis pas prétendre de vous, que vous pensiez mieux que le reste du peuple chrétien. Je ne veux pas rappeler à votre cœur, à quelle piteuse situation, je vous arrachai à Hambourg. Je ne vous contraindrai pas non plus à rester plus longtemps auprès de moi. Cependant, comme je suis assez content de vos services, et que je vous avais tout à l'heure soupçonné à tort, recevez pour récompense ce qui avait occasionné ce soupçon. (*Il lui donne la tabatière.*) Vous toucherez aussi vos gages. Et puis vous irez où vous voudrez.

CHRISTOPHE. Non, par le diable, il y a certes aussi des juifs qui ne sont pas des juifs. Vous êtes un brave homme. Tope, je reste auprès de vous. Un chrétien m'aurait donné du pied quelque part, et pas de tabatière.

LE BARON. Tout ce que je vois de vous m'enthousiasme. Venez, que nous prenions nos dispositions pour faire mettre les coupables sous bonne garde. Oh ! combien les juifs seraient dignes d'estime, s'ils vous ressemblaient tous !

LE VOYAGEUR. Et combien les chrétiens seraient dignes d'amitié, s'ils possédaient tous vos qualités ! (*Le baron, la jeune fille et le voyageur sortent.*)

SCÈNE DERNIÈRE

LISETTE, CHRISTOPHE

LISETTE. Donc, mon ami, tu m'avais tout à l'heure menti ?

CHRISTOPHE. Oui, et cela, pour deux causes : la première, c'est que je ne savais pas la vérité ; la seconde, c'est qu'en échange d'une tabatière, on ne peut pas dire beaucoup la vérité.

LISETTE. Puisque c'est comme cela, serais-tu donc aussi un juif, quelque bien que tu te déguises?

CHRISTOPHE. La question est trop curieuse pour une jeune fille. Viens. (*Il la prend sous le bras et ils sortent.*)

FIN DES JUIFS

LE TRÉSOR

PERSONNAGES

LÉANDRE.
STALÉNO, tuteur de Léandre.
PHILTO, vieillard.
ANSELME.
LÉLIO, fils d'Anselme.
MASCARILLE, domestique de Lélio.
RAPS.
UN PORTEFAIX.

La scène se passe dans la rue.

LE TRÉSOR

COMÉDIE EN UN ACTE

1750

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, STALÉNO

STALÉNO. Eh! Léandre, si jeune, as-tu déjà jeté tes vues sur une jeune fille?

LÉANDRE. C'est précisément là ce qu'aimera la jeune fille, que je sois jeune. Et comment donc, si jeune? Si j'avais le double de mon âge, je pourrais avoir déjà des enfants aussi âgés que je le suis.

STALÉNO. Et dois-je demander pour toi la jeune fille?

LÉANDRE. Oui, monsieur mon cher tuteur, si vous aviez cette bonté.

STALÉNO. Monsieur mon cher tuteur, il y a longtemps que je n'avais entendu un tel mot. Si vous aviez cette bonté! Comme on devient poli aussitôt qu'on est amoureux!... Mais quelle est cette jeune fille? C'est ce que tu ne m'as pas encore dit.

LÉANDRE. Une très jolie jeune fille.

STALÉNO. A-t-elle de l'argent? Quelle est sa dot!

LÉANDRE. Elle est la beauté même, et en outre, innocente... aussi innocente que moi.

STALÉNO. Parle-t-elle déjà, elle aussi, des enfants qu'elle pourrait avoir?... Mais dis-moi quelle est sa dot?

LÉANDRE. Si vous la voyiez, vous en tomberiez vous-

même amoureux. Un visage, rond, plein, mais qui n'a plus rien d'enfantin... une taille de roseau...

STALÉNO. Et quelle est sa dot?

LÉANDRE. Une taille de roseau. Et puis, ni trop maigre. ni trop grasse. Vous savez bien, monsieur mon tuteur, que, pour qu'une femme soit belle, il faut qu'elle ne soit ni l'un ni l'autre.

STALÉNO. Et quelle est sa dot?

LÉANDRE. Sa démarche, ah! sa démarche! très cher monsieur Staléno... Et je vous assure qu'elle n'a pas appris à danser; cela lui est venu naturellement .

STALÉNO. Et quelle est sa dot?

LÉANDRE. Quand même son visage ne serait pas aussi beau qu'il l'est, ses manières suffiraient pour vous la faire regarder comme la personne la plus agréable qu'il y ait sous le soleil. Je ne trouve pas de comparaison pour vous la représenter.

STALÉNO. Mais, écoute-moi donc! Je te parle de sa dot : quelle est sa dot?

LÉANDRE. Et causer... elle sait causer comme un ange...

STALÉNO. Quelle est sa dot?

LÉANDRE. Vous auriez bien de la peine à trouver plus d'intelligence et de vertu chez aucune personne de son sexe que chez elle.

STALÉNO. Bon, tout cela est bon! Mais quelle est sa dot?

LÉANDRE. En outre, elle est de bonne famille, monsieur mon tuteur; de très bonne famille.

STALÉNO. Les meilleures familles ne sont pas toujours les plus riches. Quelle est sa dot?

LÉANDDE. J'ai encore oublié de vous dire qu'elle chante à ravir.

STALÉNO. Du diable! Ne me laisse donc pas te demander cent fois la même chose. Je veux avant tout savoir quelle est sa dot...

LÉANDRE. Vraiment! Ce n'est qu'hier soir que je l'ai entendue chanter pour la première fois. Quel charme!

STALÉNO. Ah! ne prends pas ton tuteur pour un fou.

Si tu ne veux pas répondre : va-t'en, et laisse-moi passer mon chemin.

LÉANDRE. Vous faites le méchant; monsieur mon très cher tuteur. J'allais à l'instant même répondre à votre demande.

STALÉNO. Eh bien, fais-le.

LÉANDRE. Qu'est-ce que vous me demandiez? Oui, je m'en souviens : vous me demandiez si elle serait une incomparable maîtresse de maison. Je suis sûr qu'elle épargnera tous les ans, à son mari, des mille et des cents.

STALÉNO. Ce serait déjà quelque chose : mais ce n'était pas là non plus ce que je te demandais. Je demandais... ne comprends-tu pas le français?... si elle est riche, si elle recevra une bonne dot.

LÉANDRE. (*Tristement.*) Une dot?

STALÉNO. Oui, une dot. Je gage que mon jeune drôle ne s'en est pas encore inquiété. Oh! jeunesse! jeunesse! Faut-il que la jeunesse inconsidérée s'inquiète aussi peu des choses les plus absolument indispensables!... Eh bien, si tu ne sais pas encore quelle est la dot de ta jeune fille, va et informes-toi d'abord. Nous reparlerons ensuite de l'affaire.

LÉANDRE. Nous pouvons en parler tout de suite, si cela ne vous déplaît pas. Je n'ai pas été assez inconsidéré pour ne pas m'en informer sur-le-champ complétement...

STALÉNO. Alors tu sais quelle est sa dot?

LÉANDRE. A un cheveu près.

STALÉNO. De combien est-elle?

LÉANDRE. Elle n'est pas trop considérable...

STALÉNO. Eh! qui en demande une de trop considérable? Il faut être raisonnable. Tu as déjà toi-même assez d'argent.

LÉANDRE. Oh! vous êtes un excellent homme, monsieur mon tuteur. Il est vrai que je suis assez riche pour passer sur ce point.

STALÉNO. Cela fait-il bien la moitié de ta fortune, la dot de la jeune fille?

LÉANDRE. La moitié? Non.

STALÉNO. Le tiers?

LÉANDRE. Non plus.

STALÉNO. Le quart donc?

LÉANDRE. Difficilement.

STALÉNO. Eh bien? Le huitième au moins? Ce serait alors une couple de mille petits écus, qui ne feront guère long feu, au commencement d'un ménage.

LÉANDRE. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas beaucoup, pas beaucoup du tout.

STALÉNO. Mais, pas beaucoup, c'est pourtant quelque chose. Combien donc?

LÉANDRE. Peu, monsieur mon tuteur.

STALÉNO. Combien donc?

LÉANDRE. Peu... Vous savez vous-même ce qu'on appelle peu.

STALÉNO. Accouche donc. L'enfant a bien un nom. Explique ce peu en chiffres connus.

LÉANDRE. Ce peu, monsieur Staléno, ce peu n'est... n'est rien du tout.

STALÉNO. Rien du tout? Eh bien, tu as raison : rien du tout, c'est assez peu. Mais sérieusement, Léandre, ne rougis-tu pas de faire une telle folie, que de jeter tes vues sur une jeune fille qui n'a rien.

LÉANDRE. Que dites-vous? Elle n'a rien? Elle a tout ce qui compose une femme accomplie : il n'y a que de l'argent qu'elle n'ait pas.

STALÉNO. C'est à dire qu'elle aurait tout ce qui pourrait faire une femme accomplie, si elle avait encore ce qui fait une femme accomplie... Silence là-dessus! Je dois juger mieux que toi de ce qui te convient... Mais peut-on savoir quelle est cette aimable, gracieuse pauvresse? Comment s'appelle-t-elle?

LÉANDRE. Vous êtes dans l'erreur, monsieur Staléno. Si la richesse suivait le mérite, nous serions tous pauvres, et cette pauvresse serait seule riche.

STALÉNO. Alors dis-moi son nom, afin que je puisse l'appeler autrement.

LÉANDRE. Camille.

STALÉNO. Camille? Ce n'est pourtant pas la sœur du débauché Lélio?

LÉANDRE. Pardon. Son père est le plus honnête homme du monde.

STALÉNO. Est ou a été. Il y a neuf ans maintenant qu'il est parti d'ici ; et, depuis quatre ans déjà, l'on n'a plus de lui la moindre nouvelle. Qui sait où il pourrit, le bon Anselme ! Cela vaut autant pour lui. Car s'il devait revenir et voir la position de sa famille, il en mourrait de chagrin.

LÉANDRE. L'auriez-vous connu?

STALÉNO. Evidemment. C'était mon ami intime

LÉANDRE. Et vous voulez être si cruel à l'égard de sa fille? Vous voulez vous opposer à ce que je la remette dans une position digne d'elle?

STALÉNO. Léandre, si tu étais mon fils, je n'aurais pas un mot à dire à l'encontre : mais tu n'es que mon pupille. Ton inclination pourrait s'altérer avec les années, et, si tu avais ensuite assez de ce beau visage, auquel manque son meilleur soutien, toute la faute en retomberait sur moi.

LÉANDRE. Comment? Mon inclination s'altérer? Moi, cesser d'aimer Camille? Moi...

STALÉNO. Attends jusqu'à ce que tu sois ton maître ; et tu feras alors ce que tu voudras. Oui, si la jeune fille était encore dans la position où son père l'avait laissée ; si son frère n'avait tout dissipé ; si le vieux Philto, auquel Anselme avait confié la surveillance de ses enfants, n'avait pas été un vieux trompeur; certainement, j'aurais voulu faire mon possible pour qu'aucun autre que toi n'eût Camille. Mais, comme cela n'est pas, je n'y puis rien. Rentre à la maison.

LÉANDRE. Mais, mon très cher monsieur Staléno.

STALÉNO. Tes flatteries sont frais inutiles. Ce qui est dit, est dit. J'allais précisément chez le vieux Philto qui du reste est mon bon ami, lui dire son fait sur sa conduite à l'égard de Lélio. Il vient d'acheter à ce gars débauché sa maison, la dernière qu'eussent encore les pauvres gens. C'est trop fort ! c'est inexcusable... Va,

Léandre, ne me retiens pas plus longtemps. En tous cas nous pourrons reparler de cela chez nous.

LÉANDRE. Je m'en vais, avec l'espérance que vous viendrez à de meilleures intentions. Revenez-vous bientôt ?

STALÉNO. Bientôt.

SCÈNE II

STALÉNO

STALÉNO. Cela ne rapporte rien de dire la vérité aux gens, et de leur reprocher leurs mauvaises actions : on ne s'en fait le plus souvent ainsi que des ennemis. Mais soit ! Je ne garderai pas pour ami, un homme qui a si peu de conscience... j'en aurais un remords éternel. Philto, un homme à qui j'aurais confié ma caisse... Ha ! le voici qui tombe à point sous ma coupe.

SCÈNE III

PHILTO, STALÉNO

STALÉNO. Bonjour monsieur Philto.

PHILTO. Eh ! c'est monsieur Staléno ! Comment va, mon vieux, mon cher, mon bon ami ? Où alliez-vous ?

STALÉNO. J'avais précisément l'intention d'aller chez vous.

PHILTO. Chez moi ? Mais c'est parfait. Venez, je vais y retourner avec vous.

STALÉNO. C'est inutile pour ce que j'ai à vous dire : cela m'est tout à fait égal que cela se passe chez vous ou dans la rue. J'aime mieux vous parler en plein air, afin d'être ainsi plus en sûreté contre la contagion.

PHILTO. Que voulez-vous dire avec votre contagion ? Aurais-je été atteint de la peste, depuis que je ne vous ai vu ?

STALÉNO. De quelque chose de pis que la peste... O Philto! Philto! Êtes-vous l'honnête Philto, que la ville avait toujours jusqu'ici compté parmi le petit nom des gens de la vieille roche?

PHILTO. Voilà un début excellent pour un sermon. Par quoi me le suis-je attiré!

STALÉNO. Par le fait que l'on vous attribue en ville. Vieux trompeur, écorcheur, sangsue... voilà encore pour vous les plus jolis titres d'honneur.

PHILTO. Pour moi?

STALÉNO. Oui, pour vous.

PHILTO. J'en suis désolé. Mais qu'y faire? Il faut laisser parler les gens. Je ne puis empêcher personne de penser ou de dire de moi, les choses les plus désavantageuses; il me suffit d'être convaincu en moi-même qu'on me fait tort.

STALÉNO. Vous le prenez si froidement? Eh bien, moi, quand je l'ai su, je ne l'ai pas si froidement pris. Mais ce n'est pas votre tranquillité qui vous justifie. Souvent on n'est tranquille que parce qu'on sent en soi-même qu'on n'a aucun droit... Si quelqu'un parlait de moi de la sorte, je commencerais par lui tordre le cou. Mais c'est que je ne crois pas non plus que je pusse jamais par mes actes en donner l'occasion.

PHILTO. Puis-je savoir enfin quel est le crime que l'on m'impute?

STALÉNO. En vérité? Il faut que vous ayez la conscience extrêmement élastique, pour que cela ne vous vienne pas sur-le-champ à l'esprit... Dites-moi; Anselme était votre ami?

PHILTO. Il était mon ami, et il l'est encore, quelque temps qu'il y ait que nous sommes séparés l'un de l'autre. Ne savez-vous pas qu'il m'a confié lors de son départ, la surveillance de son fils et de sa fille? L'aurait-il fait, s'il ne m'avait pas ténu pour son ami sincère?

STALÉNO. Honnête Anselme, comme tu t'es trompé!

PHILTO. Je pense qu'il ne doit pas s'être trompé.

STALÉNO. Non? Allons, allons! Si j'avais un fils que je voulusse savoir entraîné à sa perte complète, je le con-

fierais à coup sûr à votre surveillance. Il est devenu un joli petit fruit, Lélio !

PHILTO. Vous mettez dans ce moment à ma charge, ce dont vous m'avez toujours dit jusqu'ici que j'étais irresponsable. Lélio a accompli toutes ses ruineuses débauches, sans que j'en susse rien ; et quand je les apprenais, il était déjà trop tard pour les prévenir.

STALÉNO. Tout cela, maintenant je ne le crois plus : car votre dernier trait laisse voir dans votre jeu.

PHILTO. Quel trait ?

STALÉNO. A qui donc Lélio a-t-il vendu sa maison ?

PHILTO. A moi.

STALÉNO. Soyez le bienvenu, Anselme ! Vous pourrez à présent coucher dans la rue... Fi, Philto !

PHILTO. Je la lui ai vraiment payée trois mille écus.

STANÉLO. Afin de devenir vraiment indigne du nom d'honnête homme.

PHILTO. Fallait-il donc ne pas les payer ?

STALÉNO. Oh ! ne faites pas tant le niais ! Il ne fallait rien acheter de Lélio. Procurer de l'argent à un tel homme, n'est-ce pas mettre dans la main d'un maniaque un couteau avec lequel il puisse se couper la gorge ? N'est-ce pas faire alliance avec lui pour qu'il puisse ruiner impitoyablement son pauvre père ?

PHILTO. Mais Lélio avait impérieusement besoin d'argent ; une partie lui en était nécessaire pour le délivrer d'une honteuse prise de corps. Et si je n'avais pas acheté la maison un autre l'aurait achetée.

STALÉNO. D'autres auraient pu faire ce qu'ils auraient voulu... Mais ne vous blanchissez pas : on pénètre votre vrai mobile. La petite maison vaut à peu près quatre mille écus ; vous l'avez achetée trois mille, parce que vous avez pensé être le plus à portée du petit profit. J'aime aussi l'argent ; mais, voyez-vous, Philto, je me ferais couper la main droite avant de faire une telle bassesse, quand je saurais y gagner un million. Bref, pour venir au fait : je vous donne quittance de mon amitié.

PHILTO. Vraiment ! Staléno, vous me touchez extra-

ordinairement. Je crois véritablement que votre injure va me contraindre à vous révéler un secret que, sans cela, personne au monde n'aurait appris de moi.

STALÉNO. Pour ce que vous me confierez, n'ayez pas d'inquiétude. Cela sera aussi en sûreté chez moi que chez vous.

PHILTO. Regardez un peu derrière vous si personne ne nous écoute. Avez-vous bien regardé? Personne ne regarde-t-il non plus, ici, à la fenêtre?

STALÉNO. Ce doit être un fameux secret. Je ne vois personne.

PHILTO. Eh bien, écoutez. Le jour même de son départ, Anselme me prit à part et m'amena en un certain lieu de sa maison. J'ai encore, me dit-il, mon cher Philto, quelque chose à te révéler. Là, dans... Attendez un peu, Staléno; voici quelqu'un qu'il faut d'abord laisser passer...

STALÉNO. Il est passé.

PHILTO. Là, me dit-il, dans ce caveau, sous un des..... silence! il vient ici quelqu'un...

STALÉNO. Ce n'est qu'un enfant.

PHILTO. Les enfants sont curieux!

STALÉNO. Il est loin.

PHILTO. Sous un des pavés, dit-il, j'ai... Il court là de nouveau quelque chose...

STALÉNO. Ce n'est qu'un chien.

PHILTO. Mais ça a des oreilles!... J'ai, dit-il (*Il regarde de temps en temps avec crainte derrière lui.*) enterré un peu d'argent.

STALÉNO. Quoi?

PHIMTO. Chut! on ne dit pas ces choses-là deux fois.

STALÉNO. De l'argent? Un trésor?

PHILTO. Oui, mais... Pourvu que personne n'ait entendu!

STALÉNO. Peut-être le moineau qui vient de voler au dessus de nos têtes...

PHILTO. J'ai, continua-t-il, assez longtemps épargné et me suis donné assez de peine pour l'amasser. Je m'en vais à présent : je laisse à mon fils suffisamment pour

vivre; mais, je n'ose pas lui laisser un fenin de plus. Il a tous les instincts d'un homme de débauche, et plus il aurait, plus il mésuserait. Que resterait-il alors pour ma fille? Je dois me prémunir contre tout accident; le voyage que j'entreprends est long et dangereux; qui sait si j'en reviendrai? De cet argent donc, tu prendras tant et tant pour la dot de ma Camille, si par hasard il se présentait une occasion de la bien marier. Le reste sera à mon fils : mais pas avant que l'on sache d'une façon sûre que je sois mort. Jusque-là, je t'en prie, Philto, je t'en prie avec larmes, mon cher ami, n'en laisse rien soupçonner à Lélio : cache-le d'ailleurs à tous, afin qu'il n'en puisse rien apprendre par un tiers. Je promis tout à mon ami, et je lui fis serment... Eh bien, dites-moi, Staléno, lorsque j'ai appris que Lélio voulait à toute force vendre la maison, la maison même où l'argent est caché, dites-moi ce que je devais faire.

STALÉNO. Qu'est-ce que j'entends? Par ma foi! La chose prend une autre tournure.

PHILTO. Lélio avait fait mettre le placard de vente sur la maison pendant que j'étais à la campagne.

STALÉNO. Ha! ha! Le loup avait cru prendre les chiens en défaut.

PHILTO. Vous pouvez vous imaginer que je ne fus pas peu effrayé en rentrant en ville. Les choses en étant à ce point, fallait-il alors trahir mon ami, et montrer le trésor au débauché Lélio? Ou bien fallait-il laisser aller la maison en des mains étrangères, d'où peut-être Anselme n'aurait jamais pu la retirer? Enlever le trésor, inadmissible. En un mot, je ne vis pas de meilleure ressource que d'acheter moi-même la maison, et de sauver trésor et maison par ce moyen. Anselme peut maintenant arriver aujourd'hui ou demain : je suis en mesure de lui remettre les deux. Vous voyez bien que je ne tire aucun parti de la maison que j'ai achetée. J'en ai fait sortir le fils et la fille, et j'ai dûment fermé la porte. Personne n'y doit entrer que son vrai maître. Je prévoyais que les gens me calomnieraient; mais mieux vaut paraître un peu de temps moins honorable, que de

l'être en réalité. Eh bien, suis-je encore à vos yeux, un vieux filou, une sangsue?..

STALÉNO. Vous êtes un honnête homme, et moi, un niais... Que ces gens-là qui veulent savoir tous les cancans, et sont à la recherche des nouvelles qui n'ont ni queue ni tête, soient à tous les diables! Quelle histoire ne m'avaient-ils pas glissée dans les oreilles, sur votre compte!... — Mais aussi, âne bâté que je suis, pourquoi l'ai-je crue? Ne m'en veuillez pas, Philto, j'ai été trop vite.

PHILTO. Je ne vous en veux pas : vos intentions étaient bonnes. L'honneur de mon nom vous est cher, et cela me réjouit. Cela ne vous aurait pas tant chagriné, si vous n'étiez pas mon ami.

STALÉNO, Vrai, je suis en colère contre moi.

PHILTO. Laissez donc.

STALÉNO. J'ai raison d'être furieux contre moi d'avoir pu m'imaginer, même une seconde, quelque chose d'injuste de votre part.

PHILTO. Et moi, je vous aime pour votre franchise envers moi. Un ami qui nous dise en face tout ce qu'il pense de choquant sur notre compte, est à présent très rare : il ne faut pas lui en vouloir, quand même il n'aurait raison qu'une fois sur dix. Continuez seulement à bien penser de moi.

STALÉNO Voilà ce que j'appelle parler comme on doit. Tope! nous sommes amis et pour toujours amis.

PHILTO. Tope!... Avez-vous quelque autre chose à me dire?

STALÉNO. Je ne sache pas... Si, cependant. (*A part.*) Peut-être puis-je rapporter à mon neveu une nouvelle inespérée.

PHILTO. Qu'est-ce?

STALÉNO. Ne me disiez-vous pas qu'une partie de l'argent enfoui devait former la dot de mademoiselle?

PHILTO. Si.

STALÉNO. A quelle somme se monte-t-elle bien?

PHILTO. A six mille écus.

STALÉNO. Ce n'est pas mal. Et s'il se rencontrait un

parti sortable pour les six mille écus... pour mademoiselle Camille, voulais-je dire : auriez-vous envie de me donner votre consentement?

PHILTO. Si le parti était sortable, pourquoi pas?

STALÉNO. Si c'était mon pupille, par exemple? qu'en pensez-vous?

PHILTO. Quoi? Le jeune M. Léandre? A-t-il jeté un œil sur elle?

STALÉNO. Il y a bien jeté les deux. Il en est si épris, qu'il l'aimerait mieux prendre aujourd'hui que demain, fût-elle sans dot.

PHILTO. C'est de l'amour. Vraiment, monsieur Staléno, votre proposition n'est point à dédaigner. C'est sérieux?

STALÉNO. Tout à fait sérieux Je suis incapable de plaisanter avec six mille écus.

PHILTO. Oui, mais Camille, elle, veut-elle de Léandre?

STALÉNO. Lui au moins veut d'elle. Quand vingt mille écus veulent en épouser six mille, les six mille seraient fous de refuser les vingt mille. La jeune fille saura compter.

PHILTO. Je crois qu'Anselme, s'il revenait aujourd'hui, ne pourrait pas mieux souhaiter pour sa fille. Donc, je prends tout sur moi. L'affaire est entendue, monsieur Staléno.

STALÉNO. A condition que, pour les six mille écus, ce soit entendu aussi...

PHILTO. Oui, mais, malédiction! voici que je tombe dans le plus grand embarras... Faudrait-il donc que Léandre touchât sur-le-champ les six mille éccus?

STALÉNO. Sur-le-champ, ou pas de mariage.

PHILTO. Alors donnez-moi donc un bon conseil. L'argent est caché; si je le tire de la cachette, d'où dirai-je qu'il me vient? Si je dis la vérité, Lélio éventera la mèche et ne se laissera pas dissuader de croire que, là où il y avait six mille écus, il pourrait bien y en avoir davantage. Dirai-je que l'argent est mien? Je n'aimerais par non plus à dire cela. Les gens prendraient pied là-dessus, pour me calomnier de nouveau. Philto, diraient-

ils peut-être, ne serait pas si libéral, si sa conscience ne lui reprochait d'avoir beaucoup trop trompé ces pauvres enfants.

STALÉNO. Tout cela est vrai.

PHILTO. Aussi penserais-je qu'il serait bon de laisser là la dot jusqu'au retour d'Anselme. Léandre n'aurait rien à craindre.

STALÉNO. Léandre, comme je vous l'ai dit, ne ferait là-dessus aucune opposition. Mais, mon cher Philto, moi qui suis son tuteur, j'ai autant que vous à prendre en considération les mauvais propos. Oui, oui, on murmurerait : le riche pupille est tombé entre bonnes mains! Le voilà accolé à une pauvre fille, et la pauvre fille, pour marquer sa reconnaissance, saura aussi comment se conduire à l'égard du tuteur. Staléno est rusé : les comptes qu'il a à rendre à Léandre ne sont pas très-faciles à apurer. Une aide qui ferme les yeux à son mari, quand il voudra les examiner, cela n'est pas mal en cette circonstance... Merci de pareilles inventions.

PHILTO. Vous avez raison... Mais comment nous y prendre? Réfléchissez-y donc un peu...

STALÉNO. Vous aussi...

PHILTO. Si nous...

STALÉNO. Eh bien?

PHILTO. Non, inadmissible!

STALÉNO. Écoutez : je pense... inadmissible aussi.

PHILTO. Ne pourrait-on pas...

STALÉNO. (*En même temps que Philto.*) Il faudrait...

PHILTO. A quoi pensiez-vous?

STALÉNO. Que vouliez-vous dire?

PHILTO. Parlez...

STALÉNO. Dites...

PHILTO. Vos idées d'abord.

STALÉNO. Les vôtres. Les miennes ne sont pas encore bien mûres...

PHILTO. Et les miennes... elles se sont envolées de nouveau.

STALÉNO. C'est dommage! Mais patience! Les miennes commencent à mûrir... elles sont mûres.

PHILTO. Bon!

STALÉNO. Nous pourrions, pour un bon pourboire, nous procurer un garçon qui fût assez adroit et qui eût assez de babil pour dire dix mensonges d'une seule haleine.

PHILTO. A quoi nous servirait-il?

STALÉNO. Il se déguiserait et se donnerait comme venant de je ne sais quel pays, d'un pays éloigné...

PHILTO. Et?..

STALÉNO. Et comme ayant parlé à Anselme.

PHILTO. Et?..

STALÉNO. Et comme ayant reçu d'Anselme des lettres d'Anselme, l'une pour son fils, l'autre pour vous...

PHILTO. Et ensuite?...

STALÉNO. Ne voyez-vous donc pas où je veux en venir? Dans la lettre d'Anselme à son fils, il y aurait qu'il ne peut pas encore revenir de si tôt; qu'en attendant, Lélio administre bien la maison et ménage bien son argent, etc... Dans la lettre pour vous, il y aurait qu'Anselme a réfléchi à l'âge de sa fille, qu'il aimerait à la voir mariée, et qu'il lui envoie tant et tant pour sa dot, au cas où elle trouverait un bon parti.

PHILTO. Et ce garçon feindrait d'apporter l'argent de la dot? N'est-ce pas?

STALÉNO. Oui, certainement.

PHILTO. C'est faisable... Mais le fils ne connaît-il pas trop bien l'écriture de son père? ne songera-t-il pas au cachet de son père?

STALÉNO. Oh! il y a mille subterfuges. Ne vous donnez donc pas de soucis intempestifs... Je songe à quelqu'un qui pourra jouer ce rôle à merveille.

PHILTO. Eh bien, allez et faites avec lui vos conventions. Je vais à l'instant préparer l'argent, ou plutôt prendre du mien, en attendant que je puisse en toute sécurité déterrer l'autre.

STALÉNO. Faites, faites; dans une demi-heure, l'homme sera chez vous. (*Il sort.*)

PHILTO. (*Seul.*) Est-ce assez vexant pour moi d'être obligé sur mes vieux jours de me servir d'une telle

ruse, et à l'encontre du débauché Lélio !... Le voici lui-même, avec celui qui le dirige dans toutes ses friponneries. Ils causent assez sérieusement ; il est probable qu'il y a de nouveau anguille sous roche. (*Il se retire un peu à l'écart.*)

SCÈNE IV

LÉLIO, MASCARILLE, PHILTO

LÉLIO. Et voilà tout le reste des trois mille écus ! (*Il compte.*) Dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cinquante-cinq. Plus que cinquante-cinq écus?

MASCARILLE. Cela me semble à moi-même incroyable. Permettez-moi donc de compter. (*Lélio lui donne l'argent.*) Dix, vingt, trente, quarante, quarante-cinq. Oui, vraiment, quarante-cinq écus, plus un fenin en sus. (*Il lui rend l'argent.*)

LÉLIO. Quarante-cinq ? Cinquante-cinq veux-tu dire.

MASCARILLE. Oh ! j'espère avoir mieux compté que vous.

LÉLIO. (*Après avoir recompté à part.*) Ha ! ha ! monsieur l'escamoteur ! Vous n'avez pourtant pas mis vos mains dans vos poches? Avec votre permission...

MASCARILLE. Qu'ordonnez-vous?

LÉLIO. Votre main, monsieur Mascarille...

MASCARILLE. Oh ! fi !

LÉLIO. Je vous en prie...

MASCARILLE. Non, certes ! je... Vous me faites rougir...

LÉLIO. Rougir? Ce serait quelque chose de tout nouveau pour toi... Pas de cérémonies, coquin ; montre-moi ta main.

MASCARILLE. Je vous dis, monsieur Lélio, que vous me faites rougir... Car vraiment... je ne me suis pas encore lavé d'aujourd'hui.

LÉLIO. Nous le savons. Aussi n'y a-t-il rien d'extra-

ordinaire que tout y reste collé à la saleté. (*Il lui ouvre la main et trouve la pièce d'or entre les doigts.*) Vois-tu quelle vertu nécessaire c'est que la propreté. Il ne s'en faudrait pas d'un cheveu qu'on te prît pour un escroc, et tu n'es pourtant qu'un pourceau... Mais sérieusement, si sur chaque cinquante écus tu as opéré une réduction de dix écus, cela ne fait sur trois mille écus — voyons — cela ne fait que six cents écus qui sont tombés dans ta bourse.

MASCARILLE. Tonnerre! On aurait de la peine à croire qu'un prodigue sût si bien compter.

LÉLIO. Mais je ne vois pas encore comment la somme a été employée... Songe donc, trois mille écus!

MASCARILLE. Ils seront bientôt répartis. Premièrement pour la lettre de change protestée...

LÉLIO. Nous sommes loin de compte.

MASCARILLE. A mademoiselle votre sœur, pour le ménage...

LÉLIO. C'est une bagatelle.

MASCARILLE. A M. Stiletti, pour huîtres et vins d'Italie...

LÉLIO. C'était cent vingt écus...

MASCARILLE. Remboursement des dettes d'honneur...

LÉLIO. Cela ne monte pas à beaucoup plus.

MASCARILLE. Puis, une certaine sorte de dettes d'honneur, contractées ailleurs qu'au jeu... Certainement aussi, au jeu!... à la bonne et honnête dame Lelane, et à sa charmante nièce.

LÉLIO. Passons sur ce point! Pour cent écus, on a bien des rubans, bien des paires de bottines, bien des dentelles.

MASCARILLE. Mais, votre tailleur...

LÉLIO. Il est payé là-dessus?

MASCARILLE. Ah! vraiment il n'est pas encore payé. Et je...

LÉLIO. Et tu? Eh bien, sans contredit, il faut plus compter pour toi que pour la lettre de change, plus que le sieur Stiletti, et plus que pour la femme Lelane...

MASCARILLE. Non, non, monsieur... et je, j'allais

vous dire que moi non plus, je ne suis pas payé. J'ai laissé dans vos mains tout mon gage de sept années.

LÉLIO. Tu t'es autorisé de là, depuis sept ans, pour me tromper de toutes les manières possibles, et je t'ai bien laissé profiter de l'autorisation...

PHILTO. (*S'approchant.*) A tel point que ce sera, en fin de compte, le maître qui devra porter la livrée du domestique.

MASCARILLE. Quelle prophétie! Je crois qu'elle nous tombe du ciel. (*Il regarde derrière lui.*) Ha! ha! monsieur Philto, elle vient de vous? J'ai trop de grandeur d'âme pour vous souhaiter le sort des nouveaux prophètes... Mais si vous nous avez écoutés, dites vous-même s'il est permis que le gage d'un pauvre serviteur, pendant sept années...

PHILTO. C'est à la potence que tu devrais le retrouver ton gage... Monsieur Lélio, j'ai un mot à vous dire.

LÉLIO. Pourvu que ce ne soient pas des reproches, monsieur Philto; j'en mérite, mais vous arrivez trop tard.

PHILTO. Monsieur Léandre a fait demander par son tuteur, M. Staléno, la main de votre sœur.

LÉLIO. De ma sœur? C'est là un grand bonheur.

PHILTO. Certainement ce serait un bonheur; mais il y un obstacle : c'est la dot. Staléno n'a pas pu croire que vous eussiez tout dissipé. Aussitôt que je le lui eus dit, il retira sa demande.

LÉLIO. Que dites-vous?

PHILTO. Je dis que vous avez fait aussi le malheur de votre sœur. La pauvre fille, par votre faute, restera sans époux.

MASCARILLE. Ce n'est pas par sa faute, mais par celle d'un vieux ladre. Que la peste emporte tous les tuteurs intéressés! et tout ce qui est de leur bord! (*Il regarde Philto.*) Faut-il donc qu'une jeune fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme? Et, en tous cas, je sais bien qui pourrait lui donner une dot. Il y a des gens qui ont soin d'acheter les maisons à vil prix.

LÉLIO. (*Songeur.*) Oui, Camille est vraiment malheureuse. Son frère est... est un misérable...

MASCARILLE. Si vous vous injuriez vous-même, cela vous regarde... Mais, monsieur Philto, un petit supplément de mille écus, en considération du bon marché de votre acquisition....

PHILTO. Adieu, Lélio. Cette nouvelle semble vous rendre sérieux. Je ne veux pas troubler vos bonnes réflexions.

MASCARILLE. Et vous n'aimeriez pas non plus à en faire vous-même. N'est-ce pas que ce petit supplément de prix donnerait du reste une aide excellente au mariage?

PHILTO. Mascarille, prends garde à mon supplément... La monnaie pourrait ne pas t'aller... (*Il sort.*)

MASCARILLE. Ce serait de la triste monnaie, si elle ne pouvait au moins avoir de valeur au jeu.

SCÈNE V

MASCARILLE, LÉLIO

MASCARILLE. Mais qu'est-ce donc? Vous arrivez presque à faire une mine aussi aigre que si vous recomptiez les *triomphes*, dans un périlleux *solo*... Que gagez-vous, que je sais à quoi vous pensez?... C'est un coup maudit, pensez-vous, que ma sœur n'épouse pas le riche Léandre. Comme j'aurais voulu plumer mon nouveau beau-frère.

LÉLIO. (*Encore songeur.*) Écoute, Mascarille...

MASCARILLE. Eh bien?... Mais je n'entends pas vos pensées; il faut que vous parliez.

LÉLIO. Veux-tu réparer toutes tes fourberies à mon égard par une seule bonne action?

MASCARILLE. Singulière question! Pour qui me prenez-vous donc? Pour un fourbe, honnête homme, ou pour un honnête homme, fourbe?

LÉLIO. Mon cher, mon brave Mascarille, je te consi-

dère comme un homme qui pourrait au moins me prêter quelques milliers d'écus, s'il voulait seulement me prêter autant qu'il m'a volé.

MASCARILLE. Mon cher, mon brave Mascarille!... Et que voudriez-vous faire de ces quelques milliers d'écus?

LÉLIO. Les donner en dot à ma sœur, et ensuite... me faire sauter la cervelle.

MASCARILLE. Vous faire sauter la cervelle ? C'est vrai qu'ainsi vous ne vous échapperiez pas avec mon argent. Mais cependant... (*Il réfléchit.*)

LÉLIO. Tu le sais, Mascarille, j'aime ma sœur. Maintenant donc il me faut faire tout le possible pour que, toute sa vie, elle ne pense pas avec indignation à son frère... Sois généreux et ne me refuse pas ton aide.

MASCARILLE. Vous me prenez par mon faible. J'ai un damné penchant à la générosité, et votre amour fraternel, monsieur Lélio,... vraiment, il m'ensorcelle tout à fait. Il est noble, il est superbe... Mais mademoiselle votre sœur en est digne aussi, et je me vois gagné...

LÉLIO. Oh! laisse-moi t'embrasser, très cher Mascarille. Dieu te pardonne de m'avoir beaucoup escroqué, puisque de la sorte tu peux beaucoup me prêter! Je n'aurais jamais cru que tu eusses le cœur si tendre... Mais apprends-moi combien tu peux me prêter...

MASCARILLE. Je vous prête, monsieur...

LÉLIO. Ne dis pas : monsieur. Nomme-moi ton ami, Je te considérerai toute ma vie comme mon meilleur ami, comme mon unique ami.

MASCARILLE. Le Ciel me préserve, pour une complaisance de si peu de valeur, de mettre de côté le respect que je vous dois!

LÉLIO. Comment? Mascarille, tu ne te contentes pas d'être généreux, tu es encore modeste?

MASCARILLE. Ne me faites pas rougir de mes vertus... Je vous prête donc pour dix ans...

LÉLIO. Pour dix ans? Quelle bonté excessive! Pour cinq ans, c'est assez, Mascarille. Pour deux ans, si tu

veux. Pourvu que tu me prêtes, fixe le terme de paiement à ta fantaisie.

MASCARILLE. Eh bien, je vous prête pour quinze ans...

LÉLIO. Je le laisse à ta volonté, noble Mascarille...

MASCARILE. Je vous prête pour quinze ans sans intérêts...

LÉLIO. Sans intérêts? Quant à cela, je n'y consentirai jamais. Je n'accepte ton prêt qu'à cinquante pour cent.

MASCARILLE. Sans aucun intérêt...

LÉLIO. Crois-tu que je sois assez bas pour ne pas reconnaître ta bonté? Si tu te contentes de trente pour cent, je le considérerai comme une preuve du plus grand désintéressement.

MASCARILLE. Sans intérêts, vous dis-je...

LÉLIO. Mais je t'en prie, Mascarille, songe donc que le juif le moins juif prend vingt pour cent.

MASCARILLE. En un mot, sans intérêts, ou...

LÉLIO. Soit donc!...

MASCARILLE. Ou pas de prêt.

LÉLIO. Eh bien! puis donc que tu veux par là ne mettre aucune borne à ton amitié pour moi...

MASCARILLE. Sans intérêts!...

LÉLIO. Sans intérêts!... J'en rougis... Sans intérêts tu me prêtes donc pour quinze ans... Quoi? Quelle somme?...

MASCARILLE. Sans intérêts, pour quinze ans... Je vous prête les cent soixante-quinze écus de gages que j'ai placés chez vous depuis sept ans.

LÉLIO. A quoi penses-tu? Les 175 écus que je te dois déjà?

MASCARILLE. Ils constituent toute ma fortune, et je consens encore de tout cœur à vous les laisser pour quinze ans, sans intérêts, sans intérêts.

LÉLIO. Parles-tu sérieusement, maroufle?

MASCARILLE. Maroufle? Cela ne respire pas le moins du monde la reconnaissance.

LÉLIO. Je vois bien où j'en suis : être sans honneur, canaille, infâme flagorneur, fourbe...

MASCARILLE. Un homme sage oppose le même front à la louange et au blâme, aux flatteries et aux invectives. Vous l'avez vu tout à l'heure, vous le voyez maintenant.

LÉLIO. Quel masque prendrai-je devant ma sœur?

MASCARILLE. Un masque d'insolence, à ce que je vous conseille. On n'a jamais commis de déloyauté tant qu'on a soi-même le cœur de se justifier... « C'est un malheur pour toi, ma sœur, je l'avoue. Mais qui peut y remédier? Que je sois mort si, dans toutes mes prodigalités, j'aurais jamais supposé que je dissipais le tien avec le mien!... » Voilà à peu près ce qu'il vous faudrait lui dire, monsieur...

LÉLIO. (*Après un instant de réflexion.*) Oui, voici le seul moyen : je vais le proposer à Staléno. Viens, drôle!...

MASCARILLE. Le chemin du tripot où je devais vous accompagner, monsieur, est de côté-ci.

LÉLIO. Va au diable, avec ton tripot!... Mais n'est-ce pas M. Staléno lui-même que je vois venir?

SCÈNE VI

STALÉNO, LÉLIO, MASCARILLE

LÉLIO. Monsieur, j'allais à l'instant même prendre la liberté de me mettre à votre recherche. J'ai appris de M. Philto les sentiments de votre pupille pour ma sœur. Ne croyez pas que j'eusse assez peu de cœur, pour ne pas être extraordinairement peiné que mes fautes rendissent ces sentiments stériles. Il est vrai que mes écarts m'ont horriblement mis bas; mais l'imminence de la pauvreté m'effraie beaucoup moins que le remords que j'éprouverais à l'endroit d'une sœur chérie, si je ne cherchais pas, par tous moyens, à détourner d'elle, autant qu'il est encore possible, le malheur que ma folie lui a attiré. Réfléchissez donc, monsieur Staléno, si l'offre que je vais vous faire peut mériter quelque attention.

Peut-être n'ignorez-vous pas que mon vieux parrain m'a laissé par son testament une métairie assez considérable. Je la possède encore; seulement — comme vous pouvez facilement le supposer — elle est grevée de quelques dettes. Malgré cela, le revenu annuel en serait encore à peu près suffisant pour me faire vivre. Je l'abandonne avec joie à ma sœur. Votre neveu a assez d'argent pour la dégrever, et y entreprendre les améliorations dont elle est susceptible. Ce serait ainsi comme une compensation au défaut de dot, le seul et unique obstacle pour vous, à ce que m'a dit M. Philto.

MASCARILLE. (*Bas, à Lélio.*) Êtes-vous fou, monsieur Lélio?

LÉLIO. Silence!

MASCARILLE. La seule chose qui vous reste?...

LÉLIO. Ai-je à discuter avec toi?

MASCARILLE. Voulez-vous ensuite aller mendier?

LÉLIO. Je veux faire à ma guise...

STALÉNO. (*A part.*) C'est à considérer. — Oui, monsieur Lélio, le manque absolu de dot m'a seul arrêté; avec quelque plaisir, du reste, que j'eusse vu ce mariage s'accomplir. Si donc la proposition que vous me faites était sérieuse, j'en tiendrais compte.

LÉLIO. Tout à fait sérieuse, monsieur Staléno.

MASCARILLE. Retirez donc votre parole.

LÉLIO. Te...

MASCARILLE. Réfléchissez donc...

LÉLIO. Encore un mot, et...

STALÉNO. Mais, avant tout, monsieur Lélio, il faudrait me coucher par écrit cette offre et une liste exacte de toutes les dettes dont vous avez grevé la métairie. Avant cela, rien de fait...

LÉLIO. Bien, à l'instant je vais vous dresser l'un et l'autre... Quand pourrai-je vous revoir?

STALÉNO. Vous me trouverez toujours chez moi.

LÉLIO. En attendant, adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

STALÉNO, MASCARILLE

MASCARILLE. (*A part.*) A présent, rendons-lui un bon service malgré lui. Comment commencer? — Psitt!... Demeurez encore un instant, monsieur Staléno.

STALÉNO. Qu'y a-t-il?

MASCARILLE. Je vous considère comme un homme qui sait estimer à sa valeur un avis bien intentionné...

STALÉNO. Tu me considères comme je suis.

MASCARILLE. Et comme un homme qui ne croit pas qu'un domestique trahisse réellement son maître, en refusant de sonner partout de la même trompe que lui.

STALÉNO. Oui, assurément le serviteur d'un méchant doit participer aussi peu possible aux actions de son maître. — Mais pourquoi me dis-tu cela? Lélio a-t-il quelque projet contre moi?

MASCARILLE. Soyez sur vos gardes; je vous en prie, je vous en conjure; je vous en conjure par tout ce que vous aimez sur la terre; par le salut de votre pupille; par l'honneur de vos cheveux gris...

STALÉNO. Tu parles en vrai conjurateur; mais pourquoi dois-je me tenir sur mes gardes?

MASCARILLE. A cause de l'offre que vous a faite Lélio.

STALÉNO. Comment cela?

MASCARILLE. Bref, vous et votre pupille, vous êtes des gens perdus, si vous acceptez la métairie. Car, premièrement, il me suffira de vous dire que les dettes qui grèvent la métairie absorbent presque toute la valeur de cette guenille.

STALÉNO. Eh bien, Mascarille, si ce n'est que presque...

MASCARILLE. Très bien, il me vient une autre idée. — Mais écoutez maintenant ce que je vais vous dire. La terre, où est située la métairie est en quelque sorte

la contrée sur laquelle pèsent toutes les malédictions qui jamais aient été prononcées sur la terre.

STALÉNO. Tu m'effrayes...

MASCARILLE. Quand les voisins aux alentours ont les plus riches moissons, les champs qui composent cette métairie rapportent à peine la semence. Tous les ans la mortalité qui règne sur le bétail vide les étables.

STALÉNO. On ne peut donc y élever aucun bétail?

MASCARILLE. C'a été la pensée de M. Lélio, et depuis longtemps il a vendu moutons et bêtes à cornes, cochons et chevaux, poules et pigeons. Mais si la mortalité ne trouve plus de bœufs à frapper... que pensez-vous bien qu'elle fasse?... Elle frappe les hommes.

STALÉNO. Impossible!

MASCARILLE. Si, certainement. Aucun valet n'y reste six mois, eût-il une santé de fer. M. Lélio a fait louer les garçons les plus robustes dans la Vandalie. Mais inutile; au printemps, ils étaient morts.

STALÉNO. Eh bien alors! il faut essayer des Poméraniens. Ce sont des gens qui résistent encore mieux que les Vandales, ce sont des gens bâtis à chaux et à sable.

MASCARILLE. Et le petit bois qui dépend de la métairie, monsieur Staléno...

STALÉNO. Eh bien, le petit bois?

MASCARILLE. Dans tout le petit bois vous ne trouveriez pas un arbre où il n'y ait eu, soit quelqu'un de tué...

STALÉNO. De tué?

MASCARILLE. Soit quelqu'un de pendu. Aussi Lélio a-t-il pris en horreur cet horrible petit bois, à tel point qu'il le fait éclaircir tous les jours. Et croiriez-vous bien que le bois abattu là ne se vend que pour la moitié de sa valeur.

STALÉNO. C'est un tort.

MASCARILLE. Eh ! Il le faut bien; quand les gens qui ont acheté de ce bois ont voulu le brûler, ils ont été bien surpris. Tantôt les pierres renfermées dans les bûches ont brisé les poêles; tantôt il en est sorti une fumée si infecte, que la servante en tombait en pâmoison devant le foyer de la cuisine.

STALÉNO. Mais, Mascarille, ne mens-tu pas?

MASCARILLE. Je ne mens pas, monsieur, à preuve que je ne sais pas mentir... Et l'étang...

STALÉNO. Y a-t-il un étang?

MASCARILLE. Oui, mais un étang où se sont noyés plus de gens, qu'il n'y a dedans de gouttes d'eau. Les poissons ne s'y nourrissent donc clairement que de cadavres humains, et vous pouvez facilement penser quelle espèce de poissons cela peut faire.

STALÉNO. De grands et gros poissons...

MASCARILLE. Des poissons qui, par leur alimentation, ont acquis l'intelligence de l'homme, et en conséquence, ne se laissent plus attraper. Quand on vide l'étang, ils sont disparus... En un mot, il n'y a pas sur toute la terre un seul coin, où l'on puisse rencontrer pertes et malheurs, aussi copieusement et aussi sûrement. La tradition nous rapporte même, et l'histoire le confirme, que depuis trois cent et quelque cinquante ans... ou depuis quatre cents ans... aucun propriétaire de cette métairie n'est mort de sa belle mort.

STALÉNO. A l'exception cependant du vieux parrain qui l'a léguée à Lélio.

MASCARILLE. On n'aime pas à en parler, mais le vieux parrain non plus...

STALÉNO. Eh bien?

MASCARILLE. Le vieux parrain fut, pendant la nuit, étranglé par un chat noir qu'il avait toujours autour de lui. Et il est très, très vraisemblable que ce chat noir... c'était le diable... Ce qui arrivera à mon maître, Dieu le sait. On lui a prédit que des brigands l'assassineront, et je dois dire de lui, qu'il se donne toutes les peines possibles pour déjouer cette prédiction, et pour écarter de lui les brigands, par le généreux sacrifice de sa fortune : mais cependant...

STALÉNO. Mais cependant, Mascarille, j'accepterai son offre.

MASCARILLE. Vous?... Allez donc! Vous ne le ferez jamais.

STALÉNO. Certainement, je le ferai.

MASCARILLE. (*A part*) Le vieux renard!

STALÉNO. (*A part.*) Comme je le martyrise, le fripon! — Mais, cependant, Mascarille, je te remercie de ton bon renseignement. Il me servira au moins à la faire revendre, aussitôt que j'en aurai fait mettre mon neveu en possession.

MASCARILLE. Il serait mieux pour vous de la refuser. Je ne vous ai pas encore tout raconté.

STALENO. Réserve-le : car je n'ai pas le temps à présent de l'entendre. Une autre fois, Mascarille, je prêterai l'oreille à tes bouffonneries.

SCÈNE VIII

MASCARILLE

MASCARILLE. C'est manqué! Ai-je été trop bête, ou lui, trop fin? Eh bien, me voilà perdu pour le moins. Lélio veut se dépouiller de tout : à la bonne heure. Mais enfin je puis me passer d'un tel maître. Mes petits picaillons sont en sûreté. Ce que je fais encore pour lui, c'est par compassion. Dans tous les cas, c'était une bonne maison. Et je ne voudrais pas qu'il fît une trop mauvaise fin. Je pense qu'il faudrait n'avoir rien à faire pour s'affliger pour des étrangers. Ce serait là du joli, pour la curiosité du fait.

SCÈNE IX

ANSELME, UN PORTEFAIX, MASCARILLE

ANSELME. Dieu soit loué! Je revois enfin ma maison, ma chère maison.

MASCARILLE. Sa maison?

ANSELME. (*Au portefaix.*) Place le coffre ici à terre, mon ami. Je le ferai porter à l'intérieur... Je t'ai payé?...

LE PORTEFAIX. Oh! oui, monsieur, oh! oui... Mais... sans doute vous avez beaucoup de plaisir, beaucoup de joie d'être de retour chez vous?

ANSELME. Oui, assurément.

LE PORTEFAIX. J'ai connu des gens qui, lorsqu'ils avaient beaucoup de joie, en donnaient un peu de leur reste aux pauvres diables... Vous m'avez payé, monsieur, vous m'avez payé.

ANSELME. Allons, je vais aussi t'en donner de mon reste.

LE PORTEFAIX. Eh! eh! je suis heureux de ne pas m'être trompé; je vous avais tout de suite jugé comme un homme généreux. Oh! je m'y connais. Dieu vous le rende! (*Il s'en va.*)

ANSELME. Personne ne sort de chez moi; il faut frapper.

MASCARILLE. Cet homme se trompe évidemment.

ANSELME. On dirait que toute la maison est morte. Dieu me garde!

MASCARILLE. (*S'approchant de lui.*) Monsieur!... Vous pardonnerez... je vous demande pardon... (*Bondissant en arrière.*) Tonnerre! Je devrais connaître ce visage.

ANSELME. Dieu vous pardonne d'avoir perdu le sens!...

MASCARILLE. Que vouliez-vous?

ANSELME. Eh bien! Pourquoi tournez-vous donc autour de moi?

MASCARILLE. Je voulais...

ANSELME. Peut-être examiner comment arriver au mieux à ma bourse?

MASCARILLE. Je me trompe, si c'était lui, il me reconnaîtrait certes aussi. Je suis curieux, monsieur, mais ma curiosité n'a rien d'impoli, et je vous demande très humblement... ce que vous avez à chercher dans cette maison.

ANSELME. Mon garçon!... Mais voilà seulement que je te regarde. Mas...

MASCARILLE. Monsieur An...

ANSELME. Masca...

MASCARILLE. Ansel...

ANSELME. Mascarille...

MASCARILLE. Monsieur Anselme...

ANSELME. Est-ce donc toi?

MASCARILLE. Oui, c'est moi, c'est sûr. Mais vous...

ANSELME. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tu doutes que ce soit moi.

MASCARILLE. Est-ce possible! Ah! non certes!... Monsieur Anselme est parti depuis neuf ans, et ce serait un miracle qu'il revînt précisément aujourd'hui. Pourquoi donc précisément aujourd'hui?

ANSELME. Tu pourrais t'adresser tous les jours cette demande, à moins que je n'eusse pas dû revenir du tout.

MASCARILLE. Cela est vrai! Eh bien! Soyez donc mille fois le bienvenu, mais mille fois, très cher monsieur Anselme... Mais enfin ce n'est pourtant pas vous?

ANSELME. Si, c'est moi, apprends-moi vite si tout va bien, si mes enfants vivent encore, Lélio, Camille.

MASCARILLE. Oui, je n'en puis plus douter, c'est vous. — Ils vivent, ils vivent tous deux... (*A part.*) Si seulement c'était d'un autre qu'il pût d'abord apprendre le reste.

ANSELME. Dieu soit loué qu'ils vivent encore tous deux! Ils sont donc à la maison?... Vite, que je les serre dans mes vieux bras!... Suis-moi avec le coffre, Mascarille...

MASCARILLE. Où, monsieur Anselme, où?

ANSELME. A la maison.

MASCARILLE. Dans cette maison-ci?

ANSELME. Dans ma maison.

MASCARILLE. Impossible, si vite... (*A part.*) Que lui dire à présent?

ANSELME. Et pourquoi, impossible?

MASCARILLE. Cette maison, monsieur Anselme, est fermée...

ANSELME. Fermée?...

MASCARILLE. Oui, fermée, et, ma foi... parce que personne ne l'habite.

ANSELME. Personne ne l'habite? Où demeurent donc mes enfants?

MASCARILLE. M. Lélio et mademoiselle Camille?... ils demeurent... ils demeurent dans une autre maison.

ANSELME. Eh bien, tes paroles sont étranges, énigmatiques...

MASCARILLE. Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé depuis peu?

ANSELME. Comment le saurais-je?

MASCARILLE. Il est vrai que vous n'étiez pas présent, et qu'en neuf années il peut y avoir du changement. Neuf années, c'est du temps! — Mais c'est pourtant à coup sûr quelque chose de curieux : — être absent neuf années, neuf années entières, et revenir aujourd'hui précisément! Si cela se passait dans une comédie, chacun s'écrierait : ce n'est pas vraisemblable que le vieux revienne aujourd'hui précisément. Et pourtant c'est vrai! Il pouvait revenir précisément aujourd'hui, et aujourd'hui précisément le voilà de retour... Extraordinaire, surprenant!

ANSELME. Maudit bavard, ne me fais donc pas attendre et dis-moi...

MASCARILLE. Je vais vous dire où sont vos enfants. Mademoiselle votre fille est... chez monsieur votre fils... Et monsieur votre fils...

ANSELME. Et mon fils...

MASCARILLE. Est déménagé d'ici et demeure... Voyez-vous là dans cette rue, la nouvelle maison du coin?... C'est là que demeure M. votre fils.

ANSELME. Et pourquoi ne demeure-t-il plus ici; ici, dans sa maison paternelle?

MASCARILLE. Sa maison paternelle était pour lui trop grande... trop petite, trop vaste... trop exiguë.

ANSELME. Trop grande, trop petite, trop vaste, trop exiguë? Que chantes-tu là?

MASCARILLE. Eh bien! Il vous dira mieux lui-même ce qu'il en est... Vous aurez appris sans doute qu'il est devenu un gros négociant?

ANSELME. Mon fils, un gros négociant?

MASCARILLE. Un très gros! Les ventes, depuis un an, voilà sa vie.

ANSELME. Que dis-tu? Ainsi il aura eu besoin d'une grande maison pour ses magasins?

MASCARILLE. C'est cela! c'est cela!

ANSELME. Parfait! Je rapporte aussi des marchandises, de précieuses denrées des Indes.

MASCARILLE. Cela fera aller la vente.

ANSELME. Fais vite, Mascarille, prends ce coffre sur ton dos et conduis-moi chez lui.

MASCARILLE. Le coffre, monsieur Anselme, est très lourd. Attendez un instant, je vais chercher un portefaix.

ANSELME. Tu peux bien le porter toi-même : il n'y a dedans que mes écritures et mon linge.

MASCARILLE. Je me suis dernièrement cassé le bras.

ANSELME. Le bras? Pauvre diable! Va donc, et amène quelqu'un.

MASCARILLE. (*A part.*) Bon, je puis filer. Monsieur Lélio, monsieur Lélio, qu'allez vous dire de cette nouvelle? (*Il s'éloigne et revient.*)

ANSELME. Eh bien, n'es-tu pas encore parti?

MASCARILLE. Je veux auparavant m'assurer encore que c'est vous.

ANSELME. Certes! Tu doutes encore, satané douteur!

MASCARILLE. (*En s'en allant.*) Oui, oui, c'est lui. — Neuf ans parti, et de retour aujourd'hui précisément!

SCÈNE X

ANSELME

ANSELME. Voilà maintenant qu'il me faut attendre à la belle étoile. Heureusement que la rue est un peu solitaire; moins de gens me reconnaîtront. Mais cependant il ne faut pas trop perdre de vue mon coffre. Si je m'asseyais dessus... Bientôt, bientôt, je vais pouvoir m'asseoir plus tranquille. Je me suis donné assez de peines, j'ai couru assez de dangers, pour pouvoir en conscience faire de mes derniers jours des jours de

repos et de joie... Oui certainement, ils seront tels. Et qui m'en blâmerait? En calculant le tout ensemble, je possède donc... (*Il prononce les derniers mots de plus en plus bas, et finit par compter pensivement sur ses doigts.*)

SCÈNE XI

RAPS, sous un costume étranger et bizarre, ANSELME

RAPS. Il faut pouvoir jouer toutes sortes de personnages. Je voudrais bien voir qui pourrait reconnaître sous ce travestissement, le tambour Raps. De qui j'ai l'air, je ne le sais pas moi-même : et il faut... je ne sais même pas quoi. C'est une folle de commission! Folle, qu'importe : il suffit qu'on me paie... C'est ici, dans cette impasse, m'a dit Staléno, que je dois chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de son ancienne maison ; et voilà bien son ancienne maison.

ANSELME. Quel est ce spectre?

RAPS. Comme les gens me regardent!

ANSELME. Ce personnage doit appartenir à la famille des champignons. Le chapeau dépasse de tous côtés le corps d'une demi-aune.

RAPS. Bon père, qui me regardez de la sorte, êtes-vous moins étranger ici que moi?... Il ne veut pas entendre... Monsieur, qui êtes-là, assis sur ce coffre, pourriez-vous bien en tous cas me donner un renseignement? Je suis à la recherche d'un jeune homme, du nom de Lélio, et d'une tête chauve dans votre genre, du nom de Philto.

ANSELME. Lélio? Philto?... (*A part.*) C'est ainsi que s'appellent mon fils et mon vieil et bon ami.

RAPS. Si vous pouvez me montrer la maison de ces gens-là, vous mériterez la reconnaissance d'un homme, qui ne manquera pas de publier à son de trompe votre politesse, aux quatre vents des cieux; à un voyageur qui a fait sept fois le tour du monde; une fois sur un vaisseau, deux fois en poste et quatre fois à pied.

ANSELME. Oserai-je vous demander, monsieur, qui vous êtes? Comment vous vous nommez, d'où vous venez, ce qui vous fait chercher les personnes dont vous avez prononcé le nom?

RAPS. C'est beaucoup demander d'un seul coup. A quoi faut-il répondre d'abord? Si vous vouliez me demander pertinemment et isolément chaque chose, peut-être pourrais-je alors y répondre. Car j'aime à causer, monsieur, j'aime beaucoup à causer. (*A part.*) Je vais ainsi répéter mon rôle.

ANSELME. Eh bien, monsieur, commençons par le plus court. Votre nom?

RAPS. Par le plus court? Mon nom? C'est le contraire, tout le contraire.

ANSELME. Comment cela?

RAPS. Oui, mon bon et cher vieux monsieur, il me suffira de vous dire — faites bien attention — que si, de très bonne heure, de très bonne heure, aussitôt que le jour commence à grisonner, vous partiez de mon premier nom et alliez, alliez aussi vite que vous pourriez, je parie que le soleil serait couché, avant que vous arriviez seulement à rencontrer les initiales de mon dernier nom.

ANSELME. Eh! pour trouver votre nom, il faudrait donc une lanterne et un canapsa?

RAPS. Mais oui.

ANSELME. (*A part.*) Le coquin déraisonne! — Mais que voulez-vous donc au jeune Lélio et au vieux Philto? Vous êtes sans doute en relations avec le premier? Lélio doit être un gros négociant.

RAPS. Un gros négociant? Je ne sache pas; non, monsieur, je n'ai qu'une paire de lettres à lui remettre.

ANSELME. Ha! ha! peut-être des lettres d'avis d'envoi de marchandises, ou de quelque chose de semblable.

RAPS. Non pas... Ce sont des lettres que son père m'a chargé de lui remettre.

ANSELME. Qui?

RAPS. Son père.

ANSELME. Le père de Lélio?

RAPS. Oui, le père de Lélio, qui est à présent à l'étranger... C'est un de mes bons amis.

ANSELME. (*A part.*) Eh mais! C'est là, sur mon honneur, un fourbe. Attends, je te vais pincer. Je lui aurais donné des lettres pour mon fils?

RAPS. A quoi songez-vous, monsieur?

ANSELME. A rien... Ainsi, connaissez-vous donc si bien le père de Lélio?

RAPS. Si je ne le connaissais pas, m'aurait-il remis une lettre pour son fils Lélio, et une lettre pour son ami Philto?... Tenez, les voilà toutes deux, monsieur... C'est mon ami intime.

ANSELME. Votre ami intime! Et où était-il donc, cet ami intime, lorsqu'il vous donna les lettres?

RAPS. Il était... il était... en bonne santé.

ANSELME. Cela me fait grand plaisir. Mais où était-il donc? Où?

RAPS. Il était, monsieur... sur la côte de Paphlagonie.

ANSELME. Cela, je l'avoue. — Vous m'avez déjà dit que vous le connaissez; mais cela doit-il s'entendre ainsi : *personnellement?*

RAPS. Sans aucun doute, personnellement... N'ai-je donc pas vidé avec lui plus d'une bouteille de vin du Cap? et en vérité sur les lieux où il mûrit... Vous savez, monsieur, sur les monts en avant de Capoue, où, pendant la guerre de Trente ans, Annibal s'enivra si bien qu'il ne pût arriver devant Rome.

ANSELME. Vous avez de l'érudition, à ce que j'entends.

RAPS. Assez pour ma position.

ANSELME. Ne pourriez-vous pas me décrire la personne du père de Lélio?

RAPS. Sa personne? Vous êtes très curieux. Cependant j'aime les gens curieux... Il a environ la tête de plus que vous.

ANSELME. (*A part.*) C'est à merveille : je suis plus grand, absent que présent. — Vous ne m'avez pas encore dit son nom. Comment se nomme-t-il?

RAPS. Il se nomme… tout à fait comme un honnête homme doit se nommer.

ANSELME. Mais c'est son nom que je voudrais entendre…

RAPS. Il se nomme… il ne se nomme pas comme son fils… Mais il aurait mieux fait de s'appeler comme lui… du reste, il se nomme… Que le diable l'emporte!

ANSELME. Eh bien?

RAPS. Je crois que j'ai oublié son nom.

ANSELME. Le nom d'un ami?

RAPS. Patience! Voilà que je l'ai sur la langue. Donnez-moi vite un nom qui sonne à peu près comme celui-là. Il commence par un A.

ANSELME. Peut-être Arnolphe?

RAPS. Pas Arnolphe.

ANSELME. Antoine?

RAPS. Pas Antoine. Ans… Ansa… Ansi… Asi… Asinus. Non pas Asinus, pas Asinus… Le maudit nom! An… Ansel…

ANSELME. Ce n'est pas Anselme, pourtant?

RAPS. Juste! Anselme. Que le diable emporte ce coquin de nom!

ANSELME. Ce n'est pas parler en ami.

RAPS. Eh! pourquoi vous reste-il entre les dents? Est-ce amical de se faire si longtemps chercher? Pour cette fois encore je lui pardonne… S'appelle-t-il Anselme? Non? Si, Anselme. Comme je l'ai dit, la dernière fois que je lui parlai, ce fut sur la côte de Paphlagonie, et en vérité dans le port de Gibraltar. Il avait l'intention de faire encore une petite visite aux rois de Gallipoli.

ANSELME. Aux rois de Gallipoli? Qui sont-ils!

RAPS. Comment, monsieur, vous ne connaissez pas les deux frères célèbres qui règnent à Gallipoli? Les Dardanelles, connus du monde entier? Ils ont voyagé, il y a quelque temps, en Europe; et c'est alors qu'il avait fait leur connaissance.

ANSELME. (*A part.*) La bouffonnerie dure depuis trop longtemps. Il faut faire crever le ballon, afin d'apprendre où j'en suis.

RAPS. La cour des Dardanelles, monsieur, est l'une des plus puissantes de toute l'Amérique; et je suis sûr que mon ami Anselme y aura été parfaitement reçu. Il ne reviendra pas non plus de sitôt. Et c'est justement parce qu'il le prévoyait, et qu'il savait que je revenais en ligne directe, qu'il m'a donné ces lettres à rapporter, pour tranquilliser les siens sur sa longue absence.

ANSELME. En cela, il faisait très bien... Mais il est encore une chose que je dois vous demander...

RAPS. Tout ce qu'il vous plaira...

ANSELME. Mon singulier monsieur au long nom, si on vous...

RAPS. Mon nom est long, c'est vrai; mais j'en porte aussi un tout petit qui est, comme la la quintessence du long.

ANSELME. Puis-je le savoir?

RAPS. Raps.

ANSELME. Raps?

RAPS. Oui, Raps, pour vous servir.

ANSELME. Merci de vos services, monsieur Raps.

RAPS. Raps veut proprement dire autant que : le fils de Rap. Mon père s'appelait Rap, et mon grand-père, Rip; d'où mon père avait coutume de s'appeler aussi quelquefois Rips : de sorte que moi-même, si je voulais me targuer de mes ancêtres, je pourrais m'appeler Rips-Raps.

ANSELME. Eh bien, monsieur Rips-Raps... je reviens à ma question... Si l'on vous montrait à présent votre ami Anselme, le reconnaîtriez-vous?

RAPS. Si je ne perdais pas les yeux, sans doute. Mais il semblerait que vous ne voulez pas croire que je connaisse Anselme. Ecoutez donc cette preuve plus forte que toutes les preuves possibles. Il ne m'a pas seulement donné des lettres à rapporter, mais encore six mille écus, pour les remettre à M. Philto. Aurait-il fait cela, si je n'étais pas un autre lui-même?

ANSELME. Six mille écus?

RAPS. En ducats très bons et bien trébuchants.

ANSELME. (*A part.*) Maintenant je ne sais plus que

penser du coquin. Un filou qui apporte de l'argent, c'est un très singulier filou.

RAPS. Mais, monsieur, nous bavardons trop longtemps. Je m'aperçois bien que vous ne pouvez, ni ne voulez m'indiquer mes gens.

ANSELME Plus qu'un mot... Avez-vous donc sur vous, monsieur Raps, l'argent que vous a remis M. Anselme?

RAPS. Oui, pourquoi ?

ANSELME. Et c'est bien sûr qu'Anselme, le père de Lélio, vous a remis six mille écus?

RAPS. Très sûr.

ANSELME. Alors rendez-les moi, monsieur Raps.

RAPS. Vous rendre, quoi ?

ANSELME. Les six mille écus que vous avez reçus de moi.

RAPS. J'ai reçu de vous six mille écus?

ANSELME. Vous le dites vous-même.

RAPS. Qu'est-ce que je dis?... Vous êtes... Qui êtes-vous donc?

ANSELME. Je suis précisément celui qui a confié à monsieurs Raps six mille écus; je suis Anselme.

RAPS. Vous, Anselme?

ANSELME. Ne me connaissez vous pas? Les rois de Gallipoli, les Dardanelles célèbres dans l'univers entier, ont eu la clémence de me laisser m'éloigner de chez eux, plus tôt que je ne présumais. Et comme maintenant me voilà moi-même ici, j'épargnerai à monsieurs Raps un plus long embarras.

RAPS. (*A part.*) Ne jurerait-on pas que cet homme est un peu plus grand filou que moi-même?

ANSELME. Pas tant de réflexions, rendez-moi l'argent.

RAPS. Qui est-ce qui croirait qu'un vieillard pût encore être aussi fin? aussitôt que j'ai l'argent sur moi, vite, il est Anselme. Mais, mon bonhomme, aussi vite que vous vous soyez anselmisé, aussi vite vous faudra-t-il vous désanselmiser.

ANSELME. Eh bien, qui suis-je donc, si je ne suis pas moi-même?

RAPS. Est-ce que cela me regarde? Soyez qui vous voudrez, pourvu que vous ne soyez pas qui je ne vous accorde pas que vous soyez? Et pourquoi voulez-vous donc être maintenant celui que vous n'êtes pas?

ANSELME. Oh! dépêchez-vous seulement...

RAPS. De quoi faire?

ANSELME. De me rendre mon argent.

RAPS. Ne n'importunez pas plus longtemps. J'ai menti. L'argent n'est pas en ducats trébuchants; il n'est qu'en papier.

ANSELME. Tout à l'heure je vais le prendre avec ce monsieur sur un autre ton. — Sachez donc sérieusement, monsieur Raps, que je suis Anselme; et si vous ne me remettez pas sur l'heure lettres et argent, voici ce qui va vous arriver. Je rassemblerai à l'instant par mes cris autant de gens qu'il sera nécessaire, pour faire saisir un fripon tel que vous.

RAPS. Vous savez donc d'une manière tout à fait hors de doute que je suis un fripon, et vous êtes d'une manière tout à fait hors de doute, monsieur Anselme? J'ai donc l'honneur de présenter mes respect à monsieur Anselme...

ANSELME. Tu ne t'en iras pas, mon bon ami!

RAPS. Oh! je vous en prie, monsieur... (*Anselme veut l'arrêter. Raps lui échappe, et Anselme revient s'asseoir en arrière sur le coffre.*) Le vieux brigand serait pour le moins capable d'exciter une émeute. Je vais t'envoyer quelqu'un qui te connaîtra mieux. (*Il sort.*)

ANSELME. Me voilà de nouveau assis? Où est-il allé, ce coquin? Où est-il allé?... Je ne vois personne... Ai-je dormi sur ce coffre et rêvé cette folle aventure, ou... Par le bourreau! ce doit être un rêve!... Pauvre moi! Il y a positivement là-dessous quelque chose; il y a positivement quelque chose là-dessous. Et Mascarille?... Mascarille ne revient pas non plus? Cela non plus n'est pas clair, cela non plus!... Quel parti prendre? Je vais appeler le premier venu... Hé! là, mon ami, hé! là.

SCÈNE XII

ANSELME, UN AUTRE PORTEFAIX

LE PORTEFAIX. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

ANSELME. Voulez-vous gagner un bon pourboire, mon ami?

LE PORTEFAIX. Cela ferait bien mon affaire.

ANSELME. Prenez vite ce coffre, et menez-moi chez le négociant Lélio.

LE PORTEFAIX. Chez le négociant Lélio?

ANSELME. Il habite dans cette rue, la maison nouvelle du coin.

LE PORTEFAIX. Dans toute la ville, je ne connais pas de négociant du nom de Lélio. C'est quelqu'un d'autre qui habite la nouvelle maison du coin, là, au dessous.

ANSELME. Eh! que non! C'est Lélio qui y demeure; auparavant il habitait cette maison-ci qui lui appartient aussi.

LE PORTEFAIX. Je comprends à présent, qui vous voulez dire. Vous voulez parler du débauché Lélio. Oh! je le connais bien.

ANSELME. Quoi? Le débauché Lélio?

LE PORTEFAIX. Eh, certes! Toute la ville le nomme ainsi; pourquoi l'appellerais-je autrement? Son père, c'était le vieil Anselme. C'était un vilain avare qui ne pouvait jamais assez accumuler. Il est parti en voyage, il y a beaucoup d'années, Dieu sait pour où! En attendant; qu'il lui soit arrivé malheur à l'étranger, ou même qu'il ait déjà mordu le gazon, son fils est devenu ici quelque chose de propre. Il en est même arrivé peu à peu à la lie : mais c'est justice. Ah! père avare, fils prodigue. La petite maison, à ce que j'ai appris, il vient même de la vendre...

ANSELME. Quoi? De la vendre?... Tout s'éclaircit.

Ah! maudit Mascarille!... Ah! malheureux père que je suis! Oh! fils sans cœur, fils dépravé!

LE PORTEFAIX. Eh! Vous n'êtes cependant pas le vieil Anselme lui-même? Si vous l'êtes, ne m'en veuillez pas : je ne vous avais vraiment pas reconnu. Sans cela, je n'aurais pas laissé échapper ce nom de vilain avare. Il n'est écrit sur le nez de personne qui il est. Veuillez cependant encore me faire gagner le pourboire.

ANSELME. Vous le gagnerez, mon bon ami, vous le gagnerez. Dites-moi vite s'il est effectivement vrai qu'il ait vendu la maison, et à qui il l'a vendue.

LE PORTEFAIX. Au vieux Philto.

ANSELME. A Philto?... Oh! homme sans honneur, est-ce là ton amitié?... Je suis trahi, je suis perdu!... Maintenant il niera tout...

LE PORTEFAIX. Les gens le lui ont assez imputé à mal de s'être mêlé de l'acheter. N'aurait-il pas dû en votre absence, tenir la place d'un tuteur auprès de votre fils? Un joli tuteur? C'était mettre le loup dans la bergerie. Le reste de sa vie, on le considérera comme un homme cupide : mais un corbeau est toujours un corbeau... Je le vois venir : je laisse là le pourboire, les gens sont trop étranges quand ils apprennent qu'on les connaît. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII

ANSELME, PHILTO

ANSELME. Ce sont malheurs sur malheurs! Arrive, arrive, traître!

PHILTO. Voyons un peu qui est-ce qui a l'audace de se donner pour Anselme. — Mais que vois-je? C'est effectivement lui... Laisse-moi t'embrasser, mon très cher ami... Te voilà donc enfin de retour? Dieu en soit mille fois loué... Mais pourquoi si chagrin? Ne connais-tu plus ton vieux Philto?

ANSELME. Je sais tout, Philto, je sais tout. Est-ce là un trait auquel on pût s'attendre de la part d'un ami?

PHILTO. Pas un mot de plus, Anselme. Je comprends qu'un calomniateur officieux m'a prévenu... Ce n'est pas ici un lieu convenable pour nous expliquer plus amplement. Viens dans ta maison.

ANSELME. Dans ma maison?

PHILTO. Oui, elle est encore à toi, et ne sera jamais à un autre, contre ta volonté. Viens, j'ai par bonheur la clef sur moi. Ce coffre est à toi sans doute : tranquillise-toi, nous allons l'y traîner nous-mêmes; personne ne nous voit.

ANSELME. Mais mon trésor?

PHILTO. Ton trésor aussi, tu le retrouveras tel que tu l'as laissé. (*Ils entrent dans la maison, après y avoir traîné le coffre après eux.*)

SCÈNE XIV

LÉLIO, MASCARILLE

MASCARILLE. Eh bien, l'avez-vous vu? N'est-ce pas lui?

LÉLIO. C'est lui, Mascarille.

MASCARILLE. Si seulement le premier choc était passé!

LÉLIO. Je n'ai jamais senti mon indignité si vivement qu'en ce moment où elle me force à éviter les regards d'un père qui m'a si tendrement aimé. Que faire? Me bannir de sa présence? Ou aller me jeter à ses pieds?

MASCARILLE. Le dernier ne vaut pas grand'chose, mais le premier ne vaut rien.

LÉLIO. Alors, conseille-moi! Nomme-moi au moins quelqu'un qui puisse le préparer.

MASCARILLE. Quelqu'un qui puisse le préparer? Une personne qui parle à votre père pour vous?... Monsieur Stiletti.

LÉLIO. Es-tu fou ?

MACARILLE. Ou... la femme Lelane.

LÉLIO. Traître !

MASCARILLE. Une de ses nièces...

LÉLIO. Je te !...

MASCARILLE. Oui ! ce serait une joie complète pour votre père, s'il trouvait dans son fils un meurtrier.

LÉLIO. Je n'ose pas m'adresser au vieux Philto. J'ai trop souvent méprisé ses leçons, ses avertissements, ses conseils, pour avoir droit à son intercession.

MASCARILLE. Mais, vous ne pensez donc pas à moi?

LÉLIO. Songe toi-même à trouver pour toi un intercesseur.

MASCARILLE. C'est ce que j'ai déjà fait; et l'intercesseur, ce sera vous.

LÉLIO. Moi?

MASCARILLE. Vous! et en vérité pour me témoigner votre reconnaissance de ce que je vous ai choisi un intercesseur tel, que jamais vous n'auriez pu en trouver un meilleur.

LÉLIO. Mais nomme-moi donc cet intercesseur tel, que je n'aurais jamais pu en trouver un meilleur.

MASCARILLE. Bref : votre père sera votre intercesseur auprès de M. Anselme.

LÉLIO. Qu'est-ce que cela signifie?

MASCARILLE. Cela signifie que j'ai une idée que je ne puis pas vous dire ici. Allons-nous-en seulement. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE XV

ANSELME ET PHILTO venant de la maison

ANSELME. Eh bien ! c'est vrai, Philto ; plus fidèle, ni plus sage ami que toi ne saurait se trouver dans tout l'univers. Je te remercie mille fois, et je souhaiterais de pouvoir te récompenser des services que tu m'as rendus.

PHILTO. J'en suis assez récompensé par cela seul qu'ils te sont agréables.

ANSELME. Je sais qu'à cause de moi tu as dû laisser courir sur toi beaucoup de calomnies.

PHILTO. Que parles-tu de calomnies, quand on a, en soi-même, conscience de ne les avoir pas méritées ? La ruse aussi que je voulais employer à l'endroit de la dot, j'espère que tu l'approuves.

ANSELME. La ruse était parfaitement imaginée : je ne regrette qu'une seule chose, c'est que de toute l'affaire il ne doive rien résulter.

PHILTO. Rien? Pourquoi donc rien? C'est heureux que vous arriviez, monsieur Staléno.

SCÈNE XVI

STALÉNO, ANSELME, PHILTO

STALÉNO. C'est donc vrai que voilà enfin Anselme de retour? Soyez le bienvenu, le bienvenu!

ANSELME. Je suis heureux de revoir un vieil et bon ami en bonne santé. Mais je regrette que la première chose que j'aie à lui dire, soit une parole de refus. Philto m'a instruit des bonnes intentions de votre pupille sur ma fille. Sans la connaître, rien qu'à votre considération, je dirais oui, si je n'avais pas auparavant promis ma fille, et, en vérité, au fils d'un excellent ami qui est mort dernièrement en Angleterre. A son lit de mort je lui ai donné de nouveau ma parole que son fils, qui doit être fixé ici, deviendrait le mien. Il m'a laissé par écrit son désir, et ce doit être une de mes premières obligations, de me mettre à la recherche du jeune Léandre, et de lui en donner la nouvelle.

STALÉNO. A qui? Au jeune Léandre? Eh! c'est précisément mon pupille.

ANSELME. Léandre est votre pupille, Léandre, le fils du vieux Pandolphe?

STALÉNO. Léandre, le fils du vieux Pandolphe, est mon pupille.

ANSELME. Et c'est précisément ce Léandre que ma fille devait épouser?

STANÉLO. Lui-même.

ANSELME. Quel heureux hasard! Je n'aurais pu mieux souhaiter. Alors, je confirme la parole que Philto vous a donnée en mon nom. Venez, que je voie bientôt ce cher pupille et que j'embrasse ma fille. Ah! si je n'avais pas un fils écervelé, quel homme digne d'envie je pourrais être!

SCÈNE XVII

MASCARILLE, ANSELME, PHILTO, STALÉNO

MASCARILLE. Ah! malheur! inexprimable malheur! Où trouver ce pauvre M. Anselme?

ANSELME. N'est-ce pas Mascarille? Que dit le coquin?

MASCARILLE. Ah! malheureux père, que vas-tu dire à cette nouvelle?

ANSELME. A quelle nouvelle?

MASCARILLE. Ah! regrettable Lélio!

ANSELME. Eh bien? que lui est-il arrivé?

MASCARILLE. Ah! quel triste accident!

ANSELME. Mascarille!

MASCARILLE. Ah! quel tragique événement!

ANSELME. Tragique? Ne m'angoisse pas plus longtemps, coquin, et dis-moi ce que c'est...

MASCARILLE. Ah! monsieur Anselme, votre fils...

ANSELME. Eh bien? mon fils?

MASCARILLE. Comme je venais lui apprendre votre heureux retour, je le trouvai, les bras étendus, dans un fauteuil...

ANSELME. A son dernier souffle peut-être?

MASCARILLE. Oui, au dernier souffle qu'il faisait rendre à une bouteille de vin de Hongrie. — « Réjouissez-vous, monsieur Lélio, telles furent mes paroles;

aujourd'hui même a eu lieu le retour de votre père, par vous ardemment désiré. » — « Quoi? mon père! » Alors de frayeur la bouteille lui tombe des mains; elle se brise en morceau, et le reste précieux coule sur le sol poudreux. « Quoi? s'écrie-t-il de nouveau, mon père de retour? Que va-t-il m'arriver? » — « Ce que vous avez mérité, lui dis-je. » — Il bondit, s'élance à la fenêtre qui donne sur le canal, l'ouvre violemment...

ANSELME. Et se précipite...

MASCARILLE. Et regarde quel temps il fait... « Vite, mon poignard!... » Je ne voulais pas lui donner le poignard, parce qu'on a vu de grands malheurs arriver avec un poignard. — « Que voulez-vous faire de ce poignard, monsieur Lélio? » — « Ne me retiens pas, ou... » Ce *ou* sonna d'une si terrible façon que, de terreur, je lui donnai le poignard. Il le prend, et...

ANSELME. Et s'ôte la vie?

MASCARILLE. Et...

ANSELME. Ah! malheureux père que je suis!

SCÈNE XVIII

LÉLIO, près du lieu de la scène, LES PRÉCÉDENTS

MASCARILLE. Et il le rejette. « Viens, crie-t-il, Mascarille. Mon père est irrité contre moi et sa colère me tourmente. Je ne veux pas vivre plus longtemps sans me réconcilier avec lui. » Il franchit les escaliers, il s'élance comme un trait vers la maison, et, pas loin d'ici, se jette... (*Pendant que Mascarille dit ces mots, et qu'Anselme est tourné vers lui, Lélio tombe de l'autre côte à ses pieds.*) aux pieds de son père...

LÉLIO. Pardonnez-moi, mon bon père, d'avoir voulu par ce moyen m'assurer que votre cœur était encore susceptible à mon égard de quelque miséricorde. Le triste accident dont vous étiez inquiet à mon endroit arrivera certainement, s'il me faut me relever sans

avoir obtenu votre pardon. Je reconnais que je ne suis pas digne de votre affection, mais, sans elle je ne vivrai pas non plus. Jeunesse et inexpérience peuvent faire beaucoup pardonner...

PHILTO. Laisse-toi émouvoir, Anselme.

STALÉNO. Je vous implore aussi pour lui : il se corrigera.

ANSELME. Si je pouvais le croire. Relève-toi. Je veux encore une fois en faire l'essai. Mais si tu fais encore un tour de débauché, je ne t'aurai rien pardonné, et la plus légère extravagance que tu commets entraînera à sa suite la punition de toutes les autres.

MASCARILLE. Cela est juste.

ANSELME. Quant à ce drôle de Mascarille, envoie-le sur-le-champ au diable.

MASCARILLE. Ceci est injuste!... Enfin, que vous me chassiez ou que vous me gardiez, cela m'est égal : pourvu que vous me payiez au préalable la somme que je vous ai prêtée depuis sept ans, et que, par générosité, je consentais encore à vous prêter pour dix années.

FIN DU TRÉSOR

LE LIBERTIN

PERSONNAGES

ADRASTE, le libertin.
THÉOPHANE, jeune ecclésiastique protestant.
LISIDOR.
JULIANE, } filles de Lisidor.
HENRIETTE, } filles de Lisidor.
DAME PHILANE.
ARASPE, cousin de Théophane.
JEAN.
MARTIN.
LISETTE.
UN CHANGEUR.

La scène se passe dans un salon.

LE LIBERTIN [1]

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1749

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ADRASTE, THÉOPHANE

THÉOPHANE. Vous ne le prendrez pas mal, Adraste, si je finis par me plaindre de la hautaine indifférence que vous ne cessez de me montrer? Depuis un mois déjà nous sommes dans la même maison, et nous attendons le même bonheur, que deux aimables sœurs doivent nous donner. Pensez-vous cependant, Adraste, que nous pouvons encore être invités d'une manière plus urgente à nous aimer et à faire entre nous amitié de frères? Combien de fois n'ai-je pas insisté sur ce point?...

ADRASTE. Et chaque fois vous avez vu que je ne veux pas m'y engager. Amitié? Amitié entre nous?... Savez-vous, vous demanderai-je, ce que c'est que l'amitié?

THÉOPHANE. Si je le sais?

ADRASTE. On est surpris par toute demande à laquelle

(1) *Libertin* a ici le sens de l'expression moderne : esprit-fort. Nous avons employé le mot du dix-huitième siècle.

on ne s'attend pas. Bien, vous le savez. Mais ma manière de penser et la vôtre, les connaissez-vous donc aussi?

THÉOPHANE. Je vous comprends. Ainsi donc, peut-être devons-nous être ennemis?

ADRASTE. Vous m'avez joliment compris! N'y a-t-il donc pas de milieu? N'y a-t-il donc pour l'homme qu'une alternative, aimer ou haïr? Restons indifférents l'un à l'égard de l'autre. Et je sais que c'est là aussi votre propre désir. Permettez-moi au moins de vous enseigner la sincérité.

THÉOPHANE. J'attends. Mais m'enseignerez-vous toutes les perfections de cette vertu?

ADRASTE. D'abord demandez-vous à vous-même, si toutes ses perfections vous sont connues.

THÉOPHANE. Certainement. Et pour vous montrer que votre futur élève a quelque habileté sur la matière; voulez-vous bien m'en laisser faire un essai?

ADRASTE. Très volontiers.

THÉOPHANE. A la condition que mon essai ne sera pas un chef-d'œuvre. Écoutez donc, Adraste. — Mais permettez-moi de commencer par une flatterie à mon endroit. Je n'ai jamais jusqu'ici trouvé personne de digne de mon amitié; j'ai été circonspect; j'ai été avare de mon amitié. Vous êtes le premier auquel je l'ai offerte; et vous êtes le seul que je veuille obliger à l'accepter... En vain votre regard dédaigneux me dit que je n'y réussirai pas. Si, j'y réussirai. Votre propre cœur m'en est garant; votre propre cœur, Adraste, lequel est infiniment meilleur que votre esprit ne le souhaiterait peut-être, lui qui s'est amouraché de certaines opinions d'éblouissante apparence.

ADRASTE. Je hais les louanges, Théophane, et particulièrement celles qui sont données à mon cœur aux dépens de mon esprit. Je ne sais pas précisément par quelles faiblesses (mais ce doit être par des faiblesses), mon cœur vous plaît tant; mais ce que je sais, c'est que je ne serai tranquille que lorsque, avec l'aide de mon esprit, je les aurai réprimées.

THÉOPHANE. J'ai à peine commencé la preuve de ma sincérité, et déjà votre susceptibilité se cabre. Je n'irai pas plus loin...

ADRASTE. Allez aussi loin que vous voudrez. Veuillez continuer.

THÉOPHANE. De vrai?... Votre cœur est donc le meilleur qu'on puisse trouver. Il est trop bon pour être l'esclave de votre esprit, que le nouveau, l'étrange a ébloui, qu'une apparence de solidité entraîne à de brillantes erreurs, et qui, par l'attrait que celles-ci renferment, veut vous entraîner de toutes ses forces à ce qui ne peut être que mauvais et contraire à la vertu. Appelez cela, comme vous voudrez : libre-pensée, esprit fort, déisme, ou, si vous ne voulez pas prostituer d'honorables dénominations, appelez-le : philosophisme ; c'est là une monstruosité, c'est là la perte de l'humanité. Et vous, Adraste, vous que la nature a désigné pour un de ses ornements, vous qui ne devriez obéir qu'à vos propres sentiments, pour en arriver là, vous déshonorez à dessein tout ce qu'il y a en vous de noble et de grand. Vous vous ravalez avec réflexion de toute votre hauteur au niveau de la tourbe des libertins, pour obtenir parmi eux une renommée, auprès de laquelle je préférerais choisir tous les déshonneurs du monde.

ADRASTE. Vous vous oubliez, Théophane, et si je ne vous interrompais pas, vous finiriez pas croire que vous vous trouvez sur un terrain où vous pourriez sans encombre bavarder tranquillement des heures entières.

THÉOPHANE. Non, Adraste, ce n'est pas un sermonneur importun que vous interrompez ; songez-y, ce n'est qu'un ami que vous interrompez, — je prends ce titre malgré vous,— qui avait à s'acquitter d'une preuve de franchise.

ADRASTE. Et qui m'a servi une preuve de son adulation ; — mais d'une adulation déguisée, d'une adulation qui se revêt d'une certaine aigreur, pour en paraître d'autant moins une adulation. — Vous en arriverez à ce que je vous méprise. — Si vous connaissiez la sincérité, vous m'auriez dit en face tout ce que vous pensez

de moi dans votre cœur. Votre bouche ne m'aurait point prêté un bon côté que votre intime conviction ne m'accorde pas. Vous m'auriez directement injurié, comme un scélérat qui ne cherche à se soustraire à la religion, qu'afin de pouvoir plus sûrement s'adonner à ses passions. Et, pour vous exprimer plus pathétiquement, vous m'auriez appelé gibier d'enfer, démon incarné. Vous n'auriez épargné aucune malédiction; bref, vous vous seriez montré tel qu'un théologien doit se montrer contre les contempteurs de sa superstition, ou même de son autorité.

THÉOPHANE. Je suis atterré. Quelles idées avez-vous là?

ADRASTE. Des idées que j'ai recueillies de mille exemples. — Mais nous allons trop loin. Je sais ce que sais, et j'ai depuis longtemps appris à distinguer le masque du visage; c'est une farce de carnaval : plus beau le masque, plus laid le visage.

THÉOPHANE. Vous voulez dire par là?..

ADRASTE. Je ne veux dire qu'une chose : c'est que j'ai jusqu'ici trop peu de raisons, de réduire à votre guise la généralité de mon opinion sur les membres de votre ordre. J'ai trop longtemps, en pure perte, cherché une exception, pour espérer trouver la première en vous. Il faudrait que je vous connusse depuis plus longtemps, il faudrait que je vous eusse connu dans des circonstances différentes, pour...

THÉOPHANE. Pour reconnaître la sincérité de mon visage et pour ne pas le prendre pour un masque. Bien! Mais comment pouvez-vous en arriver à cette opinion plus vite qu'à me juger digne de votre commerce plus intime? Faites de moi votre ami, et mettez-moi à l'épreuve...

ADRASTE. Doucement! L'épreuve viendrait trop tard, si je vous avais déjà choisi pour mon ami. Je crois que l'épreuve doit passer d'abord.

THÉOPHANE. Il y a des degrés dans l'amitié, Adraste, et je ne réclame pas encore le plus intime.

ADRASTE. Bref, vous n'êtes pas même apte au moins intime.

THÉOPHANE. Je n'y suis pas apte? Où gît l'impossibilité?

ADRASTE. Connaissez-vous bien, Théophane, un livre qu'il faut nommer le livre des livres; qui contient tous nos devoirs, qui nous apprend les préceptes les plus certains sur toutes les vertus? Et cependant il ne contient pas un mot de méditation sur l'amitié.

THÉOPHANE. Je vous vois venir, Adraste. A quel *Collin* avez-vous emprunté cette pauvre défunte d'objection?

ADRASTE. Emprunté ou trouvé moi-même? c'est tout un. C'est un pauvre esprit que celui qui rougit d'emprunter des vérités.

THÉOPHANE. Des vérités?... Vos autres vérités sont-elles aussi bonnes? Pouvez-vous m'écouter un instant?

ADRASTE. Prêcher de nouveau?

THÉOPHANE. Ne m'y forcez-vous pas? Ou voudriez-vous qu'on laissât sans réponse vos moqueries superficielles, afin qu'elles parussent de la sorte être sans réplique?

ADRASTE. Et qu'y pouvez-vous donc répondre?

THÉOPHANE. Ceci. Dites-moi seulement si l'amour est au dessous de l'amitié, ou l'amitié au dessous de l'amour. L'amitié sans aucun doute. Celui donc qui commande l'amour dans son immense étendue, celui-là ne commande-t-il pas aussi l'amitié? Je dois le croire; et il est si peu vrai que notre législateur n'ait pas cru l'amitié digne de son commandement, qu'il a plutôt établi la doctrine d'une amitié universelle.

ADRASTE. Vous lui imputez des absurdités. Une amitié universelle? Qu'est-ce là? Mon ami doit être l'ami du monde entier!

THÉOPHANE. Il n'y a donc peut-être pour vous rien de l'amitié dans cet accord, dans cet intime attrait de l'un vers l'autre, dans cette chaîne invisible qui attache fortement deux âmes par la pensée et par le vouloir.

ADRASTE. Oui, voilà seulement pour l'amitié.

THÉOPHANE. Cela seulement? Vous vous contredisez donc vous-même.

ADRASTE. Oh! vous autres, vous trouvez partout des contradictions, excepté là où il y en a réellement.

THÉOPHANE. Réfléchissez à ceci. Si cet accord des âmes, spontané sans doute, qui gît en nous dans l'harmonie avec un autre être individuel, constitue seul la véritable amitié : comment pouvez-vous prétendre qu'il soit l'effet d'une loi? Où il se rencontre, il ne doit pas avoir été commandé. Et comment pouvez-vous mettre à la charge de notre législateur d'avoir, dans cette pensée, omis l'amitié? Il nous a ordonné une plus noble amitié, qui se communique d'après les perfections reconnues, qui ne se laisse pas gouverner par la nature, mais qui dirige la nature même.

ADRASTE. Oh! verbiage!

THÉOPHANE. Il faut que je vous dise ceci, Adraste, quand même vous pourriez aussi bien le savoir que moi, et que même vous le sachiez. Que penseriez-vous de moi si je n'essayais pas de détourner de moi, de toutes mes forces, ce soupçon que la religion ferait de moi un contempteur de l'amitié, la religion dont vous pourriez trop volontiers braver un fondement important? Ne me considérez pas d'un air si dédaigneux; ne vous détournez pas de moi d'une si outrageante façon...

ADRASTE. (*A part.*) Vermine de prêtre!

THÉOPHANE. Je vois que vous avez besoin de temps pour réfuter la première répugnance qu'éveille naturellement une réfutation de vos idées favorites... Je vous quitte. J'ai appris d'ailleurs à l'instant qu'un de mes parents est arrivé par la malle-poste. Je vais à sa rencontre et j'aurais l'honneur de vous le présenter. (*Il sort.*)

SCÈNE II

ADRASTE

ADRASTE. Puissé-je ne jamais le revoir! Robes noires, quel est celui de vous qui n'est pas un cagot?... C'est aux prêtres que je dois mon malheur. Ils m'ont serré de près, persécuté, comme si le sang les eût attachés à

moi. Je veux te haïr, Théophane, et tous ceux de ton ordre. — Lui, ce cafard, ce honteux renégat de son intelligence, deviendrait mon beau-frère? — Et mon beau-frère, par Juliane encore?... Par Juliane?... Quelle cruelle destinée me poursuit donc partout? Un vieil ami de mon défunt père me propose une de ses filles. J'accours, et il faut que j'arrive trop tard; et il faut que ce soit celle qui, au premier coup d'œil, avait gagné mon cœur, celle avec qui seule j'aurais pu vivre heureux, que je trouve déjà promise. Ah! Juliane! Tu ne m'étais donc pas destinée, toi, toi que j'aime? Et il me faut me contenter de ta sœur que je n'aime pas?...

SCENE III

LISIDOR, ADRASTE

LISIDOR. Je t'y prends; encore seul, Adraste? Dis-moi donc à quoi peuvent ainsi rêvasser dans leur coin les philosophes. Ce n'est pas que je leur porte envie... Si j'ai bien entendu, tu t'entretenais peut-être bien avec toi-même? Allons, allons! C'est vrai que vous autres, messieurs les rêveurs, vous ne pouvez à coup sûr vous entretenir avec personne de plus sage que vous-mêmes. Mais cependant, nous ne sommes pas des têtes de chat. Je babille avec quiconque sur tous sujets.

ADRASTE. Pardon!

LISIDOR. Certes, avec son pardon! Il ne m'a encore point fait d'offense. — J'aime à voir les gens gaillards. Et que je ne sois pas un honnête homme si je ne me suis pas fait une franche joie d'avoir pour gendre un étourdi tel qu'on te nommait jadis chez toi. Depuis lors tu as grandi, tu as voyagé, tu as vu du pays et des gens. Mais que tu en fusses revenu si complétement changé, cela je ne l'aurais pas supposé. Tu vas maintenant, subtilisant sur ce qui est et sur ce qui n'est pas... sur ce qui pourrait être, si cela pourrait être et encore pourquoi cela ne pourrait pas être; — sur

la nécessité, sur la demi-nécessité et sur la complète nécessité, et sur la nécessité nécessaire; — sur les *a*... les *a*... comment s'appellent ces petites machines qui voltigent dans les rayons du soleil? Sur les *a*... les *a*... Dis donc, Adraste...

ADRASTE. Sur les atomes, voulez-vous dire.

LISIDOR. Oui, oui, sur les atomes, sur les atomes. On les appelle ainsi parce qu'on en peut d'un souffle bouleverser tout un millier.

ADRASTE. Ha! ha! ha!

LISIDOR. Tu ris, Adraste? Certes, mon gars, il ne faut pas que tu croies que je n'entende absolument rien à ces choses. Je vous ai, Théophane et toi, assez souvent entendus disputer là-dessus. Je retiens pour moi le meilleur. Quand vous vous prenez aux cheveux je pêche alors en eau trouble. Alors il tombe mainte miette qui ne peut servir à aucun de vous et qui est pour moi. Je ne puis pas par là exciter votre jalousie : car ma richesse ne me vient pas que d'un seul d'entre vous. Je te prends ceci, mon cher Adraste, je prends cela à Théophane, et je m'en compose ensuite un tout...

ADRASTE. Qui doit être parfaitement hétérogène.

LISIDOR. Comment cela?

ADRASTE. Vous mêlez le jour avec la nuit quand vous confondez mes idées avec celles de Théophane.

LISIDOR. Eh bien, alors, il en sort un agréable crépuscule. — Et, en général, il n'est pas vrai que vous soyez si divisés d'opinions. Imaginations! Imaginations! Combien de fois ne vous ai-je pas donné raison à tous deux en même temps! Je ne suis d'ailleurs que trop convaincu que tous les gens croient de même.

ADRASTE. Devraient! Devraient! Voilà ce qui est vrai.

LISIDOR. Eh bien, voyez-vous! Quelle distinction? Croire ou devoir croire, cela revient au même. Qui peut ainsi mesurer tous les mots au compas?... Et je gage qu'une fois que vous serez beaux-frères, aucun œuf ne pourra être plus semblable à un autre...

ADRASTE. Que moi à Théophane, et Théophane à moi?

LISIDOR. Certainement. Ne savez-vous ce que c'est que d'être parents ensemble! Par la parenté, celui qui est large d'un pouce et celui qui est large d'un pouce s'ajoutent. Et large d'un pouce, et encore large d'un pouce, cela fait large de deux pouces; et large de deux pouces... Que je sois un coquin, si vous serez divisés!.. Mais rien au monde ne pourrait me causer autant de joie que de voir que mes filles vous convinssent aussi parfaitement. Juliane est femme de pasteur née; et Henriette... Il ne se pourrait trouver dans toute l'Allemagne une femme qui vous convînt mieux, Adraste. Jolie, vive, adroite, elle chante, elle danse, elle joue; bref, elle est ma fille préférée. Juliane en échange est la chère et sainte naïveté.

ADRASTE. Juliane? Ne dites pas cela. Ses perfections peut-être frappent moins les yeux. Sa beauté n'éblouit pas, mais elle sort du cœur. On se laisse volontiers enchaîner par ses charmes modestes, et l'on se courbe avec réflexion sous son joug, qu'une autre nous imposerait par une joyeuse étourderie. Elle parle peu, mais aussi sa moindre parole est pleine de sens.

LISIDOR. Et Henriette?

ADRASTE. C'est vrai, Henriette sait s'exprimer. Mais Juliane, elle aussi, ne le pourrait-elle pas, si elle le voulait, et si elle ne préférait la vérité et le sentiment à cet éclat de parade? Toutes les vertus semblent s'être donné rendez-vous dans son âme.

LISIDOR. Et Henriette?

ADRASTE. Loin de ma pensée de vouloir ôter à Henriette une de ses vertus. Mais il y a en elle un certain dehors qui les ferait difficilement supposer, si l'on n'avait pas d'autres raisons d'y croire. Mettez à côté l'aménité, la modestie naturelle, la gaîté calme de Juliane...

LISIDOR. Et d'Henriette?

ADRASTE. D'Henriette, les agréments incultes, la hardiesse abandonnée, les joyeux ravissements, tranchent complétement avec les qualités intérieures de sa sœur. Mais Juliane y gagne...

LISIDOR. Et Henriette?

ADRASTE. N'y perd rien. Seulement Juliane...

LISIDOR. Oh! oh! Monsieur Adraste, je ne suppose pas que vous soyez aussi atteint de cette folie, qui ne fait reconnaître aux gens, pour beau et bon, que ce qu'ils ne doivent pas avoir. Quel diable vous tient donc, pour tant louer Juliane?

ADRASTE. C'est sans conséquence. Je n'ai voulu que montrer que mon amour pour mon Henriette ne me rend pas aveugle sur la supériorité de sa sœur.

LISIDOR. Bien, bien! S'il en est ainsi, passe encore. C'est certes aussi une bonne enfant que Juliane. Sa grand'mère l'aime comme la prunelle de ses yeux. Et la bonne vieille a dit mille fois que c'était la joie que lui donnait sa Juliette, qui la retenait à la vie.

ADRASTE. Ah!

LISIDOR. Cela a l'air d'un soupir. Que diable te prend-il? Fi! un jeune homme en bonne santé, qui tous les quarts d'heure peut prendre femme, s'en va soupirer? Économise tes soupirs, jusqu'à ce que tu aies femme.

SCÈNE IV

JEAN, ADRASTE, LISIDOR

JEAN. Psitt! Psitt!

LISIDOR. Eh bien! eh bien!

JEAN. Psitt! Psitt!

ADRASTE. Qu'y a-t-il?

JEAN. Psitt! Psitt!

LISIDOR. Psitt! Psitt! C'est maître Jean. Le coquin ne peut-il pas approcher?

JEAN. Psitt, monsieur Adraste, un mot en confidence.

ADRASTE. Alors, viens ici.

JEAN. En confidence, monsieur Adraste.

LISIDOR. (*Allant à lui.*) Eh bien! Que veux-tu?

JEAN. (*Passant de l'autre côté.*) Psitt! monsieur Adraste, rien qu'un petit mot, tout à fait en confidence!

ADRASTE. Viens-t'en ici, et parle.

LISIDOR. Parle, parle! Qu'est-ce que le gendre pourrait avoir que le beau-père ne pût pas entendre?

JEAN. Monsieur Adraste! (*Il le tire de côté par la manche.*)

LISIDOR. Drôle, tu veux à toute force m'éloigner. Parle donc, parle, je m'en vais.

JEAN. Oh! c'est trop de politesse. Si vous voulez vous retirer un instant, là dans le coin, vous pourrez bien rester.

ADRASTE. Demeurez donc, je vous en prie.

LISIDOR. Eh bien, si vous croyez... (*Il revient vers eux.*)

ADRASTE. Allons, dis-moi, que veux-tu?

JEAN. (*Voyant que Lisidor s'est rapproché.*) Rien.

ADRASTE. Rien?

JEAN. Rien, rien du tout.

LISIDOR. Le petit mot en confidence, l'as-tu déjà oublié?

JEAN. Parbleu! vous êtes ici! Je pensais que vous étiez là dans le coin.

LISIDOR. Imbécile, le coin s'est rapproché.

JEAN. En cela, il a eu bien tort.

ADRASTE. Ne m'arrête pas plus longtemps, et parle.

JEAN. Monsieur Lisidor, mon maître se fâchera.

ADRASTE. Je n'ai rien de secret pour lui, parle...

JEAN. Ni moi non plus, je n'ai rien de secret pour vous.

LISIDOR. Gibier de potence, il faut que je fasse à ta guise... Je m'en vais dans ma chambre, Adraste, si vous voulez venir me rejoindre...

ADRASTE. Je vous suis à l'instant.

SCÈNE V

JEAN, ADRASTE

JEAN. Est-il dehors?

ADRASTE. Qu'as-tu donc à me dire? Je gage que c'est peu de chose, et le vieux va s'imaginer que ce sont des affaires pendables.

JEAN. Peu de chose!... En un mot, monsieur Adraste, nous sommes perdus. Et vous pouviez demander que je le disse en présence de Lisidor?

ADRASTE. Perdus! Et comment donc? Explique-toi.

JEAN. Qu'est-il besoin d'explication? Bref, nous sommes perdus. Mais je ne me suis jamais si peu imaginé d'avance que vous voulussiez le faire entendre à votre futur beau-père lui-même...

ADRASTE. Mais fais-le moi donc entendre, à moi...

JEAN. Vraiment, il aurait pu d'un seul coup perdre l'envie de le devenir... Un tel trait!

ADRASTE. Eh bien! quel trait donc? Combien de temps me martyriseras-tu encore?

JEAN. Un damné trait... Oui, oui; si le domestique n'était pas souvent plus circonspect que le maître, il se produirait souvent de jolies choses.

ADRASTE. Drôle...

JEAN. Oh! oh! Est-ce pour me remercier? Si pourtant je l'avais seulement dit, tandis que le beau-père était là. Nous aurions vu! nous aurions vu!...

ADRASTE. Ce que l'un ou l'autre te...

JEAN. Ha! ha! Il n'est plus de l'un ou de l'autre. Je sais certes bien que vous voulez parler du diable, et qu'il n'y en a point. J'aurais peu appris de vous, si je ne faisais pas ça... de tout l'enfer.

ADRASTE. Je crois que tu joues à l'esprit-fort. Un honnête homme pourrait renoncer à l'être, en voyant qu'un tel chiffonnier que toi voulût l'être aussi... Mais

je te défends maintenant de m'en dire un mot. Je sais certes que ce n'est rien.

JEAN. Je ne devrais pas vous le dire? Je devrais ainsi vous laisser courir à votre perte? Nous allons voir.

ADRASTE. Sors de devant mes yeux.

JEAN. Patience seulement... Vous vous rappelez peut-être bien à peu près comment vous avez laissé vos affaires au logis?

ADRASTE. Je n'en veux rien savoir.

JEAN. Je ne vous en dis encore rien non plus... Vous vous rappelez peut-être bien à peu près la lettre de change que vous avez souscrite, il y a plus d'une année, à M. Araspe?

ADRASTE. Silence, je n'en veux pas entendre parler.

JEAN. Parce que vous voulez l'oublier sans doute? Si vous pouviez seulement le payer de cette façon!... Mais savez-vous donc aussi qu'elle est échue?

ADRASTE. Je sais que cela ne te regarde pas.

JEAN. Aussi, là-dessus me tairai-je en me mordant les lèvres... Vous pensez à coup sûr : « De là-bas la distance est bonne, et M. Araspe ne viendra pas me découvrir jusqu'ici... » Mais qu'en diriez-vous si, le sieur Araspe, je...

ADRASTE. Eh bien, quoi?

JEAN. Si je l'avais vu à l'instant descendre de la malle-poste?

ADRASTE. Que dis-tu? Quelle surprise?..

JEAN. Pour moi aussi quand je le vis.

ADRASTE. Tu as vu Araspe? Araspe est ici?

JEAN. Monsieur, je me suis mis sur le pied de reconnaître au premier coup d'œil vos créanciers, comme les miens; oui, je les sens déjà, quand ils ne sont encore qu'à cent pas de moi.

ADRASTE. (*Après avoir réfléchi.*) Je suis perdu!

JEAN. Ç'a été mon premier mot.

ADRASTE. Que faire?

JEAN. Le mieux serait de faire nos paquets et de filer.

ADRASTE. Impossible.

JEAN. Eh bien, alors, mettez-vous en état de payer.

ADRASTE. Je ne le puis : la somme est trop forte.

JEAN. Oh ! c'était manière de parler... Vous songez?

ADRASTE. Mais qui sait aussi si c'est directement pour moi qu'il est venu. Il peut avoir d'autres affaires.

JEAN. Eh bien, alors, par la même occasion, il poussera son affaire avec vous. Nous serons donc dans tous les cas poursuivis.

ADRASTE. Tu as raison... Ce serait à rendre enragé, lorsque je songe à tous les tours qu'une destinée injuste ne cesse de me jouer... mais contre qui est-ce que je murmure? Contre un sourd hasard? Contre un sort aveugle qui nous accable sans discernement et sans prévoyance! Ah! misérable vie!

JEAN. Oh! laissez-moi donc ces injures contre la vie. Pour un tel rien, vous brouiller avec elle, ce serait couard!

ADRASTE. Alors conseille-moi donc, puisque tu considères la chose comme un rien.

JEAN. Sérieusement ne trouvez-vous aucun moyen?... J'arriverai à ne plus vous regarder comme ce grand esprit pour lequel je vous ai pourtant jusqu'alors toujours pris. Vous ne voulez pas vous en aller, vous ne pouvez pas payer. Que reste-t-il donc?

ADRASTE. Me laisser poursuivre.

JEAN. Oh! fi! Voici à quoi, moi, je penserais tout d'abord, quand même je pourrais payer...

ADRASTE. Et à quoi donc!

JEAN. Prêter serment que vous ne devez pas.

ADRASTE. (*Avec un mépris amer.*) Coquin!

JEAN. Quoi? Que suis-je? Un conseil si fraternel?

ADRASTE. Oui, un conseil fraternel que tu ne devrais donner qu'à tes frères, qu'aux gens de ton espèce.

JEAN. Êtes-vous Adraste? Ne vous ai-je jamais peut-être entendu railler le serment?

ADRASTE. Le serment, en tant que serment, mais non en tant que simple affirmation de sa parole. Celui-ci doit être sacré pour un honnête homme, lors même qu'il n'y a ni Dieu, ni châtiment. Je rougirais à toujours d'avoir renié ma signature, et je ne pourrais

plus sans mépris pour moi-même, à l'avenir tracer mon nom.

JEAN. Superstitions sur superstitions! Vous les avez mises dehors par une porte, et vous les laissez rentrer par l'autre.

ADRASTE. Silence! J'ai assez de ton infâme bavardage. Je vais à la recherche d'Araspe. Je lui ferai des représentations, je lui parlerai de mon mariage et je lui promettrai intérêts des intérêts... Peut-être le trouverai-je à la poste?

JEAN. Peut-être... Il y va le pauvre diable. Chez lui la langue tourne assez bien; mais s'il lui arrive d'être dans le cas de prouver par des faits ce qu'il croit, il tremble, la vieille femme! A la bonne heure, celui qui peut vivre aussi d'après ses convictions! Il en retire encore quelque profit. Il faudrait que je fusse à sa place. Mais voyons où il est.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

LISETTE. Avant tout, mes chères mesdemoiselles, avant que j'arrange vos petits différends, établissons à laquelle d'entre vous j'appartiens aujourd'hui. Vous savez bien que votre domination sur moi est à tour de rôle. Car, puisqu'il est impossible de servir deux maîtres, votre très sage papa — faites la révérence, mesdemoiselles, faites la révérence! — votre très sage papa a donc à bon escient voulu m'en exempter et rendre possible l'impossible. Il m'a donné un jour sur deux chacune de vous pour principale maîtresse : de telle sorte qu'un jour je suis la modeste servante de la douce Juliane et le lendemain la pimpante Lisette de la vive Henriette. Mais à présent, depuis que les messieurs étrangers sont chez nous...

HENRIETTE. Tu veux dire nos adorateurs...

LISETTE. Oui, oui! vos adorateurs qui seront bientôt vos souverains seigneurs et maîtres... Depuis, dis-je, qu'ils sont chez nous, tout va de travers; je tombe d'une main dans l'autre; et, hélas! notre beau règlement gît avec les travaux d'aiguille, que depuis ce même temps vous n'avez pas regardés, sous la table de nuit. En avant, derechef, le règlement! Pour prononcer une sentence impartiale, il faut d'abord que je sache à laquelle de vous j'appartiens.

HENRIETTE. Nous aurons bientôt régularisé la chose...

Tu te souviens peut-être bien de vendredi dernier, que ma sœur t'a remorquée derrière elle au prêche de l'après-midi; à telle preuve que tu aurais bien voulu venir avec moi à notre métairie. Cette fois-là, tu as été très vive, Juliane...

JULIANE. Aurais-je peut-être d'après vous fait une démarche inutile à une âme honnête?

HENRIETTE. Lisette...

LISETTE. Silence, mademoiselle Henriette, ne bavardons pas devant la porte, ou...

HENRIETTE. Petite, ne menace pas. Tu sais bien que j'ai une bonne conscience.

LISETTE. Moi aussi... Cependant ce n'est pas une raison de bavarder sans trève ni merci... Bien! Je songe au vendredi. C'était le dernier jour de notre règlement; car c'est le soir même que Théophane arriva.

HENRIETTE. Donc, avec la permission de ma sœur, aujourd'hui tu es à moi.

JULIANE. Sans contredit.

LISETTE. Hop, ça! Mam'selle. Aujourd'hui je suis à vous. Hop, ça!

JULIANE. Est-ce là ton cri de guerre sous son drapeau?

LISETTE. Maintenant, sans plus de délais, racontez-moi votre différend. — Pendant ce temps je vais donner à ma figure l'air magistral.

JULIANE. Un différend? Un grave différend? Vous folâtrez toutes deux... je ne veux plus rien en entendre.

HENRIETTE. En vérité? Tu ne veux pas te laisser juger : preuve évidente que tu as tort... Écoute seulement, Lisette, nous nous sommes querellées à propos de nos adorateurs. J'appelle toujours ainsi les choses, qu'il en sorte ensuite ce qu'il voudra.

LISETTE. C'était là ma pensée. Sur quoi d'autre deux bonnes sœurs pourraient-elles d'ailleurs aussi se quereller? Il est fâcheux certainement d'entendre mépriser son futur chef.

HENRIETTE. Flux de paroles! tu donnes, petite, tout à fait à gauche. Aucune de nous n'a méprisé l'adorateur

de l'autre; mais notre querelle venait de ce que l'une grandit trop l'adorateur de l'autre, — je dis de nouveau : adorateur !

LISETTE. Voilà une nouvelle espèce de querelle ! Vraiment, une nouvelle espèce !

HENRIETTE. Y contrediras-tu, Juliane?

JULIANE. Oh! exempte-moi de répondre là-dessus.

HENRIETTE. N'espère aucune exemption si tu ne désavoues pas... Dis, Lisette, as-tu déjà comparé nos chers petits futurs maris? Que t'en semble? Juliane met très bas son pauvre Théophane, comme s'il était un petit monstre.

JULIANE. Méchante sœur! Quand ai-je fait cela? Peux-tu, d'une remarque faite en passant, que tu n'aurais même pas dû relever, tirer de telles conséquences?

HENRIETTE. Je vois qu'on t'irrite en te forçant à parler. — Une remarque en passant, comme tu dis. Pourquoi disputes-tu donc sur sa solidité?

JULIANE. Tu as certes de folles expressions ! N'as-tu pas toi-même commencé toute l'affaire? Je croyais te flatter, en nommant ton Adraste l'homme le plus considéré qui fût jamais. C'est me remercier pour mes idées que tu aurais dû, au lieu de me contredire.

HENRIETTE. Vois comme tu es étonnante ! Ma contradiction était-elle autre chose qu'un remercîment? Et comment pouvais-je te remercier d'une manière plus expressive qu'en te rendant une louange imméritée sur ton Théophane?...

LISETTE. Elle a raison !

JULIANE. Non, elle n'a pas raison. Car c'est là précisément ce qui m'a irritée. Doit-elle avec moi prendre tant de détours de gamin? N'était-ce pas ainsi me prendre pour une petite fillette joueuse qui lui aurait dit : Ta poupée est la plus jolie, et à qui elle devait répondre pour ne pas la fâcher : Non, la tienne est la plus jolie?

LISETTE. Eh bien, elle a raison.

HENRIETTE. Va donc ! Tu fais un joli juge. As-tu donc oublié déjà qu'aujourd'hui tu m'appartiens?

LISETTE. C'est une raison d'être plus sévère à votre endroit, afin de ne pas paraître partiale.

JULIANE. Crois seulement que je sais estimer de meilleures qualités dans un homme que ses formes. Et il me suffit de trouver ces meilleures qualités dans Théophane. Son esprit...

HENRIETTE. Dont il n'est pas question. Nous en sommes au physique; et celui de Théophane est plus beau, quoi que tu en dises. Adraste est plus élancé; il a un plus joli pied : je n'ai rien à dire contre. Mais venons-en à la figure...

JULIANE. Je ne me suis jamais arrêtée à ces détails.

HENRIETTE. C'est là justement ton tort. Quelle hauteur, quel mépris de tous les autres ne paraissent-ils pas sur le visage d'Adraste! Tu appelleras cela : noblesse; mais le rendras-tu beau pour cela? C'est en vain que les traits de son visage sont si réguliers : sa fatuité et sa manie de raillerie y ont imprimé de certains plis qui, à mes yeux, le rendent tout à fait laid. Mais je saurai les faire disparaître, laisse seulement passer la lune de miel... Ton Théophane au contraire a le visage du monde le plus aimable. Il y règne une bienveillance qui ne se dément jamais...

JULIANE. Ne me dis donc rien de ce que j'ai remarqué aussi bien que toi. Mais justement cette bienveillance de Théophane n'est pas autant le propre de son visage, que la conséquence de son calme intérieur. La beauté de l'âme donne des charmes, même à un corps difforme; comme la laideur de l'âme, sur la plus belle structure et sur les plus beaux membres du corps, imprime je ne sais quoi qui éveille une vague antipathie. Si Adraste était l'homme pieux qu'est Théophane, si son âme était aussi éclairée des rayons de la vérité qu'il s'efforce de méconnaître, ce serait un ange parmi les hommes, tandis que maintenant c'est à peine un homme parmi les hommes. Ne t'irrite pas, Henriette, de ce que je parle de lui avec tant de mépris. S'il tombe entre bonnes mains, il peut devenir tout ce qu'il n'est pas mainte-

nant parce qu'il n'a jamais voulu l'être. Ses idées sur l'honneur, sur la justice naturelle, sont parfaites...

HENRIETTE. (*Railleusement.*) Oh! tu le mets aussi trop bas... Mais sérieusement, ne puis-je pas dire à présent, que c'est toi qui me prends pour une petite fille joueuse? Je ne puis donc pas être contentée par toi à son sujet. Il est ce qu'il est, et juste assez bon pour moi. Tu parles de bonnes mains dans lesquelles il faudrait qu'il tombât, pour qu'on en fît quelque chose. Dès lors qu'il est tombé dans les miennes, il ne changera pas. Me régler sur lui, ce sera là mon seul artifice pour nous rendre la vie facile. Seulement il devra se défaire de ses airs peu sympathiques, et je lui citerai pour modèle les airs de ton Théophane.

JULIANE. Encore Théophane et ses airs bienveillants?

LISETTE. Silence, mademoiselle...

SCÈNE II

THÉOPHANE, JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

HENRIETTE. (*Elle s'élance à la rencontre de Théophane.*) Venez donc, Théophane, venez! Pourrez-vous croire que j'ai été obligée de prendre votre parti contre ma sœur? Admirez mon désintéressement. Je vous ai porté aux nues, quoique cependant je susse que vous n'êtes pas pour moi, mais que vous êtes destiné à ma sœur qui n'apprécie pas votre mérite. Songez seulement qu'elle soutient que vous n'êtes pas aussi beau qu'Adraste. Je considère cependant Adraste avec les yeux d'une amante, c'est à dire que je me le fais encore cent fois plus beau qu'il n'est; mais ne lui redites rien de mes réflexions. Elle dit, il est vrai, que du côté de l'esprit vous auriez plus de charmes; mais nous autres femmes, que savons-nous de l'esprit?

JULIANE. La babillarde! Vous la connaissez, Théophane; ne la croyez pas.

THÉOPHANE. Moi, ne pas la croire, très belle Juliane? Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser dans cette délicieuse conviction — que vous avez parlé si avantageusement de moi?... Merci, très charmante Henriette, pour votre défense; merci d'autant plus que je suis fortement convaincu qu'il vous a fallu défendre une mauvaise cause. Mais...

HENRIETTE. Oh! Théophane, je n'exige pas que vous me donniez raison. C'est une certaine autre personne...

JULIANE. Laissez-moi vous dire la justice de cette autre personne, et vous connaîtrez ainsi, j'espère, Théophane, mes pensées...

THÉOPHANE. N'en agissez pas avec moi, très chère Juliane, comme avec un étranger. N'employez aucune justification : à cette explication je perdrais davantage... Sur les livres, dans un étroit et poudreux cabinet d'étude, on oublie très facilement le soin de son corps; et le corps, vous le savez, demande autant de soin que l'âme, pour que tous deux aient les qualités dont ils sont susceptibles. Adraste a été élevé dans le grand monde. Il a tout ce qui rend le grand monde aimable...

HENRIETTE. Et si c'étaient-là des défauts?

THÉOPHANE. Je n'ai pas le moins du monde voulu faire cette remarque... Mais un moment de patience! Un grand esprit ne peut pas toujours s'abandonner à ces défauts; Adraste finira par reconnaître la petitesse de ce grand monde, qui ne se trahit que beaucoup trop par le vide qu'il laisse après lui dans notre cœur. Je suis si sûr de sa conversion que je l'aime d'avance à cause de cela... Combien vous vivrez heureuse avec lui, heureuse Henriette!

HENRIETTE. Jamais Adraste ne parle aussi noblement de vous, Théophane.

JULIANE. Voilà de nouveau une bien vilaine remarque, ma chère sœur... Que veux-tu, en disant cela à Théophane? Il vaut mieux en tout temps ne pas savoir qui parle mal de nous. La connaissance de nos calomniateurs jette contre eux, même dans le cœur le plus ma-

gnanime, un sorte d'éloignement, qui rend plus difficile encore la réconciliation de ceux-ci avec la personne offensée.

THÉOPHANE. Vous me charmez, Juliane. Mais n'ayez aucune crainte. L'effort que j'aurai fait sur moi-même pour juger mieux Adraste, qui maintenant me méprise, fera tôt ou tard éclater mon triomphe. Ne gâterais-je pas en entier ce triomphe en voulant prendre quelque pique contre lui ? Il ne s'est pas encore donné la peine de m'étudier de près. Peut-être trouverais-je un moyen de l'y amener... Mais quittons à présent ce sujet, et permettez-moi de vous annoncer un de mes plus intimes parents et amis, qui s'est fait un plaisir de venir ici me surprendre...

JULIANE. Un parent?

HENRIETTE. Et qui est-il?

THÉOPHANE. Araspe.

JULIANE. Araspe?

HENRIETTE. Oh, mais, c'est parfait. Où est-il donc?

THÉOPHANE. Il arrive à l'instant, et m'a promis de me suivre sans retard.

HENRIETTE. Papa le sait-il déjà ?

THÉOPHANE. Je ne crois pas.

JULIANE. Et grand'maman?

HENRIETTE. Viens, ma petite sœur, allons tout de suite leur porter cette joyeuse nouvelle... Tu ne m'en veux pas pourtant ?

JULIANE. Qui pourrait t'en vouloir, câline? Viens seulement.

THÉOPHANE. Permettez-moi de l'attendre ici.

HENRIETTE. Pourvu que vous nous l'ameniez bientôt. Entendez-vous?

SCÈNE III

THÉOPHANE, LISETTE

LISETTE. Je reste, monsieur Théophane, pour vous faire un gros petit compliment. Vraiment, vous êtes l'homme le plus heureux de la terre. Et si M. Lisidor, à ce que je crois, avait encore deux autres filles, elles vous aimeraient toutes quatre.

THÉOPHANE. Qu'est-ce que Lisette entend par là?

LISETTE. J'entends par là qu'il en arriverait de toutes les quatre, ce qu'il est arrivé des deux.

THÉOPHANE. (*Souriant.*) Toujours plus obscur!

LISETTE. Ce n'est pas ce que dit votre sourire... Mais si vous ignorez en réalité vous-même vos mérites, vous n'en êtes que plus digne d'amour. Juliane vous aime : et c'est dans l'ordre, car elle doit vous aimer. C'est dommage seulement que son amour ait une apparence si raisonnable. Mais que dirai-je d'Henriette? Sûrement elle vous aime aussi, et ce qu'il y a de plus désespérant, c'est qu'elle vous aime... d'amour... Et cependant vous ne pouvez les épouser toutes deux à la fois!

THÉOPHANE. C'est sagement pensé, Lisette.

LISETTE. Oui, vraiment, et vous pourriez ensuite m'avoir encore par dessus le marché.

THÉOPHANE. Toujours mieux! Mais je vois, Lisette, que tu as de l'esprit...

LISETTE. De l'esprit? A ce compliment je regrette de ne rien trouver à répondre. A un autre, tel que : Lisette, tu es jolie, j'aurais bien su répondre : monsieur vous plaisantez. Je ne sais pas si cette réponse convient ici aussi.

THÉOPHANE. Sans ambages, Lisette, tu peux me rendre un grand service en me découvrant la véritable pensée de Juliane. Je suis sûr que, dans tes présomptions, tu ne toucheras pas loin du but. Il y a de certaines

choses où l'œil d'une femme est plus pénétrant que cent yeux d'homme.

LISETTE. Damnation! Il est impossible que ce soit dans les livres que vous ayez pu acquérir cette expérience... Mais si vous aviez prêté attention à mes paroles, je vous ai déjà dit ma véritable pensée sur Juliane. Ne vous ai-je pas dit que son amour me semblait avoir une apparence par trop raisonnable? Cela contient tout ce que j'en pense; réflexion, devoir, exquises beautés de l'âme... à vous dire le vrai, à l'encontre de mots si parfaits dans la bouche d'une femme, un homme doit toujours être un peu méfiant. Et encore une petite observation trouve ici place : celle-ci même qu'elle n'a jamais été plus économe de ces jolis mots, que quand monsieur Théophane était seul à la maison.

THÉOPHANE. Vraiment?

LISETTE. (*Après l'avoir considéré un instant*). Monsieur Théophane! monsieur Théophane! Vous dites ce : vraiment, d'une façon... d'une façon...

THÉOPHANE. De quelle façon?

LISETTE. Oh! maintenant l'intonation est changée. Les hommes! Les hommes! Et même les plus pieux... Mais je ne veux pas me laisser tomber dans l'erreur. Depuis qu'Adraste est dans la maison, voulais-je dire, il s'échange de temps à autre, entre Adraste et Juliane, des regards...

THÉOPHANE. Des regards? Tu m'inquiètes, Lisette.

LISETTE. Et cette inquiétude, pouvez-vous l'exprimer d'une manière si tranquille, si tranquille?... Oui, il s'échange entre eux des regards... des regards qui ne diffèrent pas d'un cheveu des regards qui s'échangent de temps à autre entre Henriette et le quatrième...

THÉOPHANE. Et quel quatrième?

LISETTE. Vous ne vous indignerez pas? Si même je vous appelle le quatrième, vous n'en êtes cependant pas moins, à tous les points de vue, le premier.

THÉOPHANE. (*A part.*) La rusée! — Tu me fais rougir de ma curiosité, et je l'ai mérité. Mais tu te trompes fort...

LISETTE. Fi donc! Vous aviez commencé par me faire un si joli compliment, et maintenant vous regrettez tout d'un coup de me l'avoir fait. Il faudrait que je n'eusse pas le moins du monde l'esprit que vous m'attribuiez pour me tromper si fort.

THÉOPHANE. (*Avec inquiétude et distraction.*) Mais où s'arrête-t-il donc?

LISETTE. Mon esprit?... Qu'importe?... Il est aussi incontestable qu'Adraste est assez mal auprès d'Henriette, qu'il ne l'est, qu'Henriette aussi semble se régler sur sa manière d'être. Elle peut tout supporter, excepté d'être peu estimée. Elle sait trop bien l'opinion sur nous d'Adraste, qui ne nous considère comme rien autre que de petits êtres, qui n'ont été créés et mis au monde que pour le plaisir des hommes. C'est là aussi une idée indigne. Mais par là on peut voir dans quelles erreurs impies tombent les gens sans croyance... Eh bien, vous ne m'écoutez plus, monsieur Théophane? Pourquoi êtes-vous si distrait? Pourquoi si inquiet?

THÉOPHANE. Je ne sais pas où mon cousin s'attarde.

LISETTE. Il viendra bien.

THÉOPHANE. Il faut en vérité que j'aille de nouveau à sa rencontre... Adieu, Lisette.

SCÈNE IV

LISETTE

LISETTE. Cela s'appelle vous quitter brusquement la partie... Il n'est peut-être pas irrité que je l'aie un peu tâté? Le brave jeune homme! Mais j'aurai plaisir à voir ce que cela deviendra. Je lui souhaite vraiment tous les bonheurs; et s'il voulait suivre mes conseils, je sais bien ce que je ferais... (*Elle regarde derrière elle.*) Qui vient là, en dehors de l'entrée?... Est-ce eux?... Un couple de très aimables maroufles, que le Jean d'Adraste et le Martin de Théophane : deux vraies copies de leurs maîtres, par les mauvais côtés! De l'un, l'incrédulité a

fait un fripon ; et, de l'autre, la piété a fait un imbécile. Je vais me donner le plaisir de les écouter. (*Elle se retire à l'écart.*)

SCÈNE V

LISETTE à demi cachée derrière une coulisse, JEAN, MARTIN

JEAN. C'est comme je te dis !

MARTIN. Tu me crois donc bien bête. Ton maître, un athée? Fais-le croire à un autre. Il a le même air que toi et moi. Il a mains et pieds, il a bouche en large et nez en long comme un homme; il parle comme un homme; il mange comme un homme ;... et ce serait un athée?

JEAN. Eh bien? Les athées ne sont-ils pas des hommes?

MARTIN. Des hommes? Ha! ha! ha! A présent j'entends bien que tu ne sais pas toi-même ce que c'est qu'un athée.

JEAN. Par le bourreau ! Tu le sauras peut-être mieux, toi! Allons, fais part de ta science à ton ignorant prochain.

MARTIN. Écoute!... Un athée... c'est une engeance de l'enfer qui peut changer mille fois de forme comme le diable. C'est tantôt un fin renard, tantôt un ours féroce,... c'est tantôt un âne, tantôt un philosophe;... c'est tantôt un chien, tantôt un maudit poète. Bref, c'est un monstre qui, pendant sa vie déjà, brûle avec Satan dans la fournaise... une peste de la terre... une exécrable créature... une brute, qui est plus bête qu'une brute;... un mangeur d'âmes... un Antechrist... un horrible monstre...

JEAN. Il a des pieds de bouc, n'est-ce pas? Deux cornes? Une queue?...

MARTIN. Cela se peut... C'est un métis supposé que l'enfer, par... par une impudique accointance avec la sagesse de ce monde, a engendré... c'est... oui, voilà ce

que c'est qu'un athée. Ainsi l'a dépeint notre pasteur qui le connaît d'après de gros livres.

JEAN. Double nigaud!... Regarde-moi donc un peu.

MARTIN. Eh bien?

JEAN. Que vois-tu en moi?

MARTIN. Rien que ce que je puis voir dix fois mieux en moi.

JEAN. Trouves-tu donc en moi quelque chose d'horrible, quelque chose d'atroce? Ne suis-je pas un homme comme toi? Même, t'es-tu jamais aperçu que je fusse renard, âne ou cannibale?

MARTIN. Laissons dans tous les cas l'âne de côté, pour te répondre comme tu désires... Mais pourquoi me demandes-tu cela?

JEAN. Parce que je suis moi-même un athée : c'est à dire un esprit-fort tel qu'il est de mode que soit tout honnête garçon. Tu dis qu'un athée brûle pendant sa vie dans l'enfer. Eh bien, flaire un peu, est-ce que je sens le roussi?

MARTIN. Aussi n'es-tu pas un athée.

JEAN. Je n'en suis pas un?... Ne me fais pas l'affront d'en douter, ou... Mais vraiment, c'est par pitié que je ne m'irrite pas. Tu es à plaindre, pauvre drôle!

MARTIN. Pauvre! Voyons un peu lequel de nous a, la semaine passée, reçu le plus de pourboires. (*Il fouille dans sa poche.*) Tu es un diable de débauché, tu bois tout...

JEAN. Laisse donc! Je parle d'une tout autre pauvreté, de la pauvreté de l'esprit qui ne se se nourrit que des misérables croûtes de la superstition, et ne se vêt que des pauvres oripeaux de la bêtise. Mais cela vous va, à vous autres, gens qui n'avez jamais été à plus de quatre lieues du clocher de votre village.

MARTIN. Tu as voyagé? Dis-moi où tu as été?

JEAN. Je suis allé... en France...

MARTIN. En France? Avec ton maître?

JEAN. Oui, mon maître était avec moi.

MARTIN. Est-ce le pays où les Français habitent? Une seule fois, j'en ai vu un... c'était un drôle de corps! En

un clin d'œil, il pirouettait sept fois sur le talon et en outre il sifflait!...

JEAN. Certes, il y a de grands esprits parmi eux! C'est là que j'ai commencé à apprendre la sagesse.

MARTIN. As-tu donc aussi appris le francien?

JEAN. Le français, veux-tu dire : — parfaitement.

MARTIN. Oh! parle un peu.

JEAN. Je le veux bien. — *Quelle heure est-il, maraud? Le père et la mère; une fille; des coups de bâton. Comment, coquin? Diantre; diable; carogne; à vous servir.*

MARTIN. C'est drôle! Et les gens peuvent comprendre ça? Dis un peu ce que ça veut dire en allemand?

JEAN. Oui, en allemand? Bonne bête que tu es, cela ne se dit pas ainsi en allemand. De si fines pensées ne peuvent s'exprimer qu'en français.

MARTIN. Tonnerre!... Et puis, où as-tu été encore?

JEAN. Encore? En Angleterre...

MARTIN. En Angleterre? Connais-tu aussi l'anglais?

JEAN. Qu'est-ce que je ne connaîtrais pas?

MARTIN. Parle donc!

JEAN. Il faut que tu saches que c'est la même chose que le français. C'est du français, comprends-moi, prononcé en anglais. A quoi cela te servirait-il?... Je vais te parler de tout autre chose, si tu veux m'entendre; de choses qui n'ont pas leurs pareilles. Par exemple, pour en revenir à notre sujet : laisse ta bêtise de côté et ne crois pas qu'un athée soit chose si horrible. Un athée n'est rien de plus qu'un homme qui n'admet pas de Dieu...

MARTIN. Pas de Dieu? Certes, c'est encore pis! Pas de Dieu? A quoi croit-il donc?

JEAN. A rien.

MARTIN. Cela doit donner puissamment de peine.

JEAN. Ah! de la peine? Si ne croire à rien donnait de la peine, moi et mon maître croirions à tout. Nous sommes ennemis jurés de tout ce qui donne de la peine. L'homme est sur la terre pour vivre de plaisir et de joie. S'égayer, rire, courtiser, boire, voilà ses devoirs. La fatigue est opposée à ces devoirs; donc c'est néces-

sairement aussi son devoir, nécessairement son devoir de fuir la fatigue... Voilà une conclusion qui contient quelque chose de plus solide que toute la Bible.

MARTIN. Soit encore. Mais dis-moi cependant ce qu'on a dans le monde sans fatigue?

JEAN. Tout ce qu'on reçoit par héritage ou par mariage. Mon maître a hérité, de son père et de deux riches cousins, de sommes rondelettes; et je dois lui rendre ce témoignage qu'il les a dissipées comme un brave garçon. A présent il reçoit une riche fille, et, s'il est sage, il reprendra les choses où il les a laissées. Depuis quelque temps il a de vrai tout à fait changé de mode; et je vois bien que l'incrédulité même cesse d'être sage quand elle en vient à la soupirance. Mais je le remettrai dans le bon chemin... Et écoute, Martin, toi aussi, je veux faire ton bonheur. J'ai une idée, mais je ne crois pas pouvoir te la bien exprimer sans... sans un verre de vin. Tu faisais sonner tout à l'heure tes pourboires; et certainement tu es en danger de n'en plus recevoir, si l'on ne voit pas que tu les emploies pour l'objet pour lequel ils ont été donnés. Pour boire, bon Martin, pour boire; c'est pour cela qu'ils s'appellent pourboires.

MARTIN. Chut! maître Jean, chut!... Tu me dois encore une revanche. Ne t'en ai-je pas jusqu'ici chaque soir tenu quitte?... Cependant, j'écoute : quel est donc ce bonheur que j'ai à espérer de toi?

JEAN. Écoute, si mon maître se marie, il lui faudra prendre un second domestique. Un pot-de-vin, et tu auras la préférence. Ce n'est que ta stupide robe noire qui t'aigrit. Chez Adraste, tu auras de meilleurs gages et plus de liberté; et par dessus le marché, je ferai de toi un esprit-fort, lequel, quant au diable de sa mère-grand, l'admettrait, pourvu simplement qu'il y en eût un.

MARTIN. Quoi? Pourvu simplement qu'il y en eût un? Ho! ho! N'est-ce pas assez de croire qu'il n'y a pas de Dieu? Veux-tu encore par dessus croire qu'il n'y a pas de diable? Oh! ne le peins sur la muraille! Il ne se

laisse pas si longtemps tracasser que le bon Dieu. Le bon Dieu est trop bon, et il rit d'un tel fou que toi. Mais le diable... aussitôt que la bile lui démange, alors il n'est pas bon... Non, il n'y a pas moyen de rester près de toi, je m'en vais...

JEAN. (*Le retenant.*) Coquin! coquin! crois-tu que je ne devine pas ta finesse? Tu crains plus pour le pot-de-vin que pour le diable. Arrête!... Il est impossible que je te laisse croupir dans de telles superstitions... Réfléchis seulement : — Le diable... Ha! ha! ha!... et cela ne te semble pas risible? Allons! ris donc!

MARTIN. S'il n'y avait pas de diable, où en veulent donc venir ceux qui se rient de lui?... Réponds un peu à cela! Je te serre le bouton, hein! Tu vois que je sais aussi, moi, vous mettre au pied du mur, vous autres.

JEAN. Autre erreur! Et comment peux-tu si peu croire à mes paroles? Ce sont les expressions de la sagesse humaine! C'est prouvé, te dis-je, prouvé par les livres, qu'il n'y a diable, ni enfer... Connais-tu Balthasar? C'était un fameux boulanger de Hollande.

MARTIN. Que m'importent les boulangers de Hollande? Qui sait s'ils font d'aussi bonnes pretsels que celui du coin?

JEAN. Eh! c'était un savant boulanger! Son *Monde enchanté*... ha!... voilà un livre! Mon maître l'a lu. Bref, je t'enseignerai comme on m'a enseigné d'après ce livre, et je vais te dire ceci en confidence. Il faut être un bœuf, une brute, une vieille femme, pour croire au diable. Faut-il te jurer qu'il n'y en a pas? Que je sois un misérable...

MARTIN. Bah! le serment s'en est peut-être allé avec le diable.

JEAN. Eh bien, vois... que je sois... aveuglé à l'instant, s'il y a un diable. (*Lisette traverse rapidement la scène, et, par derrière, lui ferme les yeux en même temps qu'elle fait signe à Martin.*)

MARTIN. Cela serait encore possible, mais tu sais bien d'avance que cela ne passe pas.

JEAN. (*Avec anxiété.*) Ah! Martin, ah!

MARTIN. Qu'est-ce?

JEAN. Martin, que m'arrive-t-il? Qu'est-ce que je deviens, Martin?

MARTIN. Eh bien, qu'as-tu donc?

JEAN. Je vois... ou... Ah! mon Dieu!... Martin! Martin! Comment tout d'un coup a-t-il fait si nuit?

MARTIN. Nuit? Que veux-tu dire avec ta nuit?

JEAN. Ah! alors il ne fait pas nuit! A l'aide, Martin, à l'aide!

MARTIN. Pourquoi, à l'aide? Qu'as-tu donc?

JEAN. Ah! je suis aveugle, je suis aveugle!... Il y a sur mes yeux, sur mes yeux... Ah! je tremble de tous mes membres...

MARTIN. Tu es aveugle? Que non?... Attends, je vais te frapper sur les yeux, afin d'en faire sortir le feu, et tu verras bientôt...

JEAN. Ah! je suis puni, je suis puni. Et encore tu peux me railler? A l'aide, Martin, à l'aide!... (*Il tombe à genoux.*) Je me convertirai, ah! quel scélérat j'ai été!...

LISETTE. (*Le lâchant tout à coup et, en bondissant en avant, lui donnant un soufflet.*) Tiens, maroufle.

MARTIN. Ah! ah! ah!

JEAN. (*A part.*) Ah! je reviens à moi. (*Ouvrant les yeux.*) C'est toi, corneille coiffée de Lisette!

LISETTE. Ce n'est pas difficile de faire voir les cornes du diable à des misérables tels que vous. Ha! ha! ha!

MARTIN. J'en crève encore de rire. Ha! ha! ha!

JEAN. Ris, ris, toujours!... Vous seriez bien bêtes, si vous pensiez que je n'avais pas deviné... (*A part.*) La sacrée g....! quelle peur elle m'a fait! Remettons-nous. (*Il s'éloigne lentement.*)

MARTIN. Tu t'en vas? Oh! ris-en donc encore! Allons! ma petite Lisette, riez donc, riez donc! Ha! ha! ha! Vous avez parfaitement réussi, si joliment, si joliment, que, rien que pour cela, je vous embrasserais...

LISETTE. Oh! va, va donc, imbécile de Martin!

MARTIN. Venez; de vrai, nous boirons bouteille! Je veux vous offrir le pot-de-vin, à propos duquel le coquin voulait me rouler. Venez!

LISETTE. Impossible! J'ai hâte de raconter à mesdemoiselles la farce...

MARTIN. Oui, moi aussi, à mon maître... A-t-il été rembarré! L'a-t-il été!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

THÉOPHANE, ARASPE

ARASPE. Je vous le dis, mon cher cousin; le plaisir de vous surprendre, et l'envie d'assister à votre mariage, voilà certainement les motifs les plus agréables de ma venue; mais ce n'en sont pas les seuls. J'ai fini par découvrir la retraite d'Adraste, et je suis très heureux de pouvoir, comme on dit, faire d'une pierre deux coups. La lettre de change d'Adraste est échue; et je n'ai pas la moindre envie de lui accorder même le plus court répit. Je m'étonne en vérité de le trouver où je ne me serais jamais imaginé le trouver? chez votre futur beau-père; — de l'y trouver sur le même pied que vous; mais cependant... quand même la fatalité pourrait rendre plus étroits ses liens avec moi.

THÉOPHANE. Je vous en prie, très cher cousin, ne faites pas faire de protêt.

ARASPE. Pourquoi pas? Vous savez bien, Théophane, que d'ordinaire je ne suis pas homme à faire poursuivre cruellement mes débiteurs...

THÉOPHANE. Je le sais, et c'est une raison de plus...

ARASPE. Ici ce n'est pas le cas d'une raison de plus. Adraste, cet homme qui cherche à se séparer des autres hommes d'une façon aussi absurde que scélérate, mérite qu'on le sépare aussi, à son tour, des autres hommes. Il ne doit pas profiter des prérogatives qu'un honnête homme aime en d'autres circonstances à ac-

corder à son prochain dans le malheur. Un railleur de libertin, qui voudrait nous ravir ce qui est plus noble que tout ce que nous possédons et nous réduire à néant toute espérance d'une future vie heureuse, on est loin encore de lui rendre la monnaie de sa pièce en lui faisant un peu dure la vie présente. Je sais que c'est le dernier coup que je porte à Adraste : il ne pourra plus relever son crédit. Certes, je m'en réjouirais si cela pouvait faire rompre son mariage. Si je n'avais en vue que mon argent, vous voyez bien que j'aimerais mieux y prêter une aide favorable, parce qu'ainsi, il lui reviendrait quelque chose dans les mains. Mais non; dussé-je, dans la débâcle qui en résultera, perdre tout, je n'en pousserais pas moins les choses à toute outrance. Oui, quand je considère bien tout, je crois, par cette cruauté, lui rendre à lui-même un service. Une situation difficile le ramènera peut-être à des réflexions sérieuses, qu'il n'a pas jugé à propos de faire dans la prospérité; et peut-être, comme cela a coutume d'arriver presque toujours, son caractère changera-t-il avec sa fortune.

THÉOPHANE. Je vous ai laissé tout dire. Je crois que vous aurez la justice de vouloir maintenant aussi m'entendre.

ARASPE. Volontiers... Mais je ne me serais pas imaginé trouver dans mon pieux cousin, un défenseur d'Adraste.

THÉOPHANE. Je le suis moins qu'il ne semble. Et il s'est présenté ici à la fois tant de circonstances, que je ne fais peut-être rien autre que de m'occuper de ma propre affaire. Adraste, comme j'en suis fortement convaincu, est de cette espèce d'esprits-forts qui mériteraient peut-être d'être quelque chose de mieux. Il est même très concevable que, malgré soi, dans la jeunesse, on devienne quelque chose de pareil. Mais on ne reste tel que jusqu'à ce que le jugement ait atteint une certaine maturité et que la chaleur du sang soit refroidie. Voilà le point critique où Adraste en est à présent; il chancelle encore sur ses pieds. Un faible vent,

un souffle peut le rejeter à terre. Le malheur dont vous le menacez, l'étourdira : il s'abandonnera à de furieuses malédictions, et pensera avoir des raisons de croire, qu'il n'a pas à se soucier d'une religion dont les plus sévères observateurs ne se seront fait aucun remords de le couler à fond.

ARASPE. C'est bien quelque chose, mais...

THÉOPHANE. Non, mon cher cousin, pour un homme de votre jugement, ce ne doit pas être quelque chose seulement, ce doit être beaucoup. Vous n'avez pas encore considéré la chose à ce point de vue; vous n'avez vu dans Adraste qu'un homme perdu, sur lequel il était superflu de tenter une cure désespérée. A ce point de vue, la dureté avec laquelle vous parlez contre lui, est excusable. Mais apprenez de moi à le juger impartialement. Il est à présent, dans ses discours, beaucoup plus retenu qu'on ne me l'avait autrefois dépeint. Quand il dispute, il ne raille plus, mais il se donne toutes les peines du monde pour appuyer ses raisonnements. Il commence, sur les preuves qu'on lui oppose, à répondre, et j'ai très clairement senti qu'il rougit de ne pouvoir y répondre qu'à demi. Certainement il cherche de temps à autre à cacher cette honte sous le mépris d'un mot injurieux; mais patience seulement! C'est déjà beaucoup qu'il ne lance jamais plus ses mots injurieux contre les choses sacrées, que l'on défend à son encontre, mais seulement contre leurs défenseurs. Son mépris de la religion se change peu à peu en mépris de ceux qui l'enseignent.

ARASPE. Est-ce vrai, Théophane?

THÉOPHANE. Vous aurez l'occasion de vous en convaincre par vous-même... Vous entendrez, en vérité, que c'est surtout contre moi que se tourne à présent son mépris des ministres ; mais je vous prie d'avance de ne pas plus vous en émouvoir que moi. Je me suis fermement résolu d'avance à ne pas le payer de la même monnaie, mais plutôt, coûte que coûte, à lui extorquer son amitié.

ARASPE. Si vous êtes si généreux que cela pour les injures qui vous sont personnelles...

THÉOPHANE. Chut! N'appelons pas cela de la générosité. C'est peut-être de l'égoïsme, une sorte d'ambition de lui faire honte, par moi-même, de son jugement sur les membres de mon ordre. Que ce soit ce que ce voudra, ce que je sais, c'est que vous avez beaucoup trop de bienveillance pour vous jeter en travers de mon chemin. Adraste le prendrait à coup sûr pour une comédie concertée d'avance, s'il voyait que mon cousin courût si âprement à ses trousses. Sa rage retomberait uniquement sur moi, et il irait crier sur les toits que je ne suis qu'un lâche qui, au milieu de mille protestations d'amitié, lui aurais plongé le poignard dans le cœur. Je ne voudrais pas volontiers qu'il pût augmenter de mon exemple, et avec quelque semblant de vérité, l'exemple de ce qu'il appelle l'astuce de la prêtraille.

ARASPE. Cher cousin, je le voudrais mille fois moins encore que vous...

THÉOPHANE. Permettez-moi donc de vous adresser une proposition... non, une prière plutôt.

ARASPE. Pas de cérémonies, cousin. Vous savez certes bien que je suis à vos ordres.

THÉOPHANE. Ayez la bonté de me remettre la lettre de change, et d'en accepter de mes mains le paiement.

ARASPE. De vos mains, le paiement? Peu s'en faut que vous ne me fâchiez. Que parlez-vous de paiement? Si je ne vous ai pas dit déjà qu'à présent je n'ai que faire de cet argent, au moins auriez-vous dû savoir que ce qui est à moi est à vous.

THÉOPHANE. Je reconnais là mon cousin.

ARASPE. Et moi j'ai failli ne pas reconnaître le mien. Mon plus intime ami et parent, mon unique héritier, me considérer comme un ami avec qui il pourrait faire du négoce. (*Il tire son portefeuille.*) Voici la lettre de change, elle est à vous; faites-en ce qu'il vous plaira.

THÉOPHANE. Mais permettez, très cher cousin, je n'en pourrai pas si librement disposer, si je n'en suis pas propriétaire d'une manière convenable.

ARASPE. Quelle est donc la manière convenable entre nous? sinon celle-ci : je vous donne et vous prenez...

Cependant afin de lever tous vos scrupules : donc ! vous me ferez une contre-lettre par laquelle vous vous engagerez à ne pas réclamer une seconde fois le montant de cette lettre de change, après ma mort, à mon hérédité. (*Riant.*) Étonnant cousin! Ne voyez-vous donc pas que je ne fais rien autre que de vous payer, sauf déduction ?

THÉOPHANE. Vous me rendez confus.

ARASPE. (*Ayant encore la lettre de change à la main.*) Ne me laissez pas vous tendre plus longtemps ce chiffon.

THÉOPHANE. En attendant, recevez mes remercîments.

ARASPE. Que de paroles perdues ! (*Il regarde derrière lui.*) Empochez vite : voici Adraste lui-même.

SCÈNE II

ADRASTE, THÉOPHANE, ARASPE

ADRASTE. (*Effrayé.*) Ciel ! Araspe ici ?

THÉOPHANE. Adraste, permettez-moi d'avoir le plaisir de vous présenter mon cousin, M. Araspe.

ADRASTE. Comment ? Araspe est votre cousin ?

ARASPE. Oh ! nous nous connaissons déjà. Je suis heureux, monsieur Adraste, d'avoir le plaisir de vous rencontrer ici.

ADRASTE. J'ai déjà couru toute la ville, pour vous voir. Vous savez où nous en sommes ensemble, et je voulais vous épargner la peine de me chercher.

ARASPE. Ce n'eût pas été nécessaire. Nous parlerons une autre fois de notre affaire. Théophane s'est chargé de la chose.

ADRASTE. Théophane? Ah ! maintenant c'est clair...

THÉOPHANE. Qu'est-ce qui est clair, Adraste ? (*Il se calme.*)

ADRASTE. Votre fausseté, votre ruse...

THÉOPHANE. (*A Araspe.*) Nous nous arrêtons trop longtemps ici. Lisidor, cher cousin, s'ennuiera de nous

attendre. Permettez-moi de vous mener auprès de lui… (*A Adraste.*) Oserais-je vous prier, Adraste, de demeurer ici un instant ! Je ne fais qu'accompagner Araspe en haut, et je reviens.

ARASPE. Si j'ai un conseil à vous donner, Adraste, c'est de ne pas être si injuste pour mon cousin.

THÉOPHANE. Il ne le sera pas. Veuillez venir. (*Théophane et Araspe sortent.*)

SCÈNE III

ADRASTE

ADRASTE. (*Amèrement.*) Non, certainement, je ne le serai pas non plus ! C'est parmi tous ceux de son espèce que j'aie connus jusqu'ici, le plus haïssable. Je lui rendrai cette justice. Il a fait venir Araspe précisément à cause de moi : c'est incontestable. Mais certes je suis heureux de ne lui avoir jamais reconnu une goutte de sang honnête et d'avoir en tout temps pris ses mielleux discours pour ce qu'il sont…

SCÈNE IV

ADRASTE, JEAN

JEAN. Eh bien, avez-vous trouvé Araspe ?

ADRASTE. (*Encore avec amertume.*) Oui.

JEAN. Cela va bien ?

ADRASTE. A ravir.

JEAN. Moi aussi, je lui aurais voulu conseiller de ne pas faire la moindre difficulté !… Et il a déjà pris congé ?

ADRASTE. Attends seulement : il nous aura bientôt donné le nôtre.

JEAN. Le nôtre ?… Où est Araspe ?

ADRASTE. Chez Lisidor.

JEAN. Araspe chez Lisidor?

ADRASTE. Oui, le cousin de Théophane.

JEAN. Est-ce que je vous parle du cousin de cet imbécile? Je veux dire Araspe...

ADRASTE. Et moi aussi.

JEAN. Mais...

ADRASTE. Mais ne vois-tu donc pas que tu finiras par me rendre furieux? A quoi bon m'importuner encore? Tu entends bien que Théophane et Araspe sont cousins.

JEAN. Je l'entends pour la première fois de ma vie... Cousins? Eh! tant mieux! notre lettre de change restera donc à l'amiable, et monsieur votre futur beau-frère en aura déjà parlé à monsieur son vieux cousin...

ADRASTE. Imbécile!... Oui, il aura déjà parlé de faire mon malheur, sans merci... Es-tu donc assez simple pour regarder comme un hasard la présence ici d'Araspe? Ne comprends-tu pas que Théophane a dû savoir où j'en étais avec son cousin; qu'il lui aura donné la nouvelle de ma situation; qu'il lui en aura dit jusque par dessus la tête afin de l'engager à faire un lointain voyage, pour ne pas manquer l'occasion de causer, à heure dite, ma ruine, et d'anéantir ainsi ma dernière ressource, les bonnes grâces de Lisidor?

JEAN. Damnation! Comme mes yeux s'ouvrent! Vous avez raison. Suis-je âne bâté de n'avoir pas compris que les paroles d'un prêtraillon ne pouvaient renfermer que la plus grande méchanceté?... Ah! Quand pourrai-je donc d'un seul coup mettre en lambeaux toutes les robes noires et les disperser aux quatre vents! L'un nous a dupé de bien des milliers d'écus, c'était le vénérable époux de votre sœur. L'autre...

ADRASTE. Oh! ne commence pas le récit de mes désastres. Ils seront bientôt finis. Et puis alors nous attendrons ce que la chance pourra encore me prendre, quand je n'aurai plus rien.

JEAN. Ce qu'elle pourra encore vous prendre quand vous n'aurez plus rien? Je vais vous le dire tout de suite. C'est moi qu'alors elle vous prendra.

ADRASTE. Je te comprends, maroufle

JEAN. Ne prodiguez pas votre colère contre moi. Voici contre qui vous pourrez mieux la tourner.

SCÈNE V

THÉOPHANE, ADRASTE, JEAN

THÉOPHANE. Me revoici, Adraste. Il vous est échappé tout à l'heure les mots de fausseté et de ruse...

ADRASTE. Ce n'est jamais par inadvertance que j'accuse. Quand j'émets des accusations, c'est avec circonspection et réflexion que je le fais.

THÉOPHANE. Mais un éclaircissement plus précis...

ADRASTE. Vous n'avez qu'à vous le demander à vous-même.

JEAN. (*Les premiers mots à part.*) C'est le moment d'entrer en chasse. — Oui, oui, monsieur Théophane! c'est connu déjà que mon maître est pour vous une épine au pied.

THÉOPHANE. Adraste, lui avez-vous donné ordre de répondre à votre place?

JEAN. En vérité, voulez-vous aussi lui refuser ma défense? Je voudrais bien voir qui me défendrait de me mettre en avant pour mon maître?

THÉOPHANE. Faites-le lui donc voir, Adraste.

ADRASTE. Silence!

JEAN. Je...

ADRASTE. Encore un mot!... (*Il le menace.*)

THEOPHANE. A présent oserais-je vous demander de nouveau un éclaircissement plus précis? Je ne saurais me le donner moi-même.

ADRASTE. Vous expliquerez-vous donc, vous-même, d'une manière plus précise, Théophane?

THÉOPHANE. Avec plaisir, aussitôt que vous le désirerez.

ADRASTE. Eh bien, que voulait donc dire Araspe, dans les circonstances que vous savez, par ces mots : Théophane a pris sur lui la chose?

THÉOPHANE. Sur ce point il faudrait qu'Araspe s'expliquât lui-même. Mais je puis le faire à sa place. Il voulait dire qu'il m'avait chargé du soin de votre lettre de change.

ADRASTE. Sur votre demande?

THÉOPHANE. Cela peut bien être.

ADRASTE. Et qu'avez-vous résolu d'en faire?

THÉOPHANE. Ne vous a-t-elle pas encore été présentée? Pouvons-nous nous résoudre à quelque chose, avant de savoir si vous y ferez face?

ADRASTE. Misérable détour! Votre cousin sait depuis longtemps, comment j'y puis faire face.

THÉOPHANE. Il sait que vous pouvez lui donner satisfaction. Ensuite ne serez-vous pas quittes?

ADRASTE. Vous raillez.

THÉOPHANE. Je ne suis pas Adraste.

ADRASTE. Mais supposez le cas — et vous pouvez sûrement le supposer — où je ne serais pas en état de payer; à quoi vous êtes-vous résolu?

THÉOPHANE. A rien encore, dans ce cas.

ADRASTE. Mais à quoi pourriez-vous dans ce cas, vous résoudre?

THÉOPHANE. Cela regarde Araspe. Mais je croirais assez, qu'une simple représentation, qu'une simple demande polie contenteraient un homme comme Araspe.

JEAN. Derrière lequel sont les délateurs...

ADRASTE. Faut-il encore te répéter de te taire?

THÉOPHANE. Je me ferais un véritable plaisir que mon entremise pût, en cette occurrence, vous être utile.

ADRASTE. Et vous croyez que je vous la demanderais, avec un air suppliant, avec de rampantes caresses, avec de basses adulations? Non, je n'augmenterai pas ainsi votre envie contre moi. Après m'avoir assuré de l'air le plus honnête d'y faire votre possible, vous reviendriez dans quelques instants, avec une douloureuse ré-

ponse et avec le regret de vous être donné une peine inutile? Vous repaîtriez vos yeux de ma confusion!

THÉOPHANE. Vous ne voulez donc me donner aucune occasion de vous prouver le contraire?... Cela ne vous coûterait qu'un mot.

ADRASTE. Non, ce mot, je ne le veux pas perdre. Car, bref... et voici mon explication plus précise : — Sans votre instigation, Araspe ne serait pas venu ici. Et maintenant que vous avez si bien préparé votre mine pour me faire sauter, pourriez-vous sur un seul mot vous déterminer à ne pas la laisser éclater? Écoutez donc votre belle machination.

THÉOPHANE. Je ne m'étonne pas de vos soupçons. Votre humeur me les a tout à l'heure laissé deviner. Mais cependant, il est sûr que je savais aussi peu qu'Araspe fût votre créancier, que vous ne saviez qu'il fût mon cousin.

ADRASTE. Cela se verra bien.

THÉOPHANE. Pour votre plaisir, je l'espère. — Rassérénez seulement votre visage et accompagnez-moi au salon.

ADRASTE. Je ne veux plus les revoir.

THÉOPHANE. Quelle résolution! Votre ami, votre amante...

ADRASTE. Cela me coûtera peu de les quitter. Mais n'ayez pas crainte que cela arrive avant que vous soyez satisfait. Je ne veux pas vous faire tort de cette somme et, en ce moment encore, je vais chercher un dernier moyen...

THÉOPHANE. Demeurez, Adraste... Je suis peiné de ne vous avoir pas, au premier instant, arraché à votre émoi... Apprenez à mieux connaître mon cousin (*il tire la lettre de change*), et soyez sûr que, si vous pensez déjà de moi que je suis un homme tout à fait méprisable, lui au moins est digne de votre haute estime. Il ne veut vous voir que le visage entièrement délivré d'inquiétude, et vous rend ici dans ce dessein votre lettre de change. (*Il la lui rend.*) Vous attendrez même autant que vous voudrez pour le satisfaire à votre commodité. Il

croit qu'elle est aussi bien entre vos mains que sous sa propre garde. Vous avez la réputation d'un honnête homme, si du moins vous n'avez pas celle d'un homme pieux.

ADRASTE. (*Étonné et repoussant la main de Théophane.*) Dans quel nouveau piége m'entraînez-vous? Les bienfaits d'un ennemi...

THÉOPHANE. Vous me comprenez sous ce nom d'ennemi; mais quel rapport Araspe a-t-il avec votre haine? C'est lui, et non pas moi, qui veut vous rendre le moindre des bienfaits, si d'ailleurs une misérable gracieuseté mérite ce nom... A quoi réfléchissez-vous encore? Tenez, Adraste! Reprenez votre titre.

ADRASTE. Je m'en garderai bien.

THÉOPHANE. Je vous en prie, ne me laissez pas m'en retourner, sans avoir terminé la chose, auprès d'un homme qui, soyez en sûr, pense honorablement de vous. Je serais responsable auprès de lui du refus fait à son offre. (*Il lui tend de nouveau la lettre de change; Jean la lui arrache des mains.*)

JEAN. Ha! ha! monsieur, dans quelles mains est à présent la lettre de change?

THÉOPHANE. (*Avec abandon.*) Dans les tiennes, sans doute. Tu peux la garder pour ton maître.

ADRASTE. (*S'élançant avec fureur sur son domestique.*) Infâme! cela va te coûter la vie...

THÉOPHANE. Pas tant de chaleur, Adraste.

ADRASTE. Redonne-la lui à l'instant. (*Il la lui prend.*) Sors de ma présence!

JEAN. Eh bien, vraiment!...

ADRASTE. Si tu restes une seconde encore... (*Il le pousse dehors.*)

SCÈNE VI

THÉOPHANE, ADRASTE

ADRASTE. J'en suis honteux, Théophane; mais je n'aurais pas cru que vous iriez aussi loin et que vous me commettriez avec mon domestique... Reprenez ce qu'on a voulu vous dérober...

THÉOPHANE. Elle est dans les mains où elle doit être.

ADRASTE. Non, je vous méprise beaucoup trop pour vous croire capable d'une si basse action.

THÉOPHANE. Ceci est subtil! (*Il prend la lettre de change.*)

ADRASTE. Je suis content que vous ne m'ayez pas forcé à la jeter devant vos pieds. Pour qu'elle revienne entre mes mains, je trouverai un moyen plus convenable. Mais si je n'en trouve pas, c'est tout un. Réjouissez-vous de m'exécuter à outrance et je me réjouirai, moi, de pouvoir vous haïr de tout cœur.

THÉOPHANE. Est-ce là en réalité votre lettre de change, Adraste? (*Il la déplie et la lui montre.*)

ADRASTE. Vous croyez peut-être que je vais la renier?...

THÉOPHANE. Je ne le crois pas; seulement, je veux être sûr que c'est elle. (*Il la déchire avec indifférence.*)

ADRASTE. Que faites-vous, Théophane?

THÉOPHANE. Rien. (*Il jette les morceaux sur la scène.*) J'anéantis un chiffon qui peut inspirer à un homme tel qu'Adraste des paroles si peu dignes de lui.

ADRASTE. Mais elle ne vous appartenait pas...

THÉOPHANE. N'ayez aucun souci : je fais ce dont je puis répondre... Vos soupçons subsistent-ils encore? (*Il sort.*)

SCÈNE VII

ADRASTE

ADRASTE. (*Le suivant quelque temps du regard.*) Quel homme! J'en ai trouvé mille, hors de sa profession, qui trompaient sous le masque de la sainteté, mais jamais encore aucun qui le fît, comme celui-ci, sous le masque de la générosité... Il cherche à m'humilier ou à me gagner. Ni l'un ni l'autre ne lui réussira. Je me suis souvenu, par bonheur, d'un certain changeur avec lequel, dans des temps meilleurs, j'ai été en relation. Il croira évidemment que je me trouve encore dans la même situation, et, s'il en est ainsi, il m'avancera sans difficulté la somme nécessaire. Je n'entends pourtant pas en faire le bouc de la fable, dont les cornes ne me serviraient qu'à sortir du puits. J'ai encore des biens-fonds que je puis vendre avec avantage, si je puis prendre mon temps. Je vais à sa recherche...

SCÈNE VIII

HENRIETTE, ADRASTE

HENRIETTE. Où vous cachez-vous donc, Adraste? On vous a demandé déjà plus de vingt fois. Oh! vous devriez rougir de ce que ce soit moi qui vienne vous chercher. Vous jouez le rôle de mari de trop bonne heure. Cependant, courage! Vous ne jouerez peut-être celui d'amoureux que quand les autres ne le jouent plus.

ADRASTE. Permettez, mademoiselle, mais j'ai encore quelque chose d'absolument nécessaire à faire hors de la maison.

HENRIETTE. Que pouvez-vous avoir en ce moment de plus important à faire que d'être à moi?

ADRASTE. Vous plaisantez.

HENRIETTE. Je plaisante?... Voilà un très joli compliment!

ADRASTE. Je n'en fais jamais.

HENRIETTE. Quel air grondeur!... Savez-vous que nous nous querellerons à propos de cet air grondeur, avant que les épousailles nous en aient donné la permission.

ADRASTE. Savez-vous qu'une telle idée n'est pas sur vos lèvres tout ce qu'il y a de plus joli?

HENRIETTE. C'est que vous croyez peut-être que les idées légères ne vont bien que sur les vôtres? Vous n'avez cependant pas de privilége spécial pour cela?

ADRASTE. Vous vous en tirez parfaitement. Une femme qui sait répondre avec cette prestesse a beaucoup de mérite.

HENRIETTE. C'est vrai; car, nous autres faibles femmes ne savons nous servir que bien peu de notre langue.

ADRASTE. Plût à Dieu!

HENRIETTE. Votre franc : Plût à Dieu! me porte autant à rire que j'étais près de m'emporter. Je vous r'aime, Adraste.

ADRASTE. Vous ne me paraissez jamais si charmante que quand vous êtes près de vous emporter; car alors, certes, vous arrivez au sérieux, qui fait votre figure d'autant plus jolie qu'il y est plus étranger. Une gaîté continuelle, un sourire à demeure perdent leur saveur.

HENRIETTE. (*Sérieusement.*) Oh! mon bon monsieur, puisque c'est votre idée, je saurai me donner de la saveur autant que vous voudrez.

ADRASTE. Je souhaiterais... Car jusqu'ici je ne vous ai encore rien prescrit...

HENRIETTE. Cet *encore* me ravit. Mais que souhaiteriez-vous donc?

ADRASTE. Que vous vous guidiez un peu plus sur l'exemple de mademoiselle votre sœur aînée. Je n'exige

pas que vous preniez d'elle toutes ses manières modestes : qui sait si cela vous irait ?

HENRIETTE. Chut! au son de la flûte, on reconnaît le bois dont elle est faite. Écoutez donc si la mienne est d'accord.

ADRASTE. J'écoute.

HENRIETTE. C'est très heureux que vous en soyez venu au chapitre des exemples. Moi aussi, j'ai mon couplet à vous prêcher.

ADRASTE. Quelle manière de vous exprimer !

HENRIETTE. Hum! vous croyez, parce que vous n'estimez rien des prédications? Vous direz que j'en suis amateur. Mais veuillez écouter : (*Ton précédent d'Adraste*). Je désirerais... car jusqu'ici je ne vous ai encore rien prescrit...

ADRASTE. Et vous ne me prescrirez même jamais rien.

HENRIETTE. Ah! vraiment!... Laissez donc cela de côté... Je désirerais que vous pussiez vous façonner un petit peu sur l'exemple de M. Théophane. Je n'exige pas que vous preniez de lui toutes ses manières gracieuses; mais quelque chose de ces manières vous rendrait de beaucoup plus supportable. Ce Théophane, qui vit dans des principes beaucoup plus sévères que les principes d'un certain esprit-fort, est en tout temps gai et affable. Sa vertu, et quelque chose d'autre aussi, dont vous rirez, sa piété... Ne riez pas ?

ADRASTE. Que cela ne vous dérange pas. Veuillez seulement continuer. Pendant ce temps je fais ma course et je reviens sur-le-champ. (*Il sort.*)

HENRIETTE. Ne courez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez : vous ne me retrouverez jamais plus ainsi. — Quelle grossièreté! M'en indignerai-je?... J'y veux songer. (*Elle sort par l'autre côté.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

HENRIETTE. Dis ce que tu voudras ; sa conduite est impardonnable.

JULIANE. On serait peut-être de ton avis, si l'on avait entendu ses arguments. Mais, ma chère Henriette, ne prendras-tu pas mal de moi, une petite admonition fraternelle?

HENRIETTE. Quant à cela, je ne puis te le dire d'avance. Si elle devait avoir trait à ce que je m'imagine...

JULIANE. Certes, si tu en viens à tes imaginations...

HENRIETTE. Oh! mes imaginations me satisfont. Je ne puis dire d'elles qu'elles m'aient jamais beaucoup trompées!

JULIANE. Que veux-tu dire par-là?

HENRIETTE. Est-il donc nécessaire qu'on veuille toujours dire quelque chose? Tu sais bien qu'Henriette babille volontiers tout le jour, et qu'elle s'étonne toujours elle-même, quand par hasard elle rencontre un petit point, le petit point qu'on n'aimerait précisément pas qu'elle rencontrât.

JULIANE. Eh bien, écoute un peu, Lisette!

HENRIETTE. Oui, Lisette, écoutons un peu, quelle est l'admonition fraternelle qu'elle veut me communiquer.

JULIANE. Est-ce une admonition à ton adresse?

HENRIETTE. Il me semble que c'est toi qui le dis.

JULIANE. Ce serait très mal de ma part de t'en vouloir faire la moindre.

HENRIETTE. Oh ! je t'en prie...

JULIANE. Laisse-moi.

HENRIETTE. L'admonition, petite sœur !

JULIANE. Tu ne la mérites pas.

HENRIETTE. Dis-la moi, sans que je l'aie méritée.

JULIANE. Tu vas m'irriter.

HENRIETTE. Et moi... moi, c'est tout fait. Mais ne pense pas toutefois que ce soit contre toi. Je ne le suis contre personne autre qu'Adraste. Et, ce qui me rendra irréconciliable avec lui, c'est qu'à son occasion, ma sœur me fait tort.

JULIANE. De quelle sœur parles-tu ?

HENRIETTE. De laquelle ?... De celle que j'ai.

JULIANE. Je ne t'ai jamais vue si susceptible... Tu sais, Lisette, ce que j'ai dit.

LISETTE. Oui, je le sais ; et ce n'était, en réalité, rien autre qu'une innocente louange d'Adraste, de laquelle je n'aurais pas supposé qu'elle pût suffire à rendre jalouse mademoiselle Henriette.

JULIANE. Une louange d'Adraste ?

HENRIETTE. Moi, jalouse ?

LISETTE. Calmez-vous ?... Voilà ce qui arrive aux gens qui veulent faire passer carrément la vérité ; ils font tort à tout le monde.

HENRIETTE. Moi, jalouse ? Jalouse à l'occasion d'Adraste ? A partir d'aujourd'hui, je ne demanderai rien au Ciel avec plus de ferveur. que de me sauver des mains de cet homme.

JULIANE. Moi, une louange d'Adraste ? Est-ce une louange, de dire qu'un homme peut ne pas être d'aussi bonne humeur un jour que l'autre ? De dire que l'amertume d'Adraste dont ma sœur se plaint, n'est pas naturelle, et qu'elle doit avoir sa source dans un chagrin survenu ? De dire qu'un homme comme lui est peut-être seulement trop en proie à de sombres réflexions ?

SCÈNE II

ADRASTE, JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

HENRIETTE. Vous arrivez à propos, Adraste! Vous m'avez quittée tout à l'heure assez impoliment, au milieu de mon éloge de Théophane; mais cela ne m'empêche pas de vous souhaiter d'entendre la répétition de votre propre éloge. Vous regardez derrière vous? Vous cherchez votre panégyriste, sans doute? Ce n'est pas moi, en vérité, ce n'est pas moi; c'est ma sœur. Une sœur, la panégyriste de votre prétendu? Quel contresens! Ou c'est à la porte que vous regardez, Adraste; ou c'est ma sœur qui vous séduit.

JULIANE. Comme la voilà de nouveau pétulante de joie!

HENRIETTE. Ne restez donc pas là comme un morceau de bois.

ADRASTE. Je vous prends à témoin, ma belle Juliane, de la manière méprisante dont elle me traite.

HENRIETTE. Viens, Lisette, laissons-les seuls. Adraste n'a sans doute besoin de notre présence, ni pour faire ses remercîments, ni pour proférer ses plaintes contre moi.

JULIANE. Lisette restera ici.

HENRIETTE. Non, elle ne restera pas.

LISETTE. Vous savez bien qu'aujourd'hui je suis à mademoiselle Henriette.

HENRIETTE. Mais surtout prends garde à toi, sœur. Si je rencontre Théophane, tu verras ce qui arrivera. Vous ne supposez pas que je vous dise cela, pour vous rendre jaloux. Je sens en réalité que je commence à vous haïr.

ADRASTE. Il vous serait difficile de me rendre jaloux.

HENRIETTE. Oh! ce serait parfait que vous me ressembliez là-dessus. Alors, alors seulement notre mariage serait un très heureux mariage. — Réjouissez-vous,

Adraste, de la manière méprisante dont nous allons mutuellement nous traiter... Tu veux répondre, sœur? Alors, il est grand temps... filons, Lisette!

SCÈNE III

ADRASTE, JULIANE

JULIANE. Adraste, il vous faudra de la patience avec elle. — Mais elle en mérite aussi; car elle a le meilleur cœur du monde, sa langue seule en médit.

ADRASTE. Trop bienveillante Juliane! Elle a le bonheur d'être votre sœur; mais combien elle sait mal profiter de ce bonheur! J'excuse toute femme qui n'a pas pu grandir sans défauts considérables, parce qu'il lui a fallu grandir sans éducation et sans bons exemples; mais excuser une femme qui a eu pour modèle une Juliane, ma politesse ne s'étend pas jusque-là...

JULIANE. Vous êtes irrité, Adraste; comment pourriez-vous être juste?

ADRASTE. Je ne sais pas ce que je suis en ce moment; mais je sais que je parle d'après mon sentiment...

JULIANE. Il est trop vif pour persister longtemps.

ADRASTE. Alors vous me prédisez mon malheur.

JULIANE. Comment?... Vous oubliez quelle est votre position avec ma sœur?

ADRASTE. Ah! Juliane, pourquoi faut-il que je vous dise que mon cœur n'est pas à votre sœur?

JULIANE. Vous m'effrayez...

ADRASTE. Et je ne vous ai pas encore dit la plus petite partie seulement de ce que j'ai à vous dire.

JULIANE. Alors permettez-moi de vous en épargner la plus grande. (*Elle veut s'éloigner.*)

ADRASTE. Où allez-vous? Je vous aurais découvert mon changement, et vous ne voudriez pas entendre les causes qui m'y ont porté. Vous voudriez me quitter avec le soupçon que je suis un inconstant, un volage?

JULIANE. Vous vous trompez. Ce n'est pas moi ; c'est mon père et ma sœur qui ont seuls le droit d'exiger de vous une justification.

ADRASTE. Seuls ? Ah !...

JULIANE. Ne me retenez pas plus longtemps...

ADRASTE. Un instant seulement, je vous en prie. On entend les plus grands criminels...

JULIANE. Leurs juges, Adraste ; et moi, je ne suis pas votre juge.

ADRASTE. Mais je vous conjure de vouloir bien l'être en ce moment. Votre père, très belle Juliane, et votre sœur me maudiront et ne me jugeront pas. Il n'y a que vous que je croie capable de la justice qui me consolera.

JULIANE (*A part.*) Me voilà, je crois, persuadée de l'écouter. — Eh bien ! dites donc, Adraste, ce qui vous a ainsi prévenu contre ma sœur.

ADRASTE. C'est elle-même. Elle est trop peu femme, pour que je puisse l'aimer comme une femme. Si ses traits n'affirmaient pas son sexe, on la prendrait pour un jeune adolescent inculte, déguisé, trop inhabile encore pour jouer son rôle. Quel babil ! Et quel esprit que celui qui inspire ce babil ! Ne dites pas que chez elle babil et esprit ont peu ou point de rapport ensemble. Ce serait d'autant pis. Ce désaccord qui fait naître cette dissemblance rend, il est vrai, moins répréhensibles les fautes d'une telle personne ; mais il altère aussi tout le bien que cette personne peut encore avoir en elle. Si ses mordantes épigrammes, si ses remarques désavantageuses doivent s'oublier parce qu'elle ne pense pas aussi mal qu'elle n'a coutume de parler, n'est-ce pas une raison de considérer de même ce qu'elle dit d'honorable et d'obligeant, comme des sons vides de sens, parce qu'elle ne pense peut-être pas alors aussi bien qu'elle parle ? Comment juger de sa façon de penser, quand on ne doit pas l'apprécier d'après sa manière de parler ? Et si, dans un tel cas, la conclusion des paroles ne révèle pas de sentiment, pourquoi y en aurait-il dans sa pensée ? Elle dit sèchement qu'elle

commence à me haïr : dois-je croire qu'elle m'aime encore? Alors il me faudrait croire par contre qu'elle me haïrait, si elle me disait qu'elle commence à m'aimer.

JULIANE. Adraste, vous traitez trop sévèrement ses petites agaceries, et vous confondez fausseté avec légèreté. On peut lui reprocher cent fois le jour cette dernière chose, et on ne saurait lui inculper la première. Il faut apprendre de ses actions et non de ses paroles, qu'elle a dans le fond l'âme la plus douce et la plus tendre.

ADRASTE. Ah! Juliane, les actions dérivent des paroles, celles-ci en sont comme les éléments : comment supposer que celle-là agira avec rectitude et prévoyance, qui a eu l'habitude de ne parler jamais avec rectitude et prévoyance? Sa langue n'épargne rien, rien même des choses qui pour elle devraient être les choses les plus sacrées du monde. Devoir, vertu, décence, religion : tout cela est en proie à ses railleries...

JULIANE. Assez, Adraste! Vous auriez dû être le dernier à faire cette remarque.

ADRASTE. Et pourquoi?

JULIANE. Pourquoi? — Faut-il parler sincèrement?

ADRASTE. Comme si vous pouviez parler autrement...

JULIANE. Si tous les efforts de ma sœur pour vous paraître plus légère qu'elle ne l'est en effet, si son acharnement à railler, ne dataient que d'un certain temps, et que ce certain temps fût celui de votre séjour ici; que diriez-vous?

ADRASTE. Que dites-vous là?

JULIANE. Je ne veux rien dire, sinon que vous l'auriez entraînée par le mauvais exemple. Où la passion de plaire ne peut-elle pas nous conduire? Quand vous auriez même encore moins manifesté vos pensées : — et vous les avez assez souvent et assez clairement exprimées — Henriette les aurait encore devinées. Et aussitôt qu'elle les a eu devinées, il lui est venu la résolu-

tion, très naturelle à une ardente jeune fille, de se faire aimer en mettant sa façon de penser à l'unisson de la vôtre. Seriez-vous bien assez cruel pour lui imputer à crime ce dont vous devriez la remercier comme d'une flatterie?

ADRASTE. Je n'ai aucune reconnaissance pour qui a la petitesse de mettre son caractère à l'unisson du mien; et c'est une triste flatterie à mon adresse, que de me prendre pour un fou à qui ne plairait rien que sa manière de penser et qui voudrait voir partout de pâles copies et de ternes reflets de lui-même.

JULIANE. Mais de cette façon vous ferez peu de prosélytes.

ADRASTE. Que pensez-vous de moi, très belle Juliane? Moi, faire des prosélytes? Folle entreprise! A qui jamais ai-je voulu par séduction ou violence imposer mes pensées? Je serais désolé de les savoir répandues dans le peuple. Si je les ai souvent exprimées hautement et avec véhémence, c'était dans le but de me justifier et non pas de persuader les autres. Si mes idées se popularisaient trop, je serais le premier à les abandonner et à adopter les idées opposées.

JULIANE. Vous ne cherchez donc que l'extraordinaire?

ADRASTE. Non, non pas l'extraordinaire, rien que le vrai; et cela en est, hélas! une conséquence, je n'en puis mais. Il m'est impossible de croire que la vérité soit générale, aussi impossible que de croire que dans le monde entier il fasse jour à la même heure. Ce qui, sous l'apparence de la vérité, s'est glissé parmi les peuples et qui est adopté même par les plus imbéciles, n'est certainement pas la vérité, et il faut courageusement mettre la main à s'en dépouiller, si l'on veut arriver à voir l'erreur dans toute sa hideur et toute sa nudité.

JULIANE. Quelle n'est pas la misère humaine et quels ne sont pas les torts du Créateur, si vous avez raison, Adraste! Ou la vérité n'existe pas, ou elle doit être telle qu'elle puisse être à la portée du plus grand nombre,

de tous, même au moins sur les points les plus essentiels.

ADRASTE. Ce n'est pas la faute de la vérité qu'elle ne soit pas telle, mais la faute des hommes.—Nous devons vivre heureux sur la terre; c'est pour cela que nous sommes créés, pour cela seulement et uniquement. Toutes les fois que la vérité contrarie ce grand but, on est obligé de la mettre de côté : car il n'y a que peu d'esprits qui puissent trouver dans la vérité leur bonheur. On laisse alors au peuple ses erreurs; on les lui laisse parce qu'elles sont la base de son bonheur et le soutien de l'État, qui y trouve pour lui-même sécurité, abondance et joies. Lui ôter la religion, c'est lâcher, dans un gras pâturage, un cheval sauvage qui, aussitôt qu'il se sent libre, préfère s'enfuir dans les forêts stériles et y souffrir de la famine, que de gagner tout ce dont il a besoin par un service commode. — Ce n'est pas au peuple seulement, mais c'est encore à une autre partie de la famille humaine qu'il faut conserver la religion; à la plus jolie, pour laquelle je crois qu'elle est une sorte d'ornement et une espèce de frein. La piété va très bien à la modestie féminine, elle donne à la beauté quelque chose de noble, de reposé, de langoureux...

JULIANE. Arrêtez, Adraste! Vous faites aussi peu d'honneur à mon sexe qu'à la religion. Vous placez l'un dans la même classe que le peuple, malgré la subtilité du détour; et quant à l'autre, vous en faites au plus une sorte de fard qui augmente le nombre des ustensiles, sur notre toilette. Non, Adraste, la religion est un ornement pour l'humanité tout entière, et son ornement le plus indispensable. Hélas! vous la méconnaissez par orgueil; mais par un faux orgueil. Qu'est-ce qui peut remplir notre âme d'idées plus sublimes que la religion? Et qu'est-ce qui peut faire éclater la beauté de l'âme, que de telles idées : de nobles idées de Dieu, de nous, de nos devoirs, de notre destinée? Qu'est-ce qui peut rendre notre cœur, ce rendez-vous de toutes les passions perverses et inquiètes, plus pur et plus

calme, que cette religion-là même? Qu'est-ce qui peut plus qu'elle nous relever dans le malheur? Qu'est-ce qui peut plus qu'elle faire de nous de vrais hommes, de bons citoyens, de loyaux amis? — Je rougis presque, Adraste, de vous parler si sérieusement. Ce n'est sans doute pas là l'accent qui vous plaît dans une femme, quoique l'accent contraire paraisse vous plaire aussi peu. Tout cela, vous l'entendez d'une bouche plus persuasive, de la bouche de Théophane...

SCÈNE IV

HENRIETTE, JULIANE, ADRASTE

HENRIETTE. (*Elle s'arrête près de la coulisse et écoute.*) Ecoutons!

ADRASTE. Ne me parlez pas de Théophane. Un mot de vous a plus d'effet qu'une criaillerie d'une heure, venant de lui. Vous vous étonnez? Peut-il en être autrement du pouvoir que doit avoir sur moi la seule personne que j'aime, que j'adore?... Oui, que j'aime... Le mot en est lâché! il l'est! me voilà délivré de ce secret; je me suis toujours torturé pour le garder, et, pour l'avoir révélé, je n'en espère pas davantage... Vous pâlissez?...

JULIANE. Qu'ai-je entendu, Adraste?

ADRASTE. (*Tombant à ses genoux.*) Laissez-moi jurer à vos genoux que c'est la vérité que vous avez entendue... Je vous aime, belle Juliane, et je vous aimerai éternellement. Maintenant je vous ai dévoilé mon cœur. En voulais-je convaincre une autre et me convaincre moi-même, que mon indifférence à l'égard de Henriette était l'effet des défauts que j'avais remarqués en elle : ce n'était que le résultat d'une inclination déjà née. Et l'aimable Henriette n'a peut-être d'autres défauts que celui d'avoir une sœur encore plus aimable...

HENRIETTE. Bravo! Je vais faire interrompre la scène par Théophane... (*Elle sort.*)

SCÈNE V

JULIANE, ADRASTE

ADRASTE. (*Cherchant autour de lui.*) Qui a parlé ici?

JULIANE. Ciel! c'était la voix de ma sœur.

ADRASTE. Oui, c'était sa voix. Quelle curiosité! Quelle indiscrétion! Non! Non! Je ne retire rien : elle a tous les défauts que je lui donnais et d'autres encore; je n'aurais pas pu l'aimer, quand même j'eusse été complétement libre, complétement indifférent pour une autre.

JULIANE. Quels chagrin vous allez m'attirer, Adraste!

ADRASTE. Soyez sans inquiétude! Je saurai vous épargner tous vos chagrins par mon prompt éloignement.

JULIANE. Par votre éloignement?

ADRASTE. Oui, j'y suis fermement résolu. Les circonstances où je me trouve sont telles que j'abuserais de la bonté de Lisidor, en demeurant plus longtemps. Et, du reste, j'aime mieux prendre moi-même mon congé que de le recevoir.

JULIANE. Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites, Adraste. De qui pourriez-vous le recevoir?

ADRASTE. Je connais les pères, belle Juliane, et je connais aussi les Théophane. Permettez-moi de ne pas m'expliquer plus clairement. Ah! Si je pouvais me flatter que Juliane... Je ne dis rien de plus. Je ne me veux pas flatter de quelque chose d'impossible. Non, Juliane ne peut pas aimer Adraste, elle le doit haïr.

JULIANE. Je ne hais personne, Adraste...

ADRASTE. Vous me haïssez : car ici, haïr c'est ne pas aimer. Vous aimez Théophane... Ah! Le voici lui-même.

SCÈNE VI

THÉOPHANE, ADRASTE, JULIANE

JULIANE. (*A part.*) Que dira-t-il? Que répondrai-je?

ADRASTE. Il m'est facile de m'imaginer sur quelle instigation vous arrivez ici. Mais que croit-elle y gagner? De me perdre, ou de me ramener à elle?... Comme cela vous va bien, à vous, Théophane, et à votre respectable caractère, de vous faire l'instrument d'une jalousie de femme! Ou venez-vous me demander une explication? Je vous avouerai tout, et avec orgueil encore.

THÉOPHANE. De quoi parlez-vous, Adraste? Je n'y comprends pas un mot.

JULIANE. Permettez-moi de m'éloigner; Théophane, je me flatte que vous avez pour moi quelque estime; et que vous ne ferez aucun commentaire injuste ou qu'au moins vous croirez que je connais assez mes devoirs, et que j'y suis trop attachée pour les violer, même en pensée.

THÉOPHANE. Demeurez, je vous en prie. — Mais que signifient ces paroles? Je vous comprends aussi peu que je n'ai compris Adraste.

JULIANE. Je suis heureuse que d'un innocent rien, vous ne veuilliez pas faire quelque chose. Mais permettez-moi... (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

ADRASTE, THÉOPHANE

THÉOPHANE. C'est votre aimée, Adraste, qui m'envoie : elle me disait que ma présence ici était nécessaire. J'accours, et vous me donnez des énigmes à deviner.

ADRASTE. Mon aimée? Eh! comme vous avez subtilement placé ce mot! Certes, vous ne pouviez pas entamer vos reproches *ex-abrupto*.

THÉOPHANE. Mes reproches? Qu'ai-je donc à vous reprocher?

ADRASTE. Voudriez-vous peut-être en entendre la confirmation de ma bouche?

THÉOPHANE. Dites-moi seulement ce que vous voudriez entendre confirmer. Je suis tout surpris...

ADRASTE. C'est aller trop loin. Quelle rampante dissimulation! Mais afin que cette dissimulation ne finisse pas par trop vous peser, je vais vous forcer à la rompre. — Oui, tout ce que Henriette vous a rapporté, est vrai. Elle a été assez vile pour nous épier. — J'aime Juliane et je lui ai déclaré mon amour.

THÉOPHANE. Vous aimez Juliane?

ADRASTE. (*Railleusement.*) Et le pis de la chose, c'est que je n'ai pas attendu la permission de Théophane.

THÉOPHANE. Calmez-vous sur ce point. Vous n'avez omis qu'une toute petite formalité.

ADRASTE. Votre tranquillité n'a ici rien d'étonnant. Vous vous croyez sûr de votre affaire... Ah! si seulement vous l'étiez moins! Si seulement il y avait la moindre vraisemblance que je pusse arriver à me faire aimer de Juliane! Quelle volupté ce serait pour moi que la frayeur que trahirait votre visage! Quel soulagement pour moi, de vous entendre soupirer, de vous voir trembler! Quelle joie pour moi de subir toute votre fureur, de recevoir de vous toutes les malédictions qu'inspire le désespoir!

THÉOPHANE. Ne pourriez-vous donc trouver de charmes dans aucun bonheur, qu'il ne fût assaisonné par le malheur d'un autre? — Je plains Adraste. Il faut que l'amour ait exercé sur lui toute sa pernicieuse puissance, pour qu'il parle d'une manière si indécente.

ADRASTE. Bien! Cet air, cette manière d'agir me font souvenir de la position où je me trouve; il est vrai, Théophane, que je suis votre débiteur, et, à l'endroit de ses débiteurs, on a le droit de faire un peu le grand...

Mais patience! J'espère ne plus l'être longtemps. J'ai encore pu trouver un honnête homme qui consente à m'arracher à cette conjoncture. Je ne sais pas ce qui l'arrête. Conformément à sa promesse, il devrait déjà être ici avec l'argent. Je ferai bien d'aller à sa recherche.

THÉOPHANE. Mais encore un mot, Adraste; je veux vous découvrir tout mon cœur...

ADRASTE. Cela n'aurait rien qui pût beaucoup me réjouir. Je m'en vais et peut-être pourrai-je bientôt me représenter devant vos yeux d'un air plus hardi. (*Il sort.*)

THÉOPHANE. (*Seul.*) Esprit inflexible! Je désespère presque de mon entreprise. Auprès de lui, tout est inutile. Mais qu'est-ce qu'il aurait dit, s'il m'avait laissé le temps de payer son aveu d'un aveu semblable?... La voici.

SCÈNE VIII

HENRIETTE, LISETTE, THÉOPHANE

HENRIETTE. Eh bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli coup d'œil?

THÉOPHANE. Vous êtes folâtre, belle Henriette. Mais quel coup d'œil voulez-vous dire? C'est à grand'peine que j'ai pu saisir le principal.

HENRIETTE. Oh! c'est dommage! — Vous ne vous êtes donc pas assez hâté? Et Adraste n'était donc plus aux genoux de ma sœur?

THÉOPHANE. S'est-il donc mis à genoux devant elle?

LISETTE. Hélas! pour vous; à deux genoux!

HENRIETTE. Et ma sœur était là — je ne puis pas vous expliquer — était là, presque comme si elle le voyait avec plaisir dans cette position incommode. Je vous plains, Théophane!...

THÉOPHANE. Êtes-vous aussi à plaindre, compatissante enfant?

HENRIETTE. A plaindre, moi? A féliciter, plutôt.

LISETTE. Mais non; cela crie vengeance.

THÉOPHANE. Et comment Lisette pense-t-elle donc qu'on puisse se venger?

LISETTE. Voulez-vous donc cependant vous venger?

THÉOPHANE. Peut-être.

LISETTE. Et vous aussi, mademoiselle?

HENRIETTE. Peut-être.

LISETTE. Bon! voilà deux *peut-être*, avec lesquels il y a moyen d'entreprendre quelque chose.

THÉOPHANE. Mais il est encore incertain que Juliane réponde à l'amour d'Adraste, et, si cela n'est pas, je songerais de trop-bonne heure à la vengeance.

LISETTE. Oh! l'âme charitable! Vous songez d'abord qu'il ne faut pas qu'on se venge.

THÉOPHANE. Pas de moqueries, Lisette! Je songeais ici à une vengeance très innocente.

HENRIETTE. Moi aussi; à une très innocente vengeance.

LISETTE. Qui le conteste? A une si innocente vengeance, qu'on peut la concerter en toute conscience. Ecoutez seulement! Votre vengeance, monsieur Théophane, serait une vengeance d'homme, n'est-il pas vrai? Et votre vengeance, mademoiselle Henriette, serait une vengeance de femme : donc une vengeance d'homme et une vengeance de femme... Comment pourrais-je bien très prudemment arranger la chose?

HENRIETTE. Tu es folle, avec tes assemblages de sexes.

LISETTE. Aidez-moi donc un peu, monsieur Théophane!.... Que pensez-vous de ceci? Quand deux personnes veulent également la même chose, n'est-ce pas qu'il est bon que ces deux personnes s'associent ensemble?

THÉOPHANE. Oui, mais en supposant d'abord que ces deux personnes peuvent se tolérer.

HENRIETTE. C'est là le *tu autem!*

LISETTE. (*A part.*) Cela ne mordra donc pas? Prenons par un autre bout. — C'est vrai, comme le disait tout à

l'heure M. Théophane, qu'il est encore incertain que mademoiselle Juliane aime Adraste. Je pose aussi ce fait : il est encore incertain que M. Adraste aime réellement mademoiselle Juliane.

HENRIETTE. Silence, douteuse de malheur! C'est un fait acquis.

LISETTE. Les hommes sont pris de temps à autre d'une certaine attaque d'une certaine maladie, variable comme le temps, qui résulte d'un certain trop plein du cœur.

HENRIETTE. D'un certain trop plein du cœur? Bien touché!

LISETTE. Je vais vous dire tout de suite comment cela s'appelle. Comme les gens qui ont l'estomac trop plein, ne savent précisément plus ce qui leur plaît ou ce qui ne leur plaît pas; ainsi font aussi les gens qui ont le cœur trop plein. Ils ne savent même plus de quel côté penche leur cœur trop rempli, et, de là résultent donc peut-être de petites méprises sur les personnes... N'ai-je pas raison, monsieur Théophane?

THÉOPHANE. Cela demande réflexion.

LISETTE. Vous êtes certainement une excellente espèce d'homme, et je vous tiens pour beaucoup trop prudent pour que votre cœur dût être ainsi trop rempli... Mais savez-vous bien l'idée que j'ai, pour en venir à connaître la vérité, quant à M. Adraste et à mademoiselle Juliane?

THÉOPHANE. Eh bien?

HENRIETTE. Tu éveillerais ma curiosité, si je ne connaissais déjà la vérité...

LISETTE. Ne pourrions-nous pas frapper certain coup à l'aveuglette?

HENRIETTE. Qu'est-ce encore que ceci?

LISETTE. Un coup à l'aveuglette est un coup derrière lequel il n'y a rien; mais qui a cependant l'efficacité de porter l'ennemi à de certaines remarques.... Par exemple : pour apprendre si mademoiselle Juliane aime Adraste, M. Théophane devrait feindre de l'amour pour quelqu'un d'autre; et pour apprendre si Adraste aime mademoiselle Juliane, vous devriez, mademoi-

selle, feindre pour quelqu'un d'autre, de l'amour. Et comme cela n'irait pas que M. Théophane feignît de l'amour pour moi, et encore moins que vous en feigniez pour son Martin ; voici, court et bon, mon conseil : c'est que vous feigniez de l'amour l'un pour l'autre... Je ne parle que de feindre, entendons-nous ; rien que de feindre, car autrement ce ne serait un coup à l'aveuglette que d'un œil... Eh bien, dites-moi tous deux : la proposition n'est-elle pas excellente?

THÉOPHANE. (*A part.*) Si je ne m'en vais pas, il arrivera que je serai forcé de me déclarer. — La proposition n'est pas mauvaise, mais...

LISETTE. Il ne s'agit que de feindre...

THÉOPHANE. Et c'est la feinte qui précisément ne me plaît pas là-dedans.

LISETTE. Et vous, mademoiselle?

HENRIETTE. Moi non plus, je n'aime guère cette feinte.

LISETTE. Craignez-vous peut-être tous deux de pouvoir feindre trop naturellement?... Pourquoi ce soubresaut, monsieur Théophane? Pourquoi cette rêverie, mademoiselle?

HENRIETTE. Laisse donc, ce serait la première fois de ma vie.

THÉOPHANE. Il faut que je vous quitte pour quelques instants, belle Henriette...

LISETTE. Vous n'avez pas besoin de notre permission. Mais, en vérité, ne redites pas mon bavardage. Venez, mademoiselle...

HENRIETTE. C'est vrai que ton babil est quelquefois très irritant. Viens !... Théophane, faut-il vous dire de ne pas vous éloigner pour longtemps?

THÉOPHANE. Si j'ose vous en prier... (*Henriette et Lisette sortent d'un côté. Au moment où Théophane veut sortir de l'autre, il rencontre le changeur.*)

SCÈNE IX

THÉOPHANE, LE CHANGEUR

LE CHANGEUR. Vous pardonnerez, monsieur. Je ne voudrais que dire un mot à M. Adraste.

THÉOPHANE. Il vient justement de sortir. Voulez-vous me charger de la commission?...

LE CHANGEUR. Si j'ose prendre cette liberté... Il m'a demandé à emprunter une somme d'argent, et je la lui ai même promise tout d'abord. Mais j'ai fait maintenant des réflexions et je viens me dédire auprès de lui, voilà tout.

THÉOPHANE. Des réflexions, monsieur? Quelles réflexions? Aucune cependant qui touche Adraste?

LE CHANGEUR. Pourquoi pas?

THÉOPHANE. N'est-ce pas un homme qui a du crédit?

LE CHANGEUR. Le crédit, monsieur, vous savez ce que c'est : on peut avoir aujourd'hui du crédit, sans être sûr d'en avoir le lendemain. J'ai appris sa situation présente...

THÉOPHANE. (*A part.*) Il faut faire tout ce qu'il sera possible pour éviter l'éclat. — On vous a dû faire de faux rapports... Me connaissez-vous, monsieur?...

LE CHANGEUR. Personnellement, non : peut-être que si j'entendais votre nom...

THÉOPHANE. Théophane...

LE CHANGEUR. C'est le nom d'une personne dont j'ai toujours entendu dire le plus grand bien.

THÉOPHANE. Si vous ne voulez pas prêter la somme à M. Adraste, sur sa seule signature, voulez-vous le faire sur la mienne?

LE CHANGEUR. Avec plaisir.

THÉOPHANE. Ayez donc la bonté de m'accompagner dans ma chambre. Je vous donnerai les sûretés néces-

saires, à condition que vous cacherez mon cautionnement à Adraste lui-même.

LE CHANGEUR. A lui-même ?

THÉOPHANE. Entièrement, afin de lui épargner le chagrin que lui causerait votre défiance...

LE CHANGEUR. Il faut que vous soyez un généreux ami...

THÉOPHANE. Ne demeurons pas plus longtemps. (*Ils sortent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHANGEUR, entrant d'un côté, ADRASTE, entrant de l'autre

ADRASTE. (*A part.*) Je n'ai pu trouver mon homme...

LE CHANGEUR. (*A part.*) La chose me plaît ainsi...

ADRASTE. Mais le voilà! — Eh! monsieur, je vous trouve ici? Nous nous sommes sans doute fourvoyés tous deux.

LE CHANGEUR. Je suis heureux de vous rencontrer malgré cela, monsieur Adraste.

ADRASTE. Je vous ai cherché chez vous. La chose ne souffre aucun retard. Puis-je toujours compter sur vous?

LE CHANGEUR. Maintenant, oui.

ADRASTE. Maintenant? Que voulez-vous dire par là?

LE CHANGEUR. Rien. Oui, vous pouvez compter sur moi.

ADRASTE. Je ne suppose pas que vous ayez la moindre défiance contre moi.

LE CHANGEUR. Pas la moindre.

ADRASTE. Ou qu'on ait cherché à vous en inspirer.

LE CHANGEUR. Encore beaucoup moins.

ADRASTE. Nous avions déjà fait affaire ensemble, et l'avenir vous prouvera que je suis toujours un honnête homme.

LE CHANGEUR. Je suis sans inquiétude.

ADRASTE. Il y va de mon honneur de faire affront aux gens qui ont eu l'infamie de me discréditer.

LE CHANGEUR. Je trouve qu'on fait le contraire.

ADRASTE. Oh ! ne dites pas cela. Je sais bien que j'ai mes ennemis...

LE CHANGEUR. Mais vous avez aussi vos amis...

ADRASTE. De nom. Je prêterais le flanc au rire, si je voulais compter sur eux... Et croyez-vous, monsieur, qu'il me soit bien agréable que vous soyez venu dans cette maison, en mon absence?

LE CHANGEUR. Cependant, cela doit vous être agréable.

ADRASTE. C'est, en vérité, la maison d'où je ne devrais attendre rien que de bon; mais il y a là une certaine personne, monsieur, une certaine personne... Je sais ce qui serait arrivé, si vous aviez parlé à cette personne-là.

LE CHANGEUR. Je n'ai précisément causé avec personne ; mais la personne auprès de laquelle je me suis informé de vous, a montré pour vous le plus grand dévoûment.

ADRASTE. Je puis bien vous dire quelle est la personne dont je craindrais précisément les mauvais propos sur mon compte. Il sera aussi bien que vous le sachiez, afin que, s'il devait vous revenir aux oreilles des choses désavantageuses sur moi, vous en connaissiez l'auteur.

LE CHANGEUR. Inutile.

ADRASTE. Mais cependant... En un mot, c'est Théophane.

LE CHANGEUR. (*Étonné.*) Théophane?

ADRASTE. Oui, Théophane. C'est mon ennemi...

LE CHANGEUR. Théophane, votre ennemi?

ADRASTE. Cela vous étonne?

LE CHANGEUR. Et non sans cause...

ADRASTE. Vous croyez sans doute qu'un homme de son ordre ne peut être que noble et généreux?

LE CHANGEUR. Monsieur...

ADRASTE. C'est l'hypocrite le plus dangereux que j'aie encore jamais trouvé parmi ses pareils.

LE CHANGEUR. Monsieur...

ADRASTE. Il sait que je le connais ; aussi se donne-t-il toutes les peines du monde pour me perdre.

LE CHANGEUR. Je vous en prie...

ADRASTE. Si vous avez par hasard bonne opinion de lui, vous vous trompez fort. Peut-être en vérité ne le connaissez-vous que sous le rapport de sa fortune ; et, contre cette fortune je n'ai rien à dire : il est riche ; mais c'est précisément sa fortune qui lui donne l'occasion et la facilité de nuire, de la manière la plus habile.

LE CHANGEUR. Que dites-vous ?

ADRASTE. Il combine les intrigues les plus inouïes, pour me faire partir de cette maison, des intrigues auxquelles il sait donner une si innocente apparence, que je m'en étonne moi-même.

LE CHANGEUR. C'est par trop fort ! Je ne puis pas me taire plus longtemps. Monsieur, vous vous trompez de la façon la plus étonnante...

ADRASTE. Moi ?

LE CHANGEUR. Il est impossible que Théophane soit tel que vous le dépeignez. Apprenez tout. Je venais ici reprendre la parole que je vous avais donnée. Je m'y voyais contraint par l'état de vos affaires, que j'avais appris de source certaine, non pas de Théophane. Je le trouvai ici, et je crus pouvoir sans difficulté le lui dire...

ADRASTE. A Théophane ? Quel vil dessein aura-t-il conçu ?

LE CHANGEUR. Quel vil dessein ? Il m'a parlé en votre faveur de la façon la plus expresse. Et bref, si je maintiens ma première parole, c'est en considération de lui seul que je le fais.

ADRASTE. En considération de lui seul ?... Qu'est-ce à dire ?

LE CHANGEUR. Il m'a donné en garantie un écrit que je puis considérer comme un cautionnement pour vous. Il m'avait, il est vrai, fait promettre en même temps, de n'en rien révéler à personne ; mais il m'est impossible de laisser ainsi diffamer un homme si intègre. Vous

pouvez faire prendre chez moi la somme demandée, quand il vous plaira. Seulement faites-moi le plaisir de ne lui rien laisser soupçonner de ceci. Il a montré, dans toute cette affaire, tant de loyauté et d'amitié pour vous, qu'il faudrait qu'il ne fût pas un homme pour pousser le déguisement à ce point... Adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE II

ADRASTE

ADRASTE. Quel nouveau tour !... Je n'en reviens pas moi-même !... C'est insoutenable !... Mépris, injures... injures, dans ce qui doit lui être le plus cher... tout est inutile ; il ne veut rien sentir. Qu'est-ce qui peut ainsi l'endurcir ? Ce ne peut être que méchanceté, qu'acharnement pour arriver à assurer sa vengeance... Qui, cet homme ne dépisterait-il pas ? Je ne sais que penser. Je ne sais que penser. Il a une manière de vous importuner de ses bienfaits... Mais, maudite soit la manière, aussi bien que les bienfaits ! Pourvu même qu'il ne se cache aucun serpent sous ces fleurs ! Car alors je ne pourrais que le haïr. Je le haïrais quand même il me sauverait la vie. Il m'a ravi ce qui m'était plus précieux que la vie : le cœur de ma Juliane ; c'est là un vol que ne pourrait même compenser le don de son propre cœur. Mais il n'a pas l'idée d'une telle compensation ; je le flatte encore...

SCÈNE III

THÉOPHANE, ADRASTE

THÉOPHANE. Sous le coup de quelle puissante émotion est-ce que je vous trouve encore une fois, Adraste ?

ADRASTE. C'est votre œuvre.

THÉOPHANE. Alors ce doit être une de ces œuvres

que nous accomplissons contre notre gré, même en nous efforçant le plus possible de faire tout l'opposé. Je ne souhaite rien tant que de vous voir calme, afin que vous puissiez de sang-froid vous entretenir avec moi, d'une chose qui nous touche tous deux de très près.

ADRASTE. N'est-ce pas, Théophane, que c'est le plus haut degré de l'adresse, que de savoir jouer tous ses tours de manière que ceux à qui on les joue ne sachent pas eux-mêmes pourquoi et comment on les leur joue ? .

THÉOPHANE. Sans doute.

ADRASTE. Félicitez-vous de ce bonheur : vous avez atteint ce degré.

THÉOPHANE. Qu'est-ce encore ?

ADRASTE. Je vous avais promis de vous payer la lettre de change que vous savez... (*Avec moquerie.*) Vous ne prendrez pas mal, que maintenant je ne le puisse plus. Je vais vous souscrire une autre lettre de change, à la place de celle que vous avez déchirée.

THÉOPHANE. (*Avec le même accent.*) Il est vrai, que ce n'était pas dans un autre dessein que d'en recevoir une autre de vous que j'ai déchirée.

ADRASTE. Que ce fût votre dessein ou non, vous en recevrez une autre... N'apprendriez-vous pas avec plaisir, pourquoi je ne peux plus maintenant vous la payer ?

THÉOPHANE. Eh bien ?

ADRASTE. C'est que je n'aime pas les cautionnements.

THÉOPHANE. Les cautionnements ?

ADRASTE. Oui ; parce que je ne puis recevoir d'une main pour donner de l'autre.

THÉOPHANE. (*A part.*) Le changeur ne m'a pas tenu parole.

ADRASTE. Certes, vous me comprenez ?

THÉOPHANE. Je ne puis pas le dire avec certitude.

ADRASTE. Je me donne toutes les peines du monde, pour ne vous avoir aucune obligation : ne dois-je pas

être peiné de soupçonner que cependant je serai forcé de vous avoir des obligations?

THÉOPHANE. L'habileté avec laquelle vous voyez tout sous son plus mauvais jour, me surprend.

ADRASTE. Et, comme vous l'avez compris, la vôtre à cacher le plus mauvais jour des choses, me surprend aussi. Je ne sais pas moi-même ce que j'en dois penser.

THÉOPHANE. Parce que vous n'en voulez pas penser le plus naturellement du monde.

ADRASTE. C'est à dire, voulez-vous peut-être dire, que vous auriez fait cette démarche par grandeur d'âme, par prévoyance pour l'honorabilité de mon nom. Mais, avec votre permission, ce serait là en penser le moins naturellement du monde.

THÉOPHANE. Vous avez, ma foi, bien raison. Car comment serait-il jamais possible qu'un homme de ma condition eût seulement de telles pensées d'homme?

ADRASTE. Mettons un peu de côté votre condition.

THÉOPHANE. Le pourriez-vous?

ADRASTE. Supposons donc que vous ne soyez pas de ces gens qui, pour afficher le caractère d'hommes pieux, sont obligés de tenir leurs passions aussi secrètes que possible, qui, dans le principe, apprennent à feindre par bienséance, et, finalement, gardent l'hypocrisie comme une seconde nature; qui sont obligés, d'après leurs maximes, de se tenir à l'écart des honnêtes gens qu'ils nomment les enfants de Baal, ou au moins de ne pratiquer avec eux aucune relation, que dans le but, que dans l'infâme but de les tourner de leur côté; supposons que vous ne soyez pas de ces gens, n'en êtes-vous pas moins un homme sensible aux injures? Et pour dire à la fois tout d'un seul mot... N'êtes-vous pas un amoureux qui doit ressentir de la jalousie?

THÉOPHANE. C'est avec plaisir que je vous vois enfin en arriver à ce point.

ADRASTE. Ne supposez pas toutefois que je vais parler de cela avec la moindre modération.

THÉOPHANE. Je n'en tenterai que plus d'avoir une grande modération.

ADRASTE. Vous aimez Juliane, et moi... moi... A quoi bon, si longtemps chercher mes mots? — Moi, je vous hais pour cet amour, quoique je n'aie aucun droit sur celle que vous aimez; et vous qui avez un droit dessus, vous ne me haïriez pas, moi, qui vous envie ce droit?

THÉOPHANE. Certainement non, je ne vous haïrais pas. Mais cherchons donc le droit que vous et moi avons sur Juliane.

ADRASTE. Si ce droit dépendait de la force de notre amour, je vous le disputerais peut-être. C'est un bonheur pour vous, qu'il vous vienne de la volonté d'un père et de l'obéissance d'une fille...

THÉOPHANE. Mais, je ne veux pas qu'il me vienne ainsi. L'amour seul doit prononcer; mais l'amour, vous le supposez bien, non pas le nôtre seulement, mais particulièrement son amour, à elle, en possession duquel vous me croyez. Si vous pouvez me convaincre que ce soit vous qu'aime à présent Juliane...

ADRASTE. Vous me céderez peut-être vos droits?...

THÉOPHANE. Je le ferai.

ADRASTE. Laissons donc là les railleries! — Vous êtes sûr de votre affaire et convaincu que cette rodomontade n'y peut rien changer.

THÉOPHANE. Vous ne pouvez donc pas me dire si Juliane vous aime?

ADRASTE. Si je le pouvais, ne vous le dirais-je pas, pour vous tourmenter par cette préférence?

THÉOPHANE. Assez! Vous vous faites plus inhumain que vous n'êtes... Eh bien! alors je vous dirai... je vous dirai que Juliane vous aime.

ADRASTE. Que dites-vous? Mais le ravissement où me jette cette assurance allait me faire oublier de quelle bouche je la reçois. Bravo! Théophane, bravo! Il faut se moquer de son ennemi. Mais, n'allez-vous pas pour rendre cette moquerie parfaite me donner aussi l'assurance que vous n'aimez pas Juliane?

THÉOPHANE. (*S'irritant.*) Il n'est pas possible de vous dire un mot sensé. (*Il veut s'éloigner.*)

ADRASTE. (*A part.*) Il s'irrite! — Attendez donc, Théo-

phane ; savez-vous que cet air irrité, que vous prenez, finit par me donner envie d'entendre ce mot sensé.

THÉOPHANE. (*Avec colère.*) Et savez-vous que votre conduite méchante finit par me lasser ?

ADRASTE. (*A part.*) Il est sérieux.

THÉOPHANE. (*Encore avec colère.*) Je ferai en sorte que vous ne trouviez pas Théophane, tel que vous vous l'imaginez.

ADRASTE. Pardon. Je crois trouver dans votre colère plus de sincérité que je n'en ai jamais trouvé dans votre bienveillance.

THÉOPHANE. Singulier homme ! Est-il donc nécessaire de se montrer envers vous aussi hautain, aussi ombrageux, aussi grossier que vous, pour gagner votre misérable confiance ?

ADRASTE. Je vous passe ce langage à cause de sa nouveauté.

THÉOPHANE. Vous vous y ferez.

ADRASTE. Mais, en réalité... vous me troublez complétement. Fallait-il me dire, avec un visage joyeux, des choses d'où dépend tout mon bonheur ? Je vous en prie, redites-moi à présent, encore une fois, ce que j'ai dû prendre d'abord pour une raillerie.

THÉOPHANE. Si je vous le répète, croyez bien que ce n'est pas pour vous faire plaisir.

ADRASTE. Je m'y fierai d'autant plus.

THÉOPHANE. Mais vous ne m'interromprez pas, je vous prie,

ADRASTE. C'est bon, parlez.

THÉOPHANE. Je vais tout d'abord vous donner la clef de ce que vous allez entendre. Mon inclination ne s'est pas moins trompée d'adresse que la vôtre. Je reconnais et admire toutes les perfections qui font de Juliane l'ornement de son sexe... Mais... je ne l'aime pas.

ADRASTE. Vous...

THÉOPHANE. C'est la même chose, que vous le croyiez ou ne le croyiez pas... Je me suis donné assez de peine pour changer ma haute estime en amour... Mais cette peine m'a fourni l'occasion de remarquer que Juliane

se donnait une peine pareille. Elle voulait m'aimer et n'y a pas réussi. Le cœur, dans ceci, comme dans tout le reste, ne se base pas sur l'intelligence et veut sur elle maintenir son indépendance. On peut le tyranniser, mais le vaincre, non pas. Et à quoi sert de se rendre soi-même le martyr de ses réflexions, quand on est certain de n'y pas trouver le calme? J'eus donc pitié de Juliane — ou plutôt, j'eus pitié de moi-même; je ne contins pas plus longtemps ma double inclination pour une autre personne, et je m'aperçus avec joie que Juliane aussi était trop faible ou trop prévoyante pour résister à la sienne, qui se portait sur un homme qui en est aussi peu digne qu'il n'est digne d'avoir un ami. Adraste aurait depuis longtemps vu dans ses yeux son bonheur, si Adraste était assez calme pour avoir le coup d'œil juste. Il considère tout à travers le prisme de ses préoccupations, et y ramène tout; et il aimerait mieux bien souvent renier ses sens que de mettre de côté ses présomptions. Comme Juliane le trouvait aimable, je ne pouvais nullement m'imaginer que son amour fût même en danger. Je pensais au moyen de faire comprendre à tous deux, de mon mieux, de ne pas voir en moi un dangereux obstacle. C'est dans ce but que je venais ici; mais Adraste m'y a-t-il laissé arriver, sans m'obliger aux plus méchantes intimidations? Je l'aurais même quitté sans un mot de plus, si je ne m'étais contraint en pensant à cette personne, à laquelle, du fond de mon âme, j'accorde tout ce qu'elle désire... Je n'ai plus rien à lui dire. (*Il s'éloigne.*)

ADRASTE. Où allez-vous, Théophane?... Jugez, par mon silence, de la grandeur de ma surprise. — C'est une faiblesse humaine de se laisser doucement persuader de ce qu'on désire avec passion. Dois-je m'y livrer? Dois-je la réprimer.

THÉOPHANE. Je ne veux pas être un obstacle à vos réflexions...

ADRASTE. Malheur à celui qui pense me plaisanter d'une si cruelle façon!

THÉOPHANE. L'hésitation qui vous torture me venge de vous!

ADRASTE. (*A part.*) Je vais l'attraper. — Voulez-vous me permettre encore un mot, Théophane? Comment pouvez-vous être irrité contre un homme, dont le doute est plus surprise de son bonheur que manque de confiance en vous?...

THÉOPHANE. Adraste, je suis prêt à rougir d'avoir eu un seul moment de colère, aussitôt que vous serez prêt à parler raisonnablement.

ADRASTE. S'il est vrai que vous n'aimiez pas Juliane; il sera nécessaire que vous vous découvriez à Lisidor?

THÉOPHANE. Certainement.

ADRASTE. Et vous y êtes en réalité résolu?

THÉOPHANE. Et de vrai, le plutôt sera le mieux.

ADRASTE. Vous direz à Lisidor que vous n'aimez pas Juliane?

THÉOPHANE. Quoi d'autre lui dirais-je?

ADRASTE. Que vous en aimez une autre?

THÉOPHANE. Avant tout, afin de ne donner aucune raison d'imputer à Juliane la rupture de notre liaison.

ADRASTE. Êtes-vous prêt à faire tout cela sur-le-champ?

THÉOPHANE. Sur-le-champ même.

ADRASTE. (*A part.*) A présent je le tiens! — Oui, sur-le-champ même.

THÉOPHANE. Et vous, seriez-vous aussi prêt à faire la même démarche? Êtes-vous résolu à déclarer à Lisidor que vous n'aimez pas Henriette?

ADRASTE. J'en brûle d'impatience.

THÉOPHANE. Et que vous aimez Juliane?

ADRASTE. En doutez-vous?

THÉOPHANE. Eh bien alors, venez.

ADRASTE. (*A part.*) C'est qu'il y consent!

THÉOPHANE. Allons vite!

ADRASTE. Réfléchissez bien.

THÉOPHANE. Et à quoi donc réfléchir encore?

ADRASTE. Il en est encore temps...

THÉOPHANE. C'est vous-même qui reculez. Allons...

(*Il marche du côté de la porte.*) Vous restez en arrière? Vous réfléchissez? Vous me regardez avec des yeux qui trahissent l'étonnement? Qu'est-ce donc?...

ADRASTE. (*Après un court silence.*) Théophane!...

THÉOPHANE. Eh bien?... Ne suis-je pas prêt?

ADRASTE. (*Avec émotion.*) Théophane!... Vous êtes un honnête homme.

THÉOPHANE. Qu'est-ce qui vous le fait croire à présent?

ADRASTE. Qu'est-ce qui me fait à présent le croire? Puis-je en demander une preuve plus forte, que le soin que vous prenez de mon bonheur?

THÉOPHANE. Vous le reconnaissez bien tard... mais enfin vous le reconnaissez... cher Adraste, il faut que je vous serre dans mes bras...

ADRASTE. Je rougis de moi-même... Laissez-moi seul, je vous suivrai bientôt...

THÉOPHANE. Non, je ne vous laisserai pas seul. — Est-il possible que j'aie vaincu votre aversion contre moi? Que je l'aie vaincue par un sacrifice qui me coûte si peu! Ah! Adraste, vous ne savez pas encore combien il y a d'égoïsme dans ce sacrifice : et peut-être cela va-t-il de nouveau me faire perdre toute votre estime... J'aime Henriette.

ADRASTE. Vous aimez Henriette? Ciel! De cette façon nous pouvons être heureux tous les deux. Pourquoi ne nous sommes-nous pas expliqués plus tôt? O Théophane! Théophane! J'aurais vu d'un autre œil toute votre conduite. Vous n'auriez pas été en butte à l'amertume de mes soupçons et de mes reproches.

THÉOPHANE. Pas d'excuses, Adraste! Préjugés et contrariété d'amour, ce sont deux choses, dont une seule suffirait déjà pour faire d'un homme un tout autre homme qu'il n'est... Mais qu'est-ce qui nous arrête ici?

ADRASTE. Oui, Théophane, courons... Mais, si Lisidor ne nous était pas favorable?... Si Juliane en aimait un autre?

THÉOPHANE. Calmez votre émotion. Voici Lisidor.

SCÈNE IV

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISIDOR. Voilà mes coquins ! Faut-il donc que je reste constamment seul avec le cousin étranger ?

THÉOPHANE. Nous allions nous rendre immédiatement auprès de vous.

LISIDOR. Qu'avez-vous donc fait de nouveau ensemble ? Vous avez disputé ? Croyez-moi cependant une bonne fois ; de la dispute il ne sort rien. Vous avez tous les deux ; tous les deux, vous avez raison. — Par exemple : (*A Théophane.*) Celui-ci dit que la raison est faible ; et celui-là (*A Adraste.*) dit que la raison est forte. Le premier prouve par de forts arguments que la raison est faible ; le second, par de faibles arguments qu'elle est forte. Cela ne revient-il pas au même ? Fort et faible, faible et fort : où est donc la différence ?

THÉOPHANE. Permettez, en ce moment, ce n'est ni de la force, ni de la faiblesse de la raison que nous avons parlé...

LISIDOR. Eh bien ! Alors c'était de quelque autre chose, d'aussi peu d'importance. De la liberté peut-être : à savoir si un âne pressé par la faim, placé entre deux picotins d'avoine parfaitement semblables, a le droit de manger du premier venu des deux, ou s'il doit être assez âne bâté pour préférer mourir de faim...

THÉOPHANE. Il n'était pas non plus question de cela. Nous nous occupions d'une autre chose, dont la conclusion dépend actuellement de vous.

LISIDOR. De moi ?

THÉOPHANE. De vous, qui tenez tout notre bonheur dans vos mains.

LISIDOR. Oh ! vous me ferez plaisir de le remettre aussi vite que possible dans vos propres mains... Car, vous voulez sans doute parler du bonheur qui dépend des paniers ?... Il y a longtemps que moi-même je ne

tiens pas à retarder la chose; car un homme est un homme, et une jeune fille est une jeune fille : et le bonheur est fragile comme verre.

THÉOPHANE. Nous n'aurons pas assez de toute notre vie, pour vous exprimer notre reconnaissance, pour nous avoir jugé dignes d'une si prochaine alliance. Mais il se rencontre ici un grand obstacle.

LISIDOR. Qu'est-ce?

ADRASTE. Un obstacle, impossible à prévoir.

LISIDOR. Eh bien?

THÉOPHANE ET ADRASTE. Nous devons vous avouer...

LISIDOR. Tous les deux ensemble? Qu'est-ce que ce va être? Répondez-moi par ordre... Qu'est-ce que vous avouez, Théophane?

THÉOPHANE. Je dois vous avouer que je n'aime pas Juliane.

LISIDOR. Que vous ne l'aimez pas? Ai-je bien entendu?... Et quel est votre aveu, Adraste?

ADRASTE. Je dois vous avouer... que je n'aime pas Henriette.

LISIDOR. Que vous ne l'aimez pas?... Vous, vous n'aimez pas, ni vous non plus; cela ne se peut pas. Vos têtes querelleuses qui ne se sont encore jamais mises d'accord, s'y mettraient-elles maintenant pour la première fois, lorsqu'il s'agit de me faire un affront?... Ah! vous plaisantez, je commence à m'en apercevoir.

ADRASTE. Nous? Plaisanter?

LISIDOR. Ou alors vous n'avez pas la tête saine. Vous n'aimez pas mes filles? Les fillettes vont pleurer toutes les larmes de leurs yeux... Mais pourquoi donc ne les aimez-vous pas, si j'ose vous le demander? Quels défauts à Juliane, que vous, vous ne l'aimiez pas?

THÉOPHANE. A vous dire vrai, je crois que son cœur à elle, est pris pour un autre.

ADRASTE. Et je soupçonne avec raison la même chose d'Henriette.

LISIDOR. Oh! oh! Ceci est à éclaircir... Lisette, hé! Lisette!... Ce n'est peut-être alors que de la jalousie et ce n'est qu'une menace!

THÉOPHANE. Une menace? C'est à présent que votre bonté nous est le plus nécessaire.

LISIDOR. Hé! Lisette!

SCÈNE V

LISETTE, LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISETTE. Me voici! Qu'y a-t-il?

LISIDOR. Dis-leur de venir ici à l'instant.

LISETTE. A qui donc?

LISIDOR. A toutes deux, n'entends-tu pas?

LISETTE. A mes demoiselles?

LISIDOR. Tu le demandes encore?

LISETTE. Je vais sur-le-champ les chercher. (*Elle revient.*) Ne pourrais-je leur dire d'avance ce que vous leur voulez?

LISIDOR. Non.

LISETTE. (*Elle s'en va et revient.*) Mais si elles me le demandent?

LISIDOR. Y iras-tu?

LISETTE. J'y vais... (*Elle revient.*) C'est donc quelque chose d'important?

LISIDOR. Je crois, drôlesse, que tu voudrais le savoir avant elles.

LISETTE. Ne vous fâchez pas, je ne suis pas si curieuse que cela.

SCÈNE VI

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISIDOR. Vous m'avez tout d'un coup jeté dans une cruelle perplexité. Mais patience, je vais remettre les choses dans leur voie. Je serais bien logé, s'il me fallait chercher une autre paire de gendres! Vous m'alliez

si bien, et je n'en retrouverai plus une paire qui vous vaille, quand je les ferais faire exprès.

ADRASTE. Vous, chercher d'autres gendres?... De quel malheur nous menacez-vous?

LISIDOR. Vous ne voulez certes cependant pas épouser les fillettes, sans les aimer? Là-dessus je serais votre serviteur.

THÉOPHANE. Sans les aimer?

ADRASTE. Qui dit cela?

LISIDOR. Qu'avez-vous dit d'autre?

ADRASTE. J'adore Juliane.

LISIDOR. Juliane?

THÉOPHANE. J'aime Henriette plus que moi-même.

LISIDOR. Henriette?... Ouf! me revoilà soulagé tout d'un coup. — Est-ce donc là le joint? Alors, tout bonnement, l'un a aimé la future de l'autre? Alors toute l'affaire se peut réparer par un échange?

THÉOPHANE. Quelle bonté, Lisidor!

ADRASTE. Vous nous permettez donc?..

LISIDOR. Qu'y faire? J'aime encore mieux dans tous les cas l'échange avant qu'après la noce. Si cela va à mes filles, cela me va aussi.

ADRASTE. Nous nous flattons que cela leur ira... Mais l'amitié que vous me témoignez m'oblige à vous faire encore un aveu.

LISIDOR. Encore un?...

ADRASTE. Je n'agirais pas honorablement si je vous cachais ma situation.

LISIDOR. Quelle situation?

ADRASTE. Ma fortune est si ébréchée que, lorsque j'aurai payé toutes mes dettes, il ne me restera rien.

LISIDOR. Oh! silence là-dessus. Me suis-je jamais enquis de ta fortune? Je sais très bien que tu as été un panier percé, et que tu as tout dissipé; mais c'est pour cela justement que je te donne une de mes filles, afin que tu retrouves ainsi quelque fortune. — Mais, silence! les voici; laissez-moi faire.

SCÈNE VII

JULIANE, HENRIETTE, LISETTE, LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISETTE. Les voici que je vous amène, monsieur Lisidor. Nous sommes curieuses au plus haut point, de savoir ce que vous avez à commander.

LISIDOR. Prenez un air aimable, petites! J'ai une joyeuse nouvelle à vous annoncer; demain nous terminons tout. Préparez-vous.

LISETTE. Qu'est-ce qu'on doit terminer?

LISIDOR. Rien qui te concerne. — Gai! petites! la noce! la noce! — Eh bien, quel air piteux! Qu'as-tu, Juliane?

JULIANE. Vous me trouverez en tout temps obéissante; mais pour cette fois-ci je vous représenterai que vous me pressez trop... Ciel! Demain?

LISIDOR. Et toi, Henriette?

HENRIETTE. Moi, monsieur et cher père? demain je serai malade, malade à la mort.

LISIDOR. Remets cela, dans tous les cas, à après-demain.

HENRIETTE. Cela ne se peut. Adraste en sait les causes.

ADRASTE. Je sais, très belle Henriette, que vous me haïssez.

THÉOPHANE. Et vous, très belle Juliane, vous voulez être obéissante? — Combien je semblais être près de mon bonheur, et combien j'en étais encore éloigné! — De quel air vous dire que je suis indigne de votre main? Que toute la haute estime que m'a inspirée une femme aussi parfaite que vous, ne m'a pas donné pour vous ce que je ne puis ressentir que pour une seule femme au monde.

LISETTE. A la bonne heure, c'est lui donner la cor-

beille. Il n'a pas permis non plus aux hommes de choisir à leur guise. Vite donc, Juliane, parlez !

THÉOPHANE. Une femme vaine pourrait seule s'offenser de mon explication ; et je sais que Juliane sait se préserver de telles faiblesses...

JULIANE. Ah ! Théophane ! je vous ai compris : vous avez pénétré jusqu'au fond de mon cœur...

ADRASTE. Maintenant, vous voilà libre, très belle Juliane. Je n'ai pas besoin de déposer à vos pieds de plus amples aveux que ceux que j'y ai déposés déjà... que dois-je espérer ?...

JULIANE. Très cher père !... Adraste !... Théophane !... ma sœur !...

LISETTE. Je comprends tout maintenant. Vite allons l'apprendre à la grand'maman. (*Elle sort en courant.*)

LISIDOR. (*A Juliane.*) Petite, vois-tu ce que tu as fait ?

THÉOPHANE. Mais vous, très chère Henriette, que pensez-vous de ceci ? Adraste n'est-il pas un traître ? Ah ! si vous vouliez tourner vos regards vers un amoureux fidèle ! Nous parlions tout à l'heure de vengeance, d'innocente vengeance...

HENRIETTE. Ça va, Théophane, je me venge.

LISIDOR. Habilement pensé, Henriette ! As tu déjà oublié ta maladie de demain ?

HENRIETTE. Bon ! Si elle se présente, je ferai défendre ma porte.

LISIDOR. Mais quels drôles de gens vous faites ! Je voulais à chacun de vous donner une doublure pareille à son habit ; mais votre goût est pour la bigarrure. La femme pieuse à l'homme pieux, la femme joyeuse à l'homme joyeux, voilà ce qui devait être ; mais point ! Le pieux veut l'évaporée, l'évaporé la pieuse.

SCÈNE VIII

Dame PHILANE, avec LISETTE, les précédents

DAME PHILANE. Enfants, qu'est-ce que j'apprends? Est-ce possible?

LISIDOR. Oui, maman; je crois que vous ne vous y opposerez pas. Vous voudrez bien maintenant que...

DAME PHILANE. Moi m'y opposer? Ce changement met le comble à mes vœux. Ah! Adraste; ah! Henriette, j'ai souvent tremblé pour vous. Vous auriez fait un couple malheureux! Vous avez tous les deux besoin d'un guide qui connaisse mieux que vous le chemin. Théophane, vous avez depuis longtemps ma bénédiction; mais voulez-vous avoir plus que ma bénédiction, voulez-vous avoir la bénédicton du Ciel, faites alors d'Henriette une personne digne de vous. Et vous, Adraste, je vous ai longtemps pris pour un homme mauvais : mais franchement, qui peut aimer une personne pieuse, est déjà plus d'à demi pieux. Je me fie à toi, Juliane, à son endroit... Je lui conseille surtout de ne plus traiter de braves gens, d'honnêtes ministres, avec autant de mépris qu'il a traité Théophane...

ADRASTE. Ah! madame, ne me rappelez pas mes torts. Ciel! si je me trompe en général, autant que je me suis trompé sur votre compte, Théophane, quel homme, quel homme abominable je fais!

LISIDOR. Ne l'avais-je pas dit que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, aussitôt que vous seriez beaux-frères? Ce n'est que le commencement.

THÉOPHANE. Je le répète, Adraste, vous êtes meilleur que vous ne croyez : meilleur que vous n'avez voulu depuis quelque temps le paraître.

DAME PHILANE. Eh bien! Voilà pour moi une nouvelle consolation. (*A Lisidor.*) Viens, mon fils, conduis-moi. Il est fatigant pour moi de rester debout, et la joie

m'avait fait oublier complétement que j'ai laissé Araspe tout seul.

LISIDOR. Oui, vraiment. Voilà quelque chose à lui raconter ! Venez, maman... Mais plus d'échanges ! Plus d'échanges !

LISETTE. J'en connais une qui est bien fâchée de n'avoir pas d'échange à faire !

FIN DU LIBERTIN

PHILOTAS

PERSONNAGES

ARIDÉE, roi.
STRATON, général en chef d'Aridée.
PHILOTAS, prisonnier.
PARMÉNION, soldat.

La scène se passe dans une tente du camp d'Aridée.

PHILOTAS

1759

SCÈNE PREMIÈRE

PHILOTAS

PHILOTAS. Ainsi me voilà vraiment prisonnier?... Prisonnier!... Un joli commencement à mon apprentissage de la guerre!... O Dieu! O mon père! Avec quelle joie je me convaincrais que tout cela n'est qu'un rêve! Dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais rêvé qu'armes et champs de batailles, que combats et mêlées. Dans mon adolescence, ne pourrais-je pas avoir rêvé cette perte et cette défaite?... Flatte-toi, Philotas! comme si tu n'avais, ni vu, ni senti le coup qui t'a frappé, et qui a fait tomber le glaive de ta main engourdie!... On m'a pansé, malgré moi, ma blessure! O cruelle pitié d'un ennemi rusé! La blessure n'est pas mortelle, disait le médecin qui croyait me consoler... Misérable, elle devrait l'être, mortelle!... Et rien qu'une blessure, rien qu'une blessure, rien qu'une!... Je saurais bien la rendre mortelle, en déchirant l'appareil, en en laissant poser un second et en l'arrachant de nouveau... Je déraisonne, pauvre malheureux que je suis!... Et quel air railleur — je m'en souviens — avait ce vieux guerrier

qui m'arracha de mon cheval! Il m'a appelé : enfant!... Son roi aussi doit me considérer comme un enfant, comme un tendre enfant. Dans quel but m'a-t-il fait enlever, parer et entourer de toutes sortes de commodités? Je dois être chez quelqu'une de ses concubines : triste séjour pour un soldat! Et au lieu d'être gardé comme un captif, je suis servi en prince! .. Railleuses déférences!...

SCÈNE II

STRATON, PHILOTAS

STRATON. Prince...

PHILOTAS. Encore une nouvelle visite! Vieillard, j'aimerais rester seul.

STRATON. Prince, je viens sur l'ordre du roi...

PHILOTAS. Je te comprends. Je suis, il est vrai, le prisonnier de ton roi, et il est le maître de me traiter, comme il l'entend... Mais écoute, si tu es, comme tu en as l'air, un vieil et honorable homme de guerre, écoute ma requête et prie le roi de me traiter en soldat et non en femmelette.

STRATON. Il se rend à l'instant près de toi : je venais t'annoncer sa venue.

PHILOTAS. Le roi près de moi, et tu viens m'annoncer sa venue?... Je ne veux pas qu'il m'épargne une des humiliations qui incombent à un captif. Viens, conduis-moi vers lui. Après l'affront d'être désarmé, rien n'est plus outrageant pour moi.

STRATON. Prince, ta physionomie, empreinte d'ardeur juvénile, annonce une âme plus douce.

PHILOTAS. Ne te raille pas de ma physionomie. Ta figure toute balafrée est certes plus belle.

STRATON. Par les dieux! voilà une digne réponse. Je t'admire et je t'aime.

PHILOTAS. Tu le pourrais, quand même tu aurais commencé par m'inspirer de la terreur.

STRATON. Toujours plus héroïque! Nous avons devant nous l'ennemi le plus redoutable, si, parmi les plus jeunes, il y a beaucoup de Philotas.

PHILOTAS. Ne me flatte pas... Pour vous devenir redoutables, il leur faudrait accomplir de plus grandes actions, je pense... Oserai-je te demander ton nom?

STRATON. Straton.

PHILOTAS. Straton? Le vaillant Straton qui battit mon père au Lycus?...

STRATON. Ne parlons pas de cette victoire douteuse. Et que de sang nous coûta la vengeance de ton père dans les plaines de Méthymne! A tel père, tel fils!

PHILOTAS. Oh! à toi, le plus digne ennemi de mon père, c'est à toi que je veux raconter mon malheur... Toi seul pourras me comprendre : car en toi aussi, chacun a honoré dans ta jeunesse, le feu sacré de l'honneur, de l'honneur de verser son sang pour sa patrie. Autrement serais-tu ce que tu es!... Combien de fois depuis sept jours, depuis les sept jours que mon père m'a revêtu de la robe virile, combien de fois l'ai-je prié, supplié, conjuré, sept fois le jour conjuré à genoux, de permettre que ce ne fût pas en vain que j'eusse dépouillé les vêtements de l'enfance, et que je pusse prendre part à ses exploits qui m'avaient déjà coûté tant de larmes d'émulation! Hier, j'arrivai à l'attendrir, ce meilleur des pères : car Aristodème se joignit à moi pour le prier... Tu le connais, Aristodème; c'est le Straton de mon père... « Sire, donne-moi demain le jeune homme, disait Aristodème, je vais franchir les montagnes et ouvrir le passage jusqu'à Céséna. » — « Encore si je pouvais vous accompagner! soupirait mon père. — Il est encore alité par ses blessures. — « Eh bien, soit! » et, là-dessus, mon père m'embrassa. Oh! quelle joie me donna cet embrassement! — La nuit qui suivit, je ne fermai pas les yeux : rêves d'honneur et de victoire me tinrent éveillé, jusqu'à ce qu'on relevât pour la deuxième fois les postes du camp... Alors, je me levai, je revêtis ma cuirasse neuve, j'enveloppai du casque mes longs cheveux, je choisis parmi les

glaives de mon père, un glaive à ma taille, je sautai en selle, et j'avais déjà rendu un cheval, que les trompettes d'argent n'avaient pas encore réveillé la troupe désignée. On vint enfin ; je parlai à chacun de mes compagnons, et plus d'un vaillant guerrier me serra sur sa poitrine couverte de cicatrices. Il n'y eut qu'à mon père que je ne parlai pas, car je tremblais qu'en me voyant encore une fois, il ne me retirât sa parole. —Nous partîmes. Aux côtés des dieux immortels, on ne se sentirait pas plus heureux que je ne me sentais aux côtés d'Aristodème. A chaque regard de ses yeux enflammés, je me sentais prêt à attaquer seul une armée ; je me sentais prêt à aller chercher la mort la plus imminente au milieu des glaives ennemis, je me réjouissais en silence d'arriver au haut de chaque colline, d'où j'espérais découvrir l'ennemi dans la plaine, et de descendre dans chaque vallée, aux plis de laquelle je me flattais de le rencontrer. Et lorsque enfin je le vis se précipiter sur nous des bois qui couvrent la colline, je le montrai de la pointe de mon glaive à mes compagnons : je m'élançai sur la colline, à sa rencontre, et je te défiai, glorieux vétéran, avec ton enthousiasme juvénile d'autrefois — et jamais tu n'as pu avoir un plus brûlant enthousiasme !... Mais maintenant, regarde-moi, Straton, regarde-moi ; me voilà misérablement précipité à terre du haut de mes présomptueux desseins. Oh ! combien je frémis encore une fois, à la pensée de cette chute !... Je m'étais engagé trop avant... je fus blessé et... fait prisonnier ! Malheureux jeune homme, tu t'attendais aux blessures, tu étais préparé à la mort... et te voilà prisonnier ! Ainsi les dieux cruels, pour déjouer nos desseins, nous envoient toujours des maux imprévus... Je pleure ; que je pleure plutôt de la crainte que tu ne me méprises, à cause de ces larmes ! Mais ne me méprise pas !... Tu te détournes de moi ?

STRATON. C'est malgré moi ; tu n'aurais pas dû m'émouvoir ainsi... Tu me prendras pour un enfant...

PHILOTAS. Non, écoute pourquoi je pleure ! Ce ne sont pas des larmes d'enfant qui méritent d'être accom-

pagnées de tes pleurs d'homme... Ce que je considérais comme mon plus grand bonheur, le tendre amour dont mon père m'aime, devient mon plus grand malheur. Je crains, je crains qu'il ne m'aime plus que son royaume. Qu'est-ce qu'il ne se laisserait pas alors arracher par ton roi, pour ma rançon? Et par mon infortune, il perdrait plus en un jour qu'il n'a gagné en trois années de labeur, au prix du sang de sa noblesse, au prix de son propre sang. De quel air reparaîtrais-je devant lui, moi, son pire ennemi? Et les sujets de mon père — les miens plus tard, si je m'étais rendu digne de les gouverner — comment pourraient-ils endurer parmi eux, sans les railleries les plus méprisantes, le prince fait prisonnier? Si j'en mourais de honte, et que je descendisse sans être regretté, parmi les ombres; avec quelle tristesse et quelle hauteur serais-je reçu par les âmes des héros, qui auraient acheté au roi, au prix de leur propre vie, les avantages que le fils indigne aurait fait perdre au père!... Oh! c'en est plus qu'une âme sensible n'en peut supporter.

STRATON. Calme-toi, cher prince. C'est le défaut de la jeunesse de se croire toujours plus heureuse ou plus malheureuse qu'elle n'est. Ton sort n'est pas si cruel : le roi s'approche, et tu recevras de sa bouche plus de consolations.

SCÈNE III

LE ROI ARIDÉE, PHILOTAS, STRATON

ARIDÉE. Les guerres que les rois sont portés à se faire entre eux, ne sont pas des inimitiés personnelles... Laisse-moi t'embrasser, mon prince! Oh! quels jours heureux me rappelle ta florissante jeunesse! Ainsi florissait la jeunesse de ton père! C'est là son œil franc et animé, son air sérieux et loyal, sa noble taille!... Laisse-moi encore une fois t'embrasser : en toi, c'est ton père plus jeune que j'embrasse... Ne lui as-tu jamais

entendu dire, prince, quels fidèles amis nous étions à ton âge? C'était l'âge béni, où nos cœurs se livraient encore sans arrière-pensées. Mais bientôt nous montâmes tous deux sur le trône, et, soucis de rois, jalousie de voisins, hélas! tuèrent la douce amitié.

PHILOTAS. Pardonne-moi, sire, de répondre si froidement à de si douces paroles. On a enseigné à ma jeunesse à penser, et non à parler... A quoi cela peut-il en ce moment me servir que toi et mon père ayez été amis autrefois? Que vous l'ayez été : ce sont tes propres paroles? La haine qui succède à l'amitié est, de toutes les haines, celle qui porte les fruits les plus mortels... ou, je connais encore trop peu le cœur de l'homme... Ne prolonge pas, sire, ne prolonge pas mon désespoir. Tu as parlé en souverain gracieux, parle maintenant en monarque qui tient complétement en sa puissance le rival de sa grandeur.

STRATON. Oh! sire, ne le laisse pas plus longtemps se tourmenter sur l'incertitude de son sort.

PHILOTAS. Merci, Straton. Oui, fais-moi savoir sur-le-champ à quelle rançon honorable tu mets le retour d'un fils malheureux chez son père; quelles honteuses conditions de paix, quelle diminution de puissance, quelle concession de territoire, quel abaissement il lui faudra subir pour que ce fils ne reste pas captif... O mon père!...

ARIDÉE. Ce jeune et mâle langage, prince, était aussi celui de ton père. J'aime à t'entendre parler ainsi! Et je voudrais que mon fils fût assez digne de moi, lui aussi, pour parler de même, en ce moment, devant ton père...

PHILOTAS. Que veux-tu dire?...

ARIDÉE. Les Dieux — j'en suis convaincu — veillent sur notre vertu, aussi bien que sur notre vie. La durée possible de toutes deux est leur secrète et éternelle préoccupation. Quand un mortel sait combien au fond il est mauvais, combien il pourrait mal agir, lui laisseraient-ils donc chaque occasion propice pour s'avilir par de basses actions et pour s'y tourner tout entier?...

Oui, prince, il serait possible que je fusse tel que tu me crois; — il serait possible que je n'eusse pas assez noblement pensé sur la miraculeuse fortune de guerre qui t'a fait tomber entre mes mains; — il serait possible que j'eusse compté obtenir par toi ce que je n'aurais pas voulu livrer plus longtemps au sort des batailles; — il serait possible... Mais ne crains rien : une puissance supérieure a renversé toutes ces possibilités, je ne puis pas faire payer plus cher à ton père, son fils... que de l'échange du mien.

PHILOTAS. Tu me surprends! Tu me donnes à entendre...

ARIDÉE. Que mon fils est le prisonnier de ton père, comme toi, le mien...

PHILOTAS. Ton fils, le prisonnier de mon père? Ton Polytimète? Depuis quand? Comment? Où?

ARIDÉE. Ainsi l'a voulu le Destin! Cela a jeté dans les plateaux de la balance des poids égaux, et, l'équilibre des chances n'est pas rompu.

STRATON. Veux-tu savoir des détails?... L'escadron que tu as attaqué avec tant d'ardeur, était commandé précisément par Polytimète, et, quand les tiens te virent perdu, la rage et le désespoir leur donnèrent des forces surhumaines. Ils s'élancèrent et s'acharnèrent sur celui-là seul qui leur parut la compensation de leur perte. Le reste, tu le sais. — Mais accepte d'un vieux soldat cet enseignement : « L'attaque n'est pas une course de vitesse; ce n'est pas celui qui arrive le premier, mais celui qui combat avec le plus de prudence qui remporte la victoire. Songes-y, trop bouillant prince; sans quoi le héros naissant pourrait être étouffé dans son premier germe. »

ARIDÉE. Straton, tu irrites le prince par ta remarque, quelque bienveillante qu'elle soit. Comme il est sombre!...

PHILOTAS. Ce n'est point pour cela. Mais laisse-moi me perdre dans une profonde adoration du Destin...

ARIDÉE. La meilleure adoration du Destin, prince, c'est une joyeuse reconnaissance. Ranime-toi! Nous

autres pères, ne voulons pas nous retenir longtemps nos fils. Mon héraut se tient tout prêt déjà à aller hâter l'échange. Mais tu sais bien que les joyeuses nouvelles que l'on n'apprend que par son ennemi, paraissent des piéges. On pourrait peut-être soupçonner que tu sois mort de ta blessure. Aussi sera-t-il nécessaire que, toi aussi, tu envoies à ton père, avec mon héraut, un messager qui ne puisse être suspecté. Viens avec moi choisir parmi les prisonniers quelqu'un que tu puisses honorer de ta confiance.

PHILOTAS. Tu voudrais donc que mon irritation contre moi s'accrût encore. Dans chacun des prisonniers, je me retrouverais moi-même... Épargne-moi cette confusion...

ARIDÉE. Mais...

PHILOTAS. Parmi les prisonniers doit se trouver Parménion ; fais-le moi venir ; c'est lui que j'enverrai.

ARIDÉE. Bien, soit ! Viens, Straton ! A bientôt, prince, le revoir.

SCÈNE IV

PHILOTAS

PHILOTAS. Dieux ! La foudre ne pouvait tomber plus près de moi, sans m'anéantir tout à fait. Dieux puissants ! L'éclair se retire, la vapeur se dissipe et je ne suis qu'ébloui... Qu'est-ce que c'est que tout mon malheur auprès de ce qu'il aurait pu être ? Malheureux père ! Je dois encore, il est vrai, baisser les yeux, mais les baisser de honte seulement, et non plus du remords brûlant de t'avoir entraîné dans ma ruine. Maintenant je n'ai plus à craindre de toi qu'une réprimande souriante ; je n'ai plus à redouter, ni muette douleur, ni malédictions contenues par la puissance de l'amour paternel. Mais... oui, par le Ciel ! je suis trop indulgent pour moi. Dois-je me pardonner toutes mes fautes que le Destin semble me pardonner ? Ne dois-je pas me juger

plus sévèrement que le Destin et mon père ne me jugent? Ils sont trop indulgents... Le Destin d'ailleurs ne pouvait pas anéantir toutes les tristes conséquences de ma capture : il ne pouvait en anéantir une, le déshonneur! Non pas le déshonneur facile à dissiper qui découle de la langue du peuple, mais le déshonneur vraiment digne de tristesse, que moi-même, mon juge impartial, je prononce sur moi... Et combien je me laisse éblouir! Est-ce que je ne fais rien perdre à mon père? L'avantage que mettrait de son côté la prise de Polytimète, si je n'étais pas captif moi-même, est anéanti... Et, par moi seul anéanti... La chance se serait déclarée pour qui elle devait, les droits de mon père auraient triomphé, si Polytimète seul, et non Philotas et Polytimète étaient prisonniers!... Eh bien, quelle pensée me vient à l'esprit? Ce sont les Dieux qui me l'envoient... Il faut m'y livrer! Affermis-toi, pensée fugitive... La voici de nouveau! Comme elle s'ancre toujours davantage en moi; voilà maintenant qu'elle éclaire toute mon âme... Que disait le roi? Pourquoi voulait-il que j'envoyasse, en même temps que lui, à mon père, un messager qui ne pût être suspecté, afin que mon père ne pût pas soupçonner, — voici ses propres paroles, — que je fusse déjà mort de ma blessure? — Or, c'est qu'il pense que si j'étais mort de ma blessure, la chose prendrait une tout autre face. Oh! Merci, mille fois, pour cette nouvelle! Merci, mille fois!... Oui, sans doute, si mon père avait ainsi entre les mains un prince prisonnier, pour lequel il pourrait tout stipuler, et que le roi, son ennemi, n'eût que le cadavre d'un prince prisonnier, pour lequel il ne pût rien exiger... qu'il ne lui restât qu'à ensevelir et qu'à porter au bûcher, s'il ne voulait pas devenir lui-même un objet d'exécration... Bon! J'ai compris. De là suit que si, moi, pauvre captif, je veux replacer la victoire aux mains de mon père, il n'y a qu'un moyen : c'est de mourir, voilà tout... Oh! l'homme a plus de pouvoir qu'il ne croit, l'homme qui sait mourir. Mais, moi? Moi, germe, bourgeon d'homme, sais-je mourir? Ce n'est pas l'homme, l'homme adulte

seul qui le doit savoir; l'adolescent, l'enfant même le doit aussi. Ou c'est qu'il ne sait rien. Qui a vécu dix années, a pu durant dix années apprendre à mourir ; et ce qu'on n'apprend pas en dix ans, on ne l'apprend pas non plus en vingt ans, en trente ans, ou en plus grand nombre d'années. Montrons par ce que je suis, tout ce que je pouvais devenir. Et que pouvais-je, que voulais-je devenir? Un héros!... Or, qu'est-ce qu'un héros?... O mon vaillant père : quoique absent, assiste mon courage!... Ne m'as-tu pas appris qu'un héros est l'homme qui connaît de plus hauts biens que la vie? Que c'est l'homme qui se sacrifie, lui seul, pour le bien du grand nombre? Qu'un héros est un homme... un homme? Mais non pas un jeune homme, mon père? Bizarre demande! Il est heureux que mon père ne l'ait pas entendue. Il aurait cru que je désirais l'entendre me répondre : non... Quel âge faut-il qu'ait le pin, pour servir au mât? Quel âge? Il suffit qu'il soit assez haut, qu'il soit assez fort. « Chaque chose, disait le philosophe qui m'a élevé, est parfaite, si elle peut remplir son but. » Je puis remplir mon but, je puis mourir pour le bien de l'État : je suis donc parfait, je suis un homme, un homme, quoique, il y a quelques jours à peine, je ne fusse encore qu'un enfant. Quel feu court dans mes artères! Quel enthousiasme m'anime! Ma poitrine ne peut contenir mon cœur... Patience, mon cœur! Tout à l'heure je te donnerai de l'air. Tout à l'heure je te délivrerai de ton service monotone et ennuyeux! Tout à l'heure je te donnerai le repos, le long repos... Qui vient? C'est Parménion... Il faut prendre une résolution... Que lui dire? Que le charger de dire à mon père?... Bien! C'est cela que je lui dirai, cela que je ferai dire à mon père.

SCÈNE V

PARMÉNION, PHILOTAS

PHILOTAS. Approche, Parménion... Eh bien? Pourquoi si abattu? si plein de honte? De qui rougis-tu? de toi ou de moi?

PARMÉNION. De nous deux, prince.

PHILOTAS. Dis toujours ce que tu penses. Sans doute, nous, nous n'avons à nous targuer, ni l'un ni l'autre, de nous trouver ici. As-tu déjà entendu raconter mon aventure?

PARMÉNION. Hélas!

PHILOTAS. Et quand tu l'as entendu raconter?...

PAMÉNION. Je t'ai plaint, admiré, envié; je ne sais pas même tout ce que j'ai fait.

PHILOTAS. Oui, oui! Mais maintenant que tu as aussi appris que le malheur n'est pas aussi grand, parce que Polytimète a été en même temps pris par les nôtres...

PARMÉNION. Maintenant, je suis près d'en rire. Je trouve que la fortune nous effraie souvent à l'occasion d'un petit coup qu'elle va nous porter. On aurait pu croire qu'elle voulait nous abattre, et, en fin de compte, elle ne nous a donné qu'une chiquenaude sur le front.

PHILOTAS. Au fait!... Je vais t'envoyer à mon père, avec le héraut du roi.

PARMÉNION. Bien. Alors ta captivité sera garante de ma parole. Sans la bonne nouvelle que je lui porterai de toi et qui m'attirera un accueil bienveillant, j'aurais pu en attendre de ton père, un assez glacial.

PHILOTAS. Non, honnête Parménion; parlons sérieusement : mon père sait que l'ennemi t'a enlevé du lieu du combat, tout sanglant et à demi roidi par la mort... Se vante qui voudra se vanter; celui-là est facile à faire prisonnier, que les ombres de la mort enveloppent déjà de si près... Combien as-tu de blessures en ce moment, vieux serviteur?...

PARMÉNION. Oh! la liste en pourrait être longue; mais je l'ai abrégée de la meilleure partie.

PHILOTAS. Comment cela?

PARMÉNION. Ah! je ne compte plus à présent les membres auxquels je suis blessé; pour épargner mon temps et mon souffle, je compte ceux auxquels je ne le suis pas... Ce sont des misères, après tout. Pourquoi a-t-on des os, si ce n'est pour les faire taillader par les fers ennemis?

PHILOTAS. C'est vaillant, cela!... Mais maintenant... que diras-tu à mon père?

PARMÉNION. Ce que je vois : que tu te trouves bien. Car ta blessure, si l'on m'a dit d'ailleurs la vérité...

PHILOTAS. N'est rien.

PARMÉNION. C'est un petit souvenir d'amour, de ceux que nous laisse aux lèvres la morsure d'une ardente jeune fille. N'est-ce pas, prince?

PHILOTAS. Qu'en puis-je savoir?

PARMÉNION. Allons, allons; cela viendra avec le temps... Je dirai en outre à ton père que je crois que tu désires...

PHILOTAS. Quoi?

PARMÉNION. Le plutôt possible être de retour auprès de lui. Ton désir d'enfant, ton impatience inquiète...

PHILOTAS. Pourquoi pas le mal du pays! Attends, fripon, je vais t'apprendre à penser autrement!

PARMÉNION. Par le Ciel! Tu ne le dois point. Mon cher et précoce héros, laisse-moi te dire ceci : Tu es encore un enfant! Ne permets pas à la rudesse du soldat d'étouffer de si bonne heure en toi, la douceur de l'enfant. Autrement on pourrait ne pas avoir de ton cœur la meilleure opinion du monde; on pourrait prendre ta valeur pour de la férocité native. Moi aussi, je suis père, je n'ai qu'un fils un peu plus âgé que toi et de la même ardeur que toi... Tu le connais bien.

PHILOTAS. Je le connais. Il promet tout ce que son père a tenu.

PARMÉNION. Mais si je savais que le jeune étourdi, dans tous les instants de liberté que le service lui

laisse, ne soupirât pas après son père, et ne soupirât pas après lui, comme un agneau soupire après sa mère ; j'aimerais autant, — entends-tu ? — ne pas l'avoir engendré. A présent, il est de son devoir de m'aimer plus que de m'honorer. Pour de l'honneur, j'ai assez le temps de lui en demander, quand la nature elle-même aura dirigé dans une autre voie le torrent de sa tendresse, quand lui-même il sera père. — Ne t'irrite pas, prince.

PHILOTAS. Qui pourrait s'irriter contre toi ?... Tu as raison. Dis à mon père tout ce que tu crois qu'en une telle circonstance, un tendre fils peut faire dire à son père. Prie-le de pardonner à ma jeune irréflexion qui a failli mener à la ruine, lui et son royaume. Prie-le de me pardonner ma faute. Assure-le que je ne l'en ferai jamais souvenir par une faute semblable, et que je ferai tout pour la lui faire oublier. Conjure-le...

PARMÉNION. Laisse-moi faire ! Nous autres soldats, nous savons nous tirer de telles missions... Et mieux qu'un bavard disert ; car nous parlons avec franchise... Laisse-moi faire... J'en sais assez... Adieu, prince, je cours...

PHILOTAS. Pardon !

PARMÉNION. Eh bien ? Quel air solennel tout d'un coup ?

PHILOTAS. Le fils t'a confié sa mission, mais non encore le prince. — L'un devait sentir, l'autre doit réfléchir. Avec quelle joie, le fils ne voudrait-il pas dès à présent, avec quelle joie ne voudrait-il pas aussitôt que possible, se retrouver auprès de son père, de son père chéri ! mais le prince... le prince ne le peut pas vouloir. — Écoute.

PARMÉNION. Le prince ne le peut pas ?

PHILOTAS. Et ne le veut pas.

PARMÉNION. Il ne le veut pas ?

PHILOTAS. Écoute.

PARMÉNION. Je suis atterré.

PHILOTAS. Je te dis de m'écouter et non d'être atterré. Écoute.

PARMÉNION. Je suis atterré parce que j'écoute. L'éclair a brillé et j'attends le coup. Parle... mais, jeune prince, pas de seconde imprudence...

PHILOTAS. Mais, soldat, pas d'arguties!... Écoute... J'ai mes raisons pour ne vouloir être mis en liberté que demain. Pas avant demain! Entends-tu?... Dis donc à notre roi qu'il ne cède pas à l'impatience du héraut ennemi. Un certain scrupule, une certaine résolution rend ce délai nécessaire à Philotas... M'as-tu compris?

PARMÉNION. Non.

PHILOTAS. Non? Traître!

PARMÉNION. Doucement, prince : un perroquet ne comprend pas, mais il n'en retient pas moins ce qu'on dit en sa présence. Sois sans inquiétude. Je répéterai à ton père tout ce que j'ai entendu.

PHILOTAS. Ah! je t'ai interdit d'ergoter, et cela te fâche. Mais aussi pourquoi as-tu contracté une si mauvaise habitude? Tous tes commandants t'ont-ils toujours rendu compte de leurs ordres?

PARMÉNION. Tous, prince, excepté les jeunes.

PHILOTAS. Parfait, Parménion; si j'étais aussi susceptible que toi...

PARMÉNION. Et pourtant, celui-là seul pourrait réclamer de moi aveugle obéissance, à qui l'expérience aurait donné double vue.

PHILOTAS. Il va bientôt falloir que je te demande pardon... Eh bien, je te demande pardon, Parménion. Ne murmure pas, vétéran. Redeviens bon, vieux père! Tu es sans aucun doute plus sage que moi. Mais ce ne sont pas les plus sages qui out seuls les meilleures idées... Les bonnes idées, c'est un présent de la Fortune, et la Fortune, tu le sais bien, favorise plus les jeunes hommes que les vieillards. Car la Fortune est aveugle. Aveugle, Parménion, tout à fait aveugle à l'endroit des mérites; si cela n'était pas, depuis longtemps déjà ne serais-tu pas général?

PARMÉNION. Comme tu sais flatter, prince!... Mais, entre nous, prince, tes flatteries n'auraient-elles pas pour but de me séduire?

PHILOTAS. Moi, te flatter! et te séduire! Es-tu donc homme à te laisser séduire?

PARMÉNION. Pour peu que tu continues de la sorte, je le serai. Je commence à n'avoir plus entière confiance en moi.

PHILOTAS. Que voulais-je donc te dire?... Il m'est venu une de ces bonnes idées, voulais-je dire, que la Fortune jette dans les cerveaux les plus simples. Elle m'est venue, voilà tout, je n'y suis pour rien. Car, si mon intelligence, si ma puissance d'invention y était pour quelque chose, n'aimerais-je pas à la peser avec toi? Mais, dans le cas présent, je ne puis le faire; elle s'envolera, si je te la communique; elle est si frêle, si subtile, que je ne saurais la revêtir de paroles; je la pense, cette idée, comme le Dieu de la sagesse m'a appris à penser; et ce que je puis au plus t'en dire, c'est que ce n'est pas... Au fond, c'est peut-être bien une idée d'enfant, une idée que je tiens pour une heureuse idée, parce que je n'en ai jamais eu de plus heureuse. Mais, en tous cas, si elle n'a point de bons résultats, elle ne peut en avoir de mauvais. Cela, je le sais; c'est une idée, la moins susceptible du monde de causer quelque dommage, une idée assi innocente que... qu'une prière. Te dispenserais-tu donc de prier, parce que tu ne saurais pas à coup sûr si la prière te pourrait être utile?... Ne me gâte donc pas ma joie, Parménion, honnête Parménion! Je te prie, j'embrasse tes genoux... Si tu m'as seulement un peu aimé... Veux-tu?... Puis-je me fier à toi là-dessus? Veux-tu faire en sorte que je ne sois échangé que demain? Le veux-tu?

PARMÉNION. Si je le veux? Ne le faut-il pas? Ne le faut-il pas? Ecoute, prince, quand tu seras roi, ne commande jamais. Commander est un moyen peu sûr de se faire obéir. Quand tu auras quelque chose de difficile à obtenir de quelqu'un, fais comme tu viens en ce moment de faire avec moi; et si celui-là te refuse après cela obéissance... Je voudrais bien savoir en quoi un homme pourrait te refuser obéissance...

PHILOTAS. Que parles-tu d'obéissance? Qu'est-ce qu'a

de commun avec l'obéissance, l'amitié dont tu me donnes la preuve? Veux-tu, mon ami?...

PARMÉNION. Cesse, cesse! Tu m'as déjà gagné tout entier : oui certes, je consens à tout. Je consens à dire à ton père de ne te délivrer que demain matin. Pourquoi, demain matin seulement... je n'en sais rien. Je n'ai besoin d'en rien savoir. Il me suffit de savoir que tu le veux. Ne veux-tu rien d'autre? Faut-il me jeter au feu pour toi? Me précipiter du haut d'une roche pour toi? Tu n'as qu'à ordonner, mon cher petit ami, tu n'as qu'à ordonner! Maintenant je ferais tout pour toi. Même... dis un mot, et je commettrai crime et lâcheté, pour toi. De vrai, j'en frissonne : mais, prince, tu le veux, j'y consens, j'y consens...

PHILOTAS. O mon meilleur, mon plus ardent ami, ô toi... comment te nommerai-je? Toi, le sauveur de ma renommée dans l'avenir : je te jure par ce qui m'est le plus sacré, par l'honneur de mon père, par le salut de ses armes, par le bien de ses Etats, je te jure de ne jamais oublier de ma vie ta complaisance, ton zèle. Je voudrais pouvoir même t'en dignement récompenser!... Dieu, entendez mon serment... Et maintenant, Parménion, jure aussi, toi. Jure-moi de tenir fidèlement ta parole...

PARMÉNION. Moi, jurer? Je suis trop vieux pour jurer.

PHILOTAS. Et moi, je suis trop jeune pour me fier à toi sans serment. Jure-moi! Je t'ai juré par mon père, jure-moi par ton fils. Tu l'aimes certes, ton fils; tu l'aimes certes de tout cœur.

PARMÉNION. D'aussi grand cœur que toi!... Tu le veux, et je jure. Je te jure par mon fils unique, par mon sang qui coule dans ses veines, par ce sang que je voudrais répandre pour ton père et que mon fils aussi voudrait répandre pour toi; par ce sang, je te jure de tenir ma parole. Et si je ne la tenais pas, que mon fils tombe dans son premier combat, et qu'il ne voie pas les jours glorieux de ton règne!... Dieu! entendez mon serment!

PHILOTAS. Ne l'entendez pas encore, Dieu!... Tu t'es

moqué de moi, vétéran. Tomber dans le premier combat, ne pas voir mon règne, sont-ce là des malheurs? Mourir tôt, est-ce un malheur?

PARMÉNION. Je ne dis pas cela. Mais pour te voir sur le trône, pour te servir, je voudrais... que ne voudrais-je pas pour cela?... Je voudrais redevenir jeune... Ton père est bon, mais tu seras meilleur que lui.

PHILOTAS. Pas de louanges au détriment de mon père!... Change ton serment, allons, change-le ainsi : « Si tu ne tiens pas ta parole, que ton fils devienne un lâche, un misérable : que, s'il avait à choisir entre la mort et l'infamie, il choisisse l'infamie; qu'il vive quatre-vingt-dix ans, la risée des femmes; et, qu'à sa quatre-vingt-dixième année, il regrette encore de mourir! »

PARMÉNION. Ce serment est effrayant... Enfin, je le jure : oui, qu'il devienne tout cela!... Entendez le plus horrible des serments, vous, Dieux!

PHILOTAS. Entendez-le... Eh bien, à présent, tu peux partir, Parménion. Nous nous sommes assez longtemps arrêtés ensemble, et nous avons presque attaché trop d'importance à une vétille. Car, n'est-ce pas une véritable bagatelle que de dire à mon père, et de le convaincre qu'il ne doit pas m'échanger avant demain? Et s'il en veut savoir la raison ; eh bien, en route, inventes-en une.

PARMÉNION. C'est ce que je veux faire aussi. Quelque vieux que je sois, je n'ai encore jamais imaginé de mensonge. Mais cependant, pour l'amour de toi, prince... laisse-moi m'en aller : la colère s'apprend aussi dans la vieillesse... Adieu!

PHILOTAS. Embrasse-moi. Va!...

SCÈNE VI

PHILOTAS

PHILOTAS. Peut-il y avoir au monde tant de trompeurs, et tromper, être cependant si difficile, même quand c'est dans les meilleures intentions !... Ne m'a-t-il pas fallu prendre plus d'un détour ?... Fais seulement en sorte, bon Parménion, que mon père ne me délivre que demain, et il n'aura plus besoin de me délivrer... J'ai de la sorte gagné assez de temps... assez de temps pour m'affermir dans mon projet... assez de temps pour choisir le moyen le plus sûr. — Pour m'affermir dans mon projet !... Malheur à moi, s'il en était besoin !... Fermeté de la vieillesse si tu n'es pas mon lot, entêtement de la jeunesse, viens à mon aide ! Oui, c'est arrêté, fermement arrêté !... Je le sens, je deviens calme... je suis calme !... Tel que te voilà maintenant, Philotas... (*Il se considère lui-même.*) Ha ! ce sera un aspect noble et grand, que celui d'un jeune homme, couché sur le sol, un glaive dans la poitrine !... Un glaive ! Dieux ! Malheureux que je suis ! Pauvre malheureux !... Faut-il que maintenant seulement j'y songe ?... Je n'ai pas de glaive, pas de glaive. Le mien est devenu le lot du guerrier qui m'a fait prisonnier... Peut-être me l'aurait-il laissé ; mais la poignée en était d'or... Misérable métal, seras-tu donc toujours la perte de la vertu ? Pas de glaive ? Pas de glaive ? Dieux ! Dieux miséricordieux, je ne vous demande que ce seul don. Dieu puissant, qui avez créé le ciel et la terre, ne pourriez-vous, pour moi, créer une glaive ?... Si vous le vouliez ?... Que devient ma grande et éclatante résolution ?... Je deviendrai pour moi-même un objet de risée... Et voilà qu'il revient déjà, le roi... Chut ! faisons l'enfant... Cette idée promet... Oui, peut-être aurai-je le bonheur...

SCÈNE VII

ARIDÉE, PHILOTAS

ARIDÉE. Maintenant les messagers sont partis. Ils ont mes chevaux les plus rapides, et le camp de ton père est si proche que sous peu d'heures nous pourrons recevoir une réponse.

PHILOTAS. Tu es donc, sire, bien impatient d'embrasser ton fils ?

ARIDÉE. Ton père le sera-t-il moins de serrer son fils sur sa poitrine?... Mais laisse-moi, très cher prince, jouir de ta société. Le temps me paraîtra plus rapide, et peut-être d'ailleurs sera-t-il heureux que nous nous connaissions de plus près. Les enfants aimables ont souvent été déjà, des intermédiaires entre des pères divisés. Suis-moi donc dans ma tente, où les meilleurs de mes commandants brûlent d'impatience de te voir et de t'admirer.

PHILOTAS. Des hommes, sire, n'ont que faire d'admirer un enfant. Laisse-moi donc ici. La honte et le dépit feraient de moi une assez déplaisante personne. Et de notre conversation d'ailleurs... je ne vois pas ce qu'il pourrait résulter. Je ne sais qu'une chose, c'est que toi et mon père vous êtes en guerre, et que le bon droit, à ce que je crois, est du côté de mon père. Je le crois, sire, et le croirai toujours... quand même tu me pourrais prouver le contraire. Fils et soldat, je n'ai d'autre guide que les lumières de mon père et de mon général.

ARIDÉE. Prince, c'est une preuve de grande intelligence de savoir ainsi déguiser son intelligence. Cependant cela me fait de la peine d'être ainsi hors d'état de me justifier devant toi... Funeste guerre !

PHILOTAS. Oui, funeste guerre !... Et malheur à celui qui l'a causée !

ARIDÉE. Prince, prince, souviens-toi que c'est ton

père qui le premier a tiré l'épée. Je ne puis être d'accord avec toi dans tes malédictions. Il s'est trop hâté, il a été trop soupçonneux...

PHILOTAS. Eh bien, oui, c'est mon père qui le premier a tiré l'épée. Mais est-ce que l'incendie commence au moment où la flamme traverse le toit? Quelle est la créature patiente, sans fiel, sans susceptibilité, qu'un agacement continuel ne finirait pas par irriter? Songes-y... tu me forces malgré moi à parler de choses qui ne me venaient pas à l'esprit... Songe quelle hautaine et méprisante réponse tu lui as faite, quand... Mais tu ne m'y forceras pas, je ne veux pas parler de cela. Notre culpabilité ou notre innocence sont susceptibles de fausses interprétations et d'excuses à l'infini. Il n'y a qu'aux yeux insusceptibles d'erreur de la Divinité que nous paraissions tels que nous sommes ; seule, elle peut nous juger. Mais les Dieux, tu le sais, sire, prononcent leur jugement par l'épée du plus valeureux. Remettons-nous-en à leur sentence de sang. Pourquoi irions-nous avec pusillanimité remplacer ce jugement d'en haut, par un jugement d'ici-bas? Nos bras sont-ils déjà si bas qu'il faille donner cours aux flatteries de la langue?

ARIDÉE. Prince, je t'entends avec étonnement...

PHILOTAS. Ah! une femme aussi, on peut l'entendre avec étonnement!

ARIDÉE. Avec étonnement, prince, et non sans chagrin!... Toi, le sort t'appelle au trône, toi!... Il t'a confié le bonheur de tout un puissant et noble peuple, à toi!... Quel horrible avenir j'entrevois! Tu écraseras ton peuple de lauriers et de misères. Tu compteras plus de victoires que de sujets heureux... C'est un bonheur pour moi que mes jours ne soient pas contemporains des tiens. Mais, malheur à mon fils, mon brave fils! Tu lui permettras difficilement de quitter le harnais de guerre...

PHILOTAS. Que ton cœur se calme, sire! Je permettrai bien plus à ton fils, bien plus.

ARIDÉE. Bien plus? Explique-toi...

PHILOTAS. Ai-je parlé par énigmes?... Oh! n'exige pas,

sire, qu'un jeune homme comme moi, parle toujours avec réflexion et de dessein arrêté?... Je ne voulais dire que ceci : Le fruit est souvent tout autre que la fleur ne le promet. Un prince efféminé a souvent donné, si j'en crois l'histoire, un roi guerrier. Le contraire ne pourrait-il pas se présenter pour moi?... Ou plutôt n'aurait-ce pas été ma pensée que pour arriver au trône, j'ai encore un long et dangereux chemin à parcourir? Qui sait si les Dieux me le laisseront franchir tout entier?... Et ne me laisse pas franchir tout entier, Père des dieux et des hommes, si tu vois en moi un futur prodigue du sang précieux des sujets que tu m'auras confiés...

ARIDÉE. Oui, prince; autrement on est un roi qui n'est point le père de ses sujets! On est un héros sans amour des hommes! Et, cet amour des hommes, je le reconnais en toi, et je redeviens tout à fait ton ami... Mais viens, viens, ne restons pas plus longtemps seuls ici. Nous nous rendons l'un l'autre trop sérieux. Suis-moi.

PHILOTAS. Pardon, sire...

ARIDÉE. Ne t'y refuse pas.

PHILOTAS. Comme je suis, me laisser voir à la foule?...

ARIDÉE. Pourquoi pas?

PHILOTAS. Impossible, sire, impossible!

ARIDÉE. Et la cause?

PHILOTAS. Oh! la cause?... Elle te ferait rire.

ARIDÉE. Raison de plus pour me la dire. Je suis homme, et j'aime à rire et à pleurer.

PHILOTAS. Eh bien, ris donc... Vois, sire, je n'ai pas de glaive, et sans ce signe distinctif du soldat; je n'aimerais guère à paraître parmi des soldats.

ARIDÉE. Je rirai, mais de joie. J'y ai songé d'avance et l'on va te satisfaire sur-le-champ. J'ai donné ordre à Straton de te rendre ton glaive.

PHILOTAS. Attendons-le donc ici.

ARIDÉE. Et ensuite tu m'accompagneras?...

PHILOTAS. Ensuite je te suivrai.

ARIDÉE. A souhait! Le voici; eh bien, Straton?...

SCÈNE VIII

STRATON, un glaive à la main, ARIDÉE, PHILOTAS

STRATON. Je suis allé trouver le soldat qui a fait le prince prisonnier, et, en ton nom, lui ai demandé de me donner le glaive du prince. Mais voici les nobles paroles de refus, du soldat : « Le roi, a-t-il dit, ne doit point me prendre ce glaive. C'est un bon glaive, et je l'emploierai pour lui. Je dois aussi le garder comme souvenir de mon action. Par les Dieux! Ce n'est pas une de mes moindres actions. Le prince est un petit démon. Peut-être ne désirez-vous que la poignée précieuse... » Et sur ce, avant que je pusse l'en empêcher, sa main robuste avait détaché la poignée et la jetait avec mépris à mes pieds... « La voilà, continua-t-il; qu'ai-je souci de votre or? »

ARIDÉE. O Straton, répare cela auprès de cet homme.

STRATON. Je l'ai fait. Et voici un de tes glaives...

ARIDÉE. Donne... Le veux-tu accepter à la place du tien, prince?

PHILOTAS. Laisse-le moi voir... ha! (*A part.*) Merci, Dieux. (*Il le considère longuement et sérieusement.*) Un glaive!

STRATON. N'ai-je pas bien choisi, prince?

ARIDÉE. Qu'y trouves-tu donc qui mérite une si profonde contemplation?

PHILOTAS. Que c'est un glaive! (*Il revient à lui.*) Et un beau glaive! Je ne perdrai rien à l'échange... Un glaive!

ARIDÉE. Tu frémis, prince...

PHILOTAS. De joie!... Il me paraît seulement un peu court. Mais pourquoi trop court? Ce n'est que l'affaire d'un pas de plus vers l'ennemi, pour remplacer ce qui manque à ce fer... Cher glaive! Quelle belle chose

qu'un glaive, pour le jeu ou pour l'usage! Je n'ai jamais joué avec rien d'autre.

ARIDÉE. (*A Straton.*) Oh! le sublime mélange d'enfant et de héros!

PHILOTAS. (*A part.*) Cher glaive! Serai-je bientôt seul avec toi? Mais, du calme!

ARIDÉE. Ceins-toi, prince, du glaive, et suis-moi...

PHILOTAS. A l'instant... Mais, son ennemi et son glaive on ne peut les connaître qu'à l'épreuve. (*Il le tire du fourreau et Straton passe entre le roi et lui.*)

STRATON. Je me connais mieux en lames qu'en ornements; crois-moi, prince, la lame est bonne. Le roi, dans ses années viriles a fendu avec cette lame plus d'un casque.

PHILOTAS. Je ne deviendrai jamais aussi fort!... Ne m'approche pas tant, Straton.

STRATON. Et pourquoi?

PHILOTAS. Pourquoi? (*Il bondit en arrière et coupe l'air avec le glaive.*) Elle a la flexibilité qu'il faut.

ARIDÉE. Prince, ménage ton bras blessé. Tu t'échauffes!

PHILOTAS. Pourquoi m'en fais-tu souvenir, sire?... Pour mon malheur, non, pour ma honte, je suis blessé et prisonnier; oui, mais je ne veux plus que cela arrive jamais! Non, mon père, non! Un prodige va t'épargner aujourd'hui la triste rançon de ton fils, et t'épargner dans l'avenir sa mort. Sa mort certaine, s'il se voyait de nouveau enveloppé... enveloppé... Supposons que je le sois, que je sois enveloppé! Eh bien, compagnons, amis, frères, où êtes-vous? morts tous? Plus que des ennemis de partout?... De partout! Ah! Philotas! Ha! A toi, téméraire!... Et à toi, cela, cela! (*Il se frappe lui-même.*)

STRATON. Prince, qu'as-tu? Calme-toi! (*Il va à lui.*)

PHILOTAS. (*S'éloignant de lui.*) Toi aussi, Straton? Toi aussi?... Ennemi, sois généreux, tue-moi! Ne me fais pas prisonnier... Encore, si vous étiez tous des Straton, vous tous qui m'entourez; je me défendrais contre vous tous, contre le monde entier. Faites de

votre mieux, ennemis... Mais vous ne voulez pas? Vous ne voulez pas me tuer, cruels? Vous voulez à toute force m'avoir vivant? J'en ris! Me prendre vivant?... Moi?... Avant, ce glaive, je veux... je veux... dans ma poitrine... avant... (*Il se frappe*).

ARIDÉE. Dieux! Straton!

STRATON. Sire.

PHILOTAS. C'est ce que je voulais! (*Il s'affaisse.*)

ARIDÉE. Retiens-le, Straton!... Au secours, au secours du prince!... prince, quelle furie de désespoir!...

PHILOTAS. Pardonne-moi, sire! Je t'ai donné un coup plus mortel qu'à moi... Je meurs, et bientôt le pays apaisé recueillera le fruit de ma mort... Ton fils, sire, est prisonnier, et le fils de mon père est libre...

ARIDÉE. Qu'est-ce que j'entends?

STRATON. Tu y étais résolu, prince?... Mais, comme notre prisonnier, tu n'avais aucun droit sur toi.

PHILOTAS. Ne dis pas cela, Straton!... La liberté de mourir que les Dieux nous ont accordée pour toutes les circonstances de la vie, cette liberté, un homme pourrait-il la troubler chez un autre?...

STRATON. O sire!... L'horreur l'a pétrifié... Sire!

ARIDÉE. Qui appelle?

STRATON. Sire!

ARIDÉE. Silence!

STRATON. La guerre est finie, sire.

ARIDÉE. Finie? Quel mensonge fais-tu là, Straton? La guerre n'est pas finie, prince?... Meurs, meurs, mais emporte avec toi ce remords : Tu as cru en vrai enfant inexpérimenté que tous les pères sont de l'espèce lâche et efféminée du tien... Tous n'en sont pas! Moi, je n'en suis pas! Que m'importe mon fils? Et crois-tu qu'il ne puisse pas mourir pour le bien de son père, aussi bien que toi pour le bien du tien?... Qu'il meure! Sa mort m'épargnera aussi sa triste rançon... Straton, me voilà sans fils, pauvre moi! Tu as un fils, il sera le mien... Car, on a besoin d'un fils... Heureux Straton!

PHILOTAS. Ton fils vit encore, Sire, et il vivra, je le sais.

ARIDÉE. Il vit encore? Je l'aurai de nouveau. Meurs donc. Je l'aurai de nouveau et en échange de ton corps... Ou bien j'outragerai ton cadavre et je le traiterai avec infamie... je...

PHILOTAS. Mon cadavre!... Si tu veux te venger, sire, ressuscite-le.

ARIDÉE. Ah! Où me laissé-je emporter?

PHILOTAS. Je te plains... adieu, Straton! Au revoir, là où tous les amis vertueux forment les valeureux membres d'un royaume bienheureux, à l'Élysée... Et toi, sire, au revoir aussi...

ARIDÉE. Et réconciliés... prince!...

PHILOTAS. O Dieux, recevez mon âme triomphante, et toi, ta victime, déesse de la paix!

ARIDÉE. Entends-moi, prince...

STRATON. Il meurt!... Suis-je un traître, sire, de pleurer sur ton ennemi? Je ne puis m'en empêcher... Jeune homme sublime!

ARIDÉE. Pleure sur lui... Moi aussi, je pleure sur lui... Allons! Il me faut recouvrer mon fils! Mais ne me contredis pas : c'est l'acheter trop cher... En vain avons-nous répandu des flots de sang, en vain avons-nous conquis du territoire. La plus grande victoire et son gage sont perdus... Allons! Ramène-moi mon fils. Et, quand je l'aurai recouvré, je ne veux plus être roi. Vous autres hommes, croyez-vous donc qu'on ne se lasse point de régner? (*Ils sortent.*)

FIN DE PHILOTAS

UN FRAGMENT

—

LE DOCTEUR FAUST

UN FRAGMENT

LE DOCTEUR FAUST

Afin de justifier le titre de ce livre, nous donnons ici le canevas du drame de Faust, retrouvé dans les papiers de Lessing par son frère. Ce plan dramatique mérite d'autant plus d'être publié qu'il ne fut peut-être pas ignoré de Gœthe lorsqu'il créa l'œuvre immortelle de Faust.

I

PROLOGUE

(Une antique cathédrale. Le sacristain et son fils qui viennent de sonner ou vont sonner minuit. Le conseil des démons, invisibles, assis sur les autels et délibérant sur leurs affaires. Plusieurs démons envoyés en mission paraissent devant Belzébuth, afin de lui rendre compte de leurs opérations. L'un a incendié une ville. Un autre a submergé toute une flotte. Ils sont raillés par un troisième, de s'être arrêtés à de telles niaiseries. Celui-ci se vante d'avoir damné un saint qu'il a convaincu de

s'enivrer et qui dans l'ivresse a commis un adultère et un meurtre. Cela amène à parler de Faust, qui ne serait pas si facile à séduire. Ce troisième démon s'en charge et répond de le livrer dans les vingt-quatre heures à l'enfer. Maintenant, dit un diable, il travaille encore à la lumière de sa lampe nocturne et sonde les secrets de la vérité. Trop de soif de science est un défaut, et d'un défaut peuvent naître tous les vices quand on est trop l'esclave de ce défaut.)

C'est d'après cette donnée que le démon qui se charge de damner Faust, dresse ses plans.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DE MINUIT A MINUIT

(Faust penché sur ses livres, à la lumière de la lampe; il lutte contre quelques doutes de la philosophie scolastique. Il se rappelle qu'un savant a évoqué le diable pour avoir son avis sur l'*Entelechie* d'Aristote. Lui aussi l'a plusieurs fois tenté, mais inutilement. Il l'essaie encore une fois : l'heure est propice, il lit une formule d'évocation.)

SCÈNE II

(Un esprit sort de terre : il porte une longue barbe et est enveloppé dans un manteau.)

L'ESPRIT. Qui est-ce qui me trouble? Où vais-je? N'est-ce point là une lumière?

FAUST. (*Il s'effraie, mais se remet et s'adresse à l'esprit.*) Qui es-tu? D'où viens-tu? Sur l'ordre de qui apparais-tu?

L'ESPRIT. Je sommeillais et je rêvais, n'éprouvant ni joie ni peine. Alors dans mon rêve un bruit, une voix vinrent à moi d'ici; elle approcha de plus en plus: Bahall! Bahall! entendis-je, et au troisième Bahall, me voici :

FAUST. Mais qui es-tu?

L'ESPRIT. Qui je suis! Laisse-moi réfléchir! Je suis — je ne suis que depuis peu ce que je suis maintenant..., etc.

FAUST. Mais qui étais-tu?

L'ESPRIT. Qui j'étais?

FAUST. Oui, qui étais-tu autrefois, auparavant?

L'ESPRIT. Autrefois, auparavant?

FAUST. Ne te souviens-tu d'aucunes idées antérieures à ta situation présente d'engourdissement léthargique.

L'ESPRIT. Que me dis-tu? Oui, cela me revient. J'ai eu des idées de ce genre, attends, attends que j'en retrouve le fil.

FAUST. Je veux essayer de te venir en aide. Comment t'appelais-tu?

L'ESPRIT. Je m'appelais... Aristote. Oui, je m'appelais ainsi. Qu'est-ce que j'éprouve?

(Il fait comme s'il se souvenait tout à coup et répond aux questions les plus épineuses de Faust. Cet esprit est le démon même, qui a entrepris de damner Faust. Cependant, il finit par dire qu'il est fatigué de mettre ainsi son esprit à la torture.)

— De tout ce que tu me demandes je ne puis parler plus longtemps que comme homme, mais non comme esprit. Donne-moi congé, je sens que je m'assoupis de nouveau..., etc.

SCÈNE III

(Il disparaît et Faust, plein d'étonnement et de joie que l'évocation ait eu sa puissance, en cherche une autre, afin d'appeler un démon.)

SCÈNE IV

(Un démon apparaît.)

— Quel est ce puissant à l'appel de qui il me faut obéir? Est-ce toi? Un mortel? Qui t'a appris ces mots dominateurs?

II

ACTE II (1)

SCÈNE III

FAUST ET SEPT ESPRITS

FAUST. Vous, vous êtes les esprits les plus rapides de de l'enfer?

TOUS. Oui.

FAUST. Êtes-vous tous les sept également rapides?

TOUS. Non,

FAUST. Et quel est le plus rapide d'entre vous?

TOUS. Moi.

(1) Tiré de la septième des *Lettres sur la littérature*, février, 1759.

FAUST. C'est un miracle que parmi sept démons il n'y ait que six menteurs. Il faut que je vous connaisse de plus près.

LE PREMIER ESPRIT. Soit. Primo !

FAUST. Primo, est-ce que les démons prêcheraient aussi la pénitence ?

LE PREMIER ESPRIT. Oui, aux endurcis. Mais, ne nous retiens pas.

FAUST. Comment t'appelles-tu et comment es-tu rapide ?

LE PREMIER ESPRIT. Tu pourrais avoir plus tôt une preuve qu'une réponse.

FAUST. Eh bien, vois ce que je fais.

LE PREMIER ESPRIT. Tu passes rapidement le doigt à travers la flamme de la lampe.

FAUST. Et je ne me brûle pas. Allons, toi aussi, passe sept fois, aussi vite, à travers les flammes de l'enfer et ne te brûle pas. Tu restes coi. Va donc. Ah ! les démons aussi se vantent. Oui, oui, il n'y a faute si petite dont vous ne gardiez le monopole. Esprit n° 2, comment t'appelles-tu ?

LE DEUXIÈME ESPRIT. Chil. Cela veut dire dans votre langue ennuyeuse : flèche de la peste.

FAUST. Et comment es-tu rapide ?

LE DEUXIÈME ESPRIT. Penses-tu que ce soit pour rien que je porte mon nom ? Comme la flèche de la peste.

FAUST. Alors, va-t'en servir un médecin. Pour moi, tu es beaucoup trop lent. Toi, n° 3, comment t'appelles-tu ?

LE TROISIÈME ESPRIT. Je m'appelle Dilla, les ailes du vent me portent.

FAUST. Et toi, n° 4 ?

LE QUATRIÈME ESPRIT. Mon nom est Jutta, car je voyage sur les rayons de la lumière.

FAUST. Ah! vous qui exprimez votre vitesse en nombres, vous misérables!

LE CINQUIÈME ESPRIT. Ne les honore pas de ta colère. Ce ne sont que les messagers de Satan dans le monde des corps. Nous le sommes dans le monde des esprits, tu nous trouveras plus rapides.

FAUST. Et comment es-tu rapide?

LE CINQUIÈME ESPRIT. Aussi rapide que la pensée de l'homme.

FAUST. C'est quelque chose. Mais les pensées de l'homme ne sont pas toujours rapides, quand la vérité et la vertu les provoquent. Oh! qu'elles sont lentes alors! — Tu peux être rapide, quand tu veux être rapide; mais qui me garantit que tu le veuilles en tout temps? Non, j'aurais en toi aussi peu de confiance, que j'en aurais en moi-même. Hélas! — (*Au sixième esprit.*) Dis, toi, combien tu es rapide.

LE SIXIÈME ESPRIT. Aussi rapide que la vengeance du vengeur.

FAUST. Du vengeur? De quel vengeur?

LE SIXIÈME ESPRIT. Du puissant, du redoutable, qui s'est réservé à lui seul la vengeance, parce que la vengeance le réjouissait.

FAUST. Démon! Tu blasphèmes, car je vois que tu trembles... Tu es, dis-tu, rapide comme la vengeance du — j'allais le nommer. Non, il ne sera pas nommé entre nous! — Sa vengeance serait rapide? rapide?... Et je vis encore? Et je pèche encore?

LE CINQUIÈME ESPRIT. Qu'il te laisse encore pécher, c'est déjà une vengeance!

FAUST. Faut-il qu'un démon me donne cette leçon! — Mais pourtant aujourd'hui seulement! Non, sa vengeance n'est pas rapide, et si tu n'es pas plus rapide que sa vengeance, va-t'en. — (*Au septième esprit.*) — Comment es-tu rapide?

LE SEPTIÈME ESPRIT. Mortel insatiable! Quand pour toi je ne serais pas non plus assez rapide...

FAUST. Parle, comment es-tu rapide?

LE SEPTIÈME ESPRIT. Ni plus ni moins rapide que le passage du bien au mal.

FAUST. Ha! Tu es mon démon. Aussi rapide que le passage du bien au mal. — Oui, celui-là est rapide; il n'en est pas de plus rapide que lui! — Arrière, limaçons de l'Orcus! Loin d'ici! — Que le passage du bien au mal? Je sais par expérience combien il est rapide!... Etc.

III

LETTRE DU CAPITAINE DE BLANKENBURG AU SUJET DU FAUST PERDU DE LESSING

« Vous désirez, mon cher ami, des nouvelles du *Faust* perdu de Lessing; je vous en écris ce que j'en sais, d'autant plus volontiers que je voudrais qu'une seule ligne, qu'une seule idée de ce grand homme qu'on ne connaît pas assez, que même souvent on a méchamment rabaissé, ne fût perdue. Son *Faust* pourrait, il est vrai, ne pas être perdu, entièrement perdu; — il ne faut pas craindre non plus que si un autre osait se parer de cette plume de Lessing, on ne reconnût vite la fraude. Car, ce que l'on dit des vers d'Homère et des idées de Schakespeare, peut s'appliquer avec autant de raison aux travaux de Lessing, dont fait partie le *Faust*. Mais qui sait quand et comment le public entendra parler de cette œuvre. Donnez donc de la publicité à ce que je vous en écris.

« Les *Lettres sur la littérature* nous apprennent, qu'il

y a longtemps déjà Lessing a travaillé à un *Faust*. Mais, à ce que je sais il en entreprit la refonte — ou peut-être seulement l'acheva, — dans un temps où de tous les points de l'Allemagne on annonçait des *Faust*, et son œuvre fut terminée. On m'a donné comme certain qu'il n'avait attendu pour le publier, que l'apparition des autres *Faust*. — Il l'avait emporté dans son voyage de Wolfenbuttel à Dresde; à Dresde, il enferma le manuscrit dans un malle, où se trouvaient d'autres papiers encore et d'autres objets; il confia la malle à un voiturier qui devait la remettre à un de ses parents, à Leipzig, H. Lessing, lequel se chargerait de l'expédier à Wolfenbuttel. La malle ne parvint pas à Leipzig. Toutes les recherches furent vaines pour la retrouver. Dieu sait en quelles mains elle est tombée, et où elle est encore cachée. — En tous cas, voici le squelette du *Faust*.

« La scène s'ouvre par une conférence des esprits infernaux, dans laquelle les subalternes font leur rapport au chef des démons, sur l'exécution des travaux qu'ils ont accomplis sur la terre. Pensez à ce qu'un homme comme Lessing sait tirer d'une telle idée. — Le dernier des démons qui apparaît, rapporte qu'il a trouvé au moins un homme avec lequel il n'y a rien à entreprendre.

« Il n'a ni passions ni faiblesses; le rapport dépeint le caractère de Faust, et à toutes les questions sur ses goûts et ses penchants, l'esprit répond enfin, — qu'il n'a qu'un goût, et qu'un penchant : la soif inextinguible de savoir et de connaître. — Ha ! s'écrie le chef des démons, alors il est à moi ! — Vous sentirez par vous-même quelle idée féconde c'est là, peut-être y pourrait-on voir un peu trop de misanthropie, si le dénoûment de la pièce ne satisfaisait l'humanité. Mais jugez vous-même combien elle engendre l'intérêt dramatique en troublant les lecteurs jusqu'à l'angoisse. — Alors Mé-

phistophélès reçoit mission et plein pouvoir de mettre en œuvre tous les moyens qu'il croira bons pour prendre le pauvre Faust : il commence et finit selon toute apparence son œuvre dans les actes suivants. Je ne puis vous donner là-dessus rien de précis, mais un homme comme Lessing a dû mettre en valeur toute la grandeur, toute la richesse de cette idée. — Les phalanges infernales croient avoir terminé leur travail, elles entonnent au cinquième acte des chants de triomphe ; une apparition céleste les interrompt de la façon la plus inattendue et cependant la plus naturelle et la plus rassurante pour tous. — « Ne triomphez pas, leur crie l'ange, ce n'est pas sur l'humanité et la science que vous avez remporté la victoire ; la Divinité n'a pas donné à l'homme la plus noble des passions pour le rendre éternellement malheureux ; ce que vous avez vu, ce que vous croyez à présent posséder n'était qu'un fantôme. »

« Voilà tout ce que je sais, mon très cher ami ; toutefois quelque peu que ce soit, cela mérite d'être conservé. Faites-en l'usage que vous croirez convenable...

De Blankenburg.

Leipsig, le 14 mai 1784.

IV

A L'ÉDITEUR DU SUPPLÉMENT THÉATRAL

« Il est très vrai, mon cher ami, que votre excellent frère m'a communiqué plusieurs de ses idées de pièces. Mais il y a déjà si longtemps, les plans mêmes en étaient si peu développés ou m'ont été communiqués d'une façon si incomplète que je ne puis plus me les rappeler suffisamment pour les reproduire, encore bien moins pour la publicité. Cependant pour ce qui est de son *Faust* au sujet duquel vous m'interrogez surtout, je puis rassembler encore quelques souvenirs ; je me rappelle en général l'exposition des premières scènes et la tournure principale des dernières.

« Au prologue, la scène représente une église gothique en ruines, avec un autel principal et six autels latéraux. Détruire les œuvres de Dieu est la joie de Satan. Les ruines d'un temple où auparavant le Dieu de bonté a été honoré sont sa demeure favorite. Les esprits infernaux y tiennent conseil. Satan même trône sur le grand autel, les autres démons sont éparpillés sur les autels latéraux. Mais ils restent invisibles. On n'entend que leurs voix rudes et discordantes. Satan écoute le rapport des faits accomplis par les autres démons : il est content des uns, mécontent des autres. — Comme le peu que je me rappelle de cette scène donnée par fragments serait sans intérêt, je prends la liberté d'en combler les lacunes et de vous la donner d'un seul contexte.

« SATAN. Parle, toi, le premier. Qu'as-tu fait ?

« LE PREMIER DÉMON. Satan ! J'ai vu au ciel un nuage qui portait la ruine dans ses flancs, alors je me suis

élancé dessus, je me suis caché dans ses replis les plus sombres, je l'ai poussé en avant et me suis arrêté au dessus de la cabane d'un pauvre homme pieux qui reposait dans le premier sommeil à côté de sa femme. Là je déchirai la nuée et j'en secouai les flammes sur la cabane. Elle prit feu et tout l'avoir du pauvre diable fut anéanti. — C'était là tout ce que je pouvais, Satan. Quant à lui-même, quant à ses enfants gémissants, quant à sa femme, un ange de Dieu les arracha aux flammes, et quand je le vis... je m'enfuis.

« SATAN. Misérable! lâche!—Et tu dis que c'était la cabane d'un pauvre homme, d'un homme pieux?

« LE PREMIER DÉMON. Oui, Satan, et maintenant il est nu, sans ressources; il est perdu.

« SATAN. Pour nous! oui, il l'est pour toujours. Prends au riche son or, afin qu'il désespère; secoue-le au dessus du foyer du pauvre, afin qu'il séduise son cœur: alors nous avons gagné deux fois. Mais rendre encore plus pauvre l'homme pauvre et pieux, c'est l'attacher encore plus fermement à Dieu. — A toi, second. Donne-nous de meilleures nouvelles.

« LE DEUXIÈME DÉMON. Oui, Satan. — J'allai sur la mer cherchant une tempête à l'aide de laquelle je pusse détruire, et je la trouvai. Tandis que je volais vers le rivage résonnaient jusqu'à moi de sauvages malédictions. Je trouvai une flotte qui mettait à la voile, chargée de corsaires. Vite je m'élançai avec l'ouragan dans les profondeurs de la mer et ramenai les vagues écumantes haut vers le ciel.

« SATAN. Et tu les as fait périr dans les flots?

« LE DEUXIÈME DÉMON. Pas un n'a échappé, j'ai détruit toute la flotte et toutes les âmes qu'elle portait sont à présent tiennes.

« SATAN. Traître, elles étaient déjà miennes. Mais ils auraient encore apporté plus de malédictions et de

ruines sur la terre; ils auraient pillé, violé, assassiné sur les côtes étrangères; ils auraient jeté de monde en monde de nouveaux ferments de crime; et tout cela — tout cela est perdu. — Retourne en enfer, démon, tu ne fais que troubler mon empire. — A toi, troisième. As-tu aussi chevauché des nuages et des tempêtes?

« LE TROISIÈME DÉMON. Mon esprit ne vole pas aussi haut, Satan; je n'aime pas l'horrible. Mes ressources sont dans la débauche.

« SATAN. Alors tu n'en es que plus terrible pour les âmes.

« LE TROISIÈME DÉMON. Je vis sommeiller une jeune fille : elle se retournait demi rêvant, demi éveillée sous l'ardeur de ses désirs; je me suis glissé auprès de sa couche. J'ai écouté chaque soupir de ses lèvres, chaque aspiration voluptueuse. Je sus quel était l'être aimé qui faisait palpiter son sein. Aussitôt je pris sa forme élancée et jeune, et...

« SATAN. (*Vivement.*) As-tu ravi à une jeune fille son innocence?

« LE TROISIÈME DÉMON. Je n'ai rien ravi à une beauté encore pure... que le premier baiser. Je n'ai pas été plus loin. — Mais, sois en sûr, je lui ai mis dans le sang une flamme qui la livrera au premier séducteur. Est-elle une fois séduite?..

« SATAN. Alors nous aurons victimes sur victimes, car alors elle séduira, elle aussi. Il y a de l'esprit dans ton fait. — Voyez, vous autres, vous malheureux, vous misérables, qui ne portez la ruine que dans le monde des corps : celui-ci met la ruine dans le monde des âmes. Voilà un vrai démon. — Parle, toi quatrième. Quels exploits as-tu accomplis?

« LE QUATRIÈME DÉMON. Aucun, Satan. Mais j'ai songé à quelque chose; si cela pouvait s'accomplir, tous leurs exploits seraient dépassés.

« SATAN. C'est?

« LE QUATRIÈME DÉMON. De ravir à Dieu son Benjamin. Un jeune homme vivant seul, un penseur, adonné tout entier à la Sagesse, ne respirant que pour elle, repoussant toute autre passion que celle de la Vérité, dangereux pour toi et pour nous tous s'il devenait l'instituteur du peuple; ravir celui-là même à Dieu, Satan.

« SATAN. Parfait! magnifique! Et ton plan?...

« LE QUATRIÈME DÉMON. Vois, j'écume de rage, je n'en ai pas. — J'ai rampé de tous les côtés autour de son âme; mais je n'y ai trouvé aucune faiblesse, par où je pusse le prendre.

« SATAN. Sot! N'a-t-il pas de mauvaises passions?

« LE QUATRIÈME DÉMON. Plus qu'aucun mortel.

« SATAN. Alors, je m'en charge. Cela suffit pour le perdre.

« Et Satan est trop plein de son projet pour écouter le rapport des autres démons. Il lève la séance. Tous devront l'aider dans l'exécution de ses grands projets. Grâce à sa puissance et à son habileté, il est assuré du succès. Mais l'ange de la Providence qui planait invisible sur les ruines, nous annonce l'inutilité des tentatives de Satan, en ces termes solennels qui résonnent doucement d'en haut : « Vous ne vaincrez pas! »

« Le canevas de toute la pièce est aussi curieux que celui de cette première scène. Le jeune homme que Satan essaie de damner, est Faust; l'ange le plonge dans un profond sommeil, et à sa place crée un fantôme, sur lequel le démon fait l'épreuve de ses séductions, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse soudain, à l'instant même où Satan se croit certain de la victoire. Faust a tout éprouvé en rêve, il s'éveille au moment où les démons viennent de s'enfuir, pleins de honte et de rage, et rend grâces à la Providence de la leçon qu'elle lui a donnée en songe. — Il s'affermit dans la vérité et la vertu.

J'ignore quels moyens Satan met en œuvre pour organiser et exécuter son plan de séduction ; ma mémoire me fait défaut.

« J. J. Engel. »

Ces renseignements sont bien incomplets, mais ils résument tout ce qui reste d'une œuvre qui eût été digne, sans doute, d'entrer en parallèle avec les meilleures pièces du théâtre de notre auteur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



EXTRAIT DU CATALOGUE :

CHOIX DE PIÈCES DE THÉATRE

AICARD (Jean). **OTHELLO**, traduction en vers. . . . 4 fr. »

ALEXIS (Paul). **CELLE QU'ON N'ÉPOUSE PAS**. Comédie en un acte en prose. 1 fr. »

ARÈNE (Paul) et DAUDET (Alphonse). **LE CHAR**. Opéra comique en un acte. Grand in-18. . . . . 1 fr. »

ARNOULD (Arthur). **LE DUC DE KANDOS**, drame en 8 tableaux. Prix. . . . . 2 fr. 50

BANVILLE (Théodore de). **RIQUET A LA HOUPPE**, avec un dessin de Rochegrosse . . . . 2 fr. 50

BUSNACH (W.) et Arthur ARNOULD. **ZOÉ CHIEN-CHIEN**, drame en 8 tableaux. Prix . . . . 2 fr. 50

BUSNACH (W.) et GASTINEAU. **L'ASSOMMOIR**, drame en 5 actes et 9 tableaux, tiré du roman et avec une préface d'E. Zola, et un dessin de G. Clairin . . . . . . 2 fr. 50

DANIEL DARC. **LES RIEUSES**, comédie, gr. in-8. . 1 fr. »

— **LES FOLIES DE VALENTINE**, comédie. . . . . . 1 fr. »

A. DAUDET et P. ÉLZÉAR. **LE NABAB**. Pièce en 7 tab. 2 fr. 50

FABRE (F.). **L'HOSPITALIÈRE**, drame en 5 parties. 3 fr. 50

FLAUBERT (Gustave). **LE CANDIDAT**. Comédie en 4 actes. In-16 . . . . 2 fr. »

HERVILLY (E. d') et GRÉVIN. **LE BONHOMME MISÈRE**, légende en trois tableaux. Gr. in-18 . . . . 1 fr. »

HERVILLY (E. d'). **LA FONTAINE DES BENI-MÉNAD**. Comédie mauresque. 1 acte . . . . 1 fr. »

— **POQUELIN PÈRE ET FILS**. Comédie en 1 acte en vers. 1 fr. »

LAUNAY (A. de). **LE SUPPLICE D'UNE MÈRE**. Comédie en 4 actes. Prix. 2 fr. »

ARNOULD (A.) et LIORAT (A.). **LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR**, drame en 5 actes, 6 tableaux . . . . 2 fr. 50

MONTÉGUT (Maurice). **LES NOCES NOIRES**, drame en 2 actes. Prix. . . . . 1 fr. 50

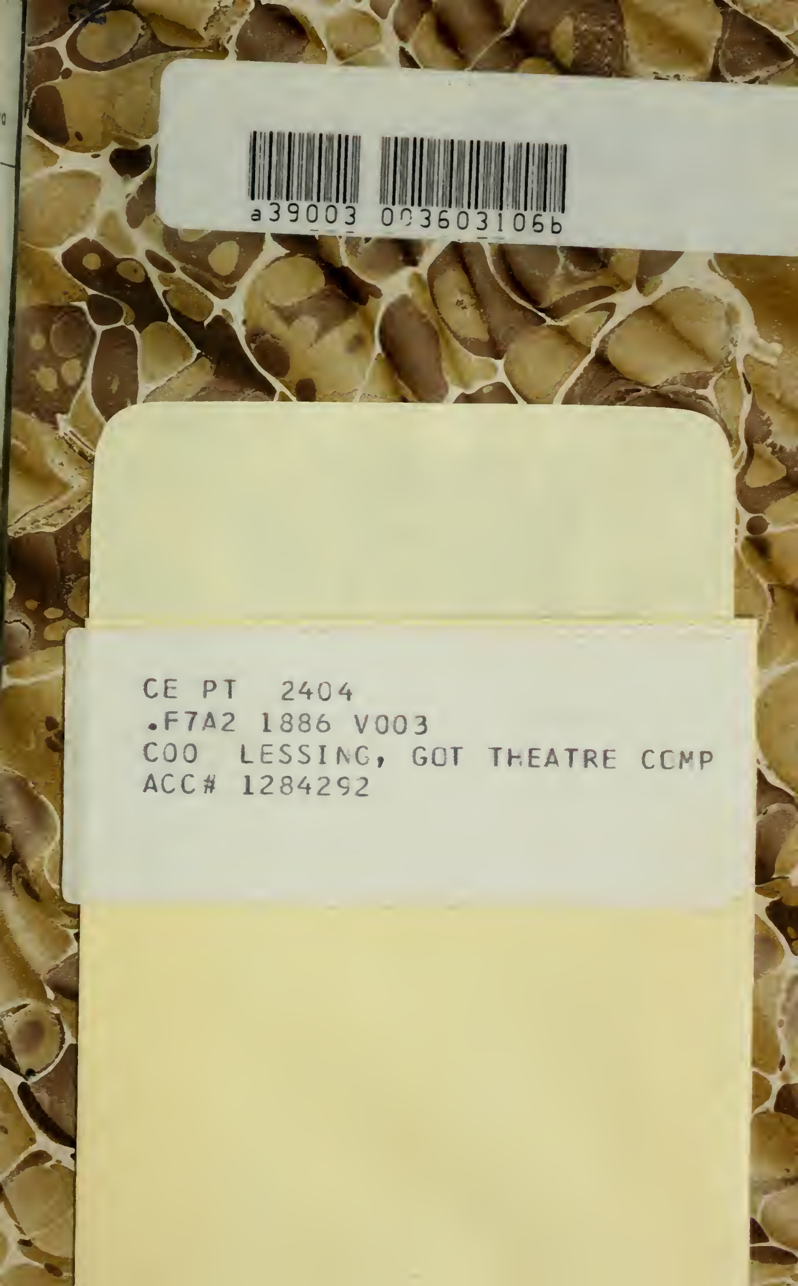
RIVET (Gustave). **LE CIMETIÈRE SAINT-JOSEPH** . 1 fr. »

ZOLA (Emile). **THÉRÈSE RAQUIN**, drame en quatre actes. Grand in-18 . . . . 2 fr. »

— **LES HÉRITIERS RABOURDIN**, comédie en trois actes avec préface. Grand in-18 . . . . 2 fr. »

PARIS — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003603106b
CE PT 2404
.F7A2 1886 V003
COO LESSING, GOT THEATRE CCMP
ACC# 1284292

